

# le persil

Journal inédit, *Le Persil* est à la fois parole et silence. Ce numéro triple présente les textes de 30 auteur-e-s du catalogue des Éditions Noir sur Blanc, fondées il y a trente ans à Montricher par Vera et Jan Michalski pour créer des passerelles entre les cultures et les peuples de l'Europe. Il contient plusieurs textes inédits à paraître en 2018, et coûte:

15 CHF ou 15 Euros



## Sommaire – 30 ans, 30 textes

- page 4** | **Sofia Andrukhovych** | extrait de *Felix Austria*, janvier 2018. Traduit de l'ukrainien par Iryna Dmytrychyn.
- page 5** | **Yuri Andrukhovych** | extrait de *Moscoviada*, 2007. Traduit de l'ukrainien par Maria Malanchuk.
- page 6** | **Andrzej Bobkowski** | extrait de *En guerre et en paix. Journal 1940-1944*, 1991. Traduit du polonais par Laurence Dyèvre.
- page 7** | **Nicolas Bokov** | extrait de *La Tête de Lénine*, 2017. Traduit du russe par Claude Ligny.
- page 8** | **Mikhaïl Chichkine** | extrait de la nouvelle «Le manteau à martingale», paru dans le livret publié à l'occasion des 30 ans de Noir sur Blanc en avril 2017. Traduit du russe par Maud Mabillard.
- page 9** | **Karl Dedecius (éd.)** | choix de poèmes tirés de *Panorama de la littérature polonaise du XX<sup>e</sup> siècle*, tome 2, 2000. Traduit du polonais par Piotr Kamiński et Jacques Burko.
- page 11** | **Jacek Dehnel** | extrait de *Krivokat*, février 2018. Traduit du polonais par Marie Furman-Bouvard.
- page 12** | **Zygmunt Haupt** | «Chronique de la maison volante», nouvelle tirée de *Bienvenue à Z*, 2007. Traduit du polonais par Alain Van Crugten.
- page 14** | **Zbigniew Herbert** | trois lettres tirées de *Combat et création. Zbigniew Herbert et le cercle de la revue Kultura (1958-1998)*, 2017. Traduit du polonais par Brigitte Gautier.
- page 15** | **Gouzel Iakhina** | extrait de *Zouleikha ouvre les yeux*, 2017. Traduit du russe par Maud Mabillard.
- page 17** | **Serhiy Jadan** | extrait de *Journal de Louhansk*, 2016. Traduit de l'ukrainien par Iryna Dmytrychyn.
- page 18** | **Stanisław Jerzy Lec** | choix d'aphorismes tirés de *Pensées échevelées*, 1991. Traduit du polonais par André et Zofia Kozimor.
- page 19** | **Květa Legátová** | extrait de *La Belle de Joza*, 2008. Traduit du tchèque par Eurydice Antolin.
- page 20** | **Dorota Masłowska** | extrait de *Vive le feu ! (On s'entend bien)*, 2011. Traduit du polonais par Isabelle Jannès-Kalinowski.
- page 22** | **Giles Milton** | «La Bibliothèque des Rêves», texte paru dans le livret publié à l'occasion des 30 ans de Noir sur Blanc en avril 2017. Traduit de l'anglais par Florence Hertz.
- page 23** | **Sławomir Mrozek** | nouvelles tirées de *Mrozek de poche*, 2009. Traduit du polonais par Grażyna Erhard, André Kozimor et Jean-Yves Erhel.
- page 24** | **Cyprian Norwid** | choix de poèmes tirés de *Vade-mecum*, édition établie par Christophe Jeżewski, 2004. Traduit du polonais par M. Deguy, C. Jeżewski, F.-X. Jaujard, J. Mambrino.
- page 25** | **Frédéric Pajak** | extrait de *Manifeste incertain 6. Blessures*, 2017 (avec 7 dessins).
- page 28** | **Pierre Pascal** | extrait de *Journal de Russie 1928-1929*, édité et annoté par Jacques Catteau, Sophie Coeuré et Julie Bouvard, 2014.
- page 29** | **Oleg Pavlov** | extrait de *Journal d'un gardien d'hôpital*, 2015. Traduit du russe par Anne-Marie Tatsis-Botton.
- page 31** | **Maria, Daria et Olga Razumovsky** | extrait de *L'Adieu à la Tchécoslovaquie de notre enfance*, 2009. Traduit de l'allemand par Chantal Le Brun.
- page 32** | **Anthony Sattin** | «L'homme de Lausanne», texte paru dans le livret publié à l'occasion des 30 ans de Noir sur Blanc en avril 2017. Traduit de l'anglais par Florence Hertz.
- page 33** | **Roman Sentchine** | extrait de *Qu'est-ce que vous voulez?*, à paraître en mars 2018. Traduit du russe par Maud Mabillard.
- page 34** | **Jil Silberstein** | extrait de *La Terre est l'oreille de l'ours*, 2012.
- page 36** | **Elena Tchijova** | extrait de *Temps des femmes*, 2014. Traduit du russe par Marianne Gourg-Antuszewicz.
- page 37** | **Olga Tokarczuk** | extrait de *Livres de Jacob*, à paraître en septembre 2018. Traduit du polonais par Maryla Laurent.
- page 39** | **Jáchym Topol** | extrait de *Zone cirque*, 2009. Traduit du tchèque par Marianne Canavaggio.
- page 40** | **Szczepan Twardoch** | extrait de *Drach*, à paraître en mars 2018. Traduit du polonais par Lydia Waleryszak.
- page 41** | **Eugen Uricaru** | extrait de *Poids d'un ange*, 2017. Traduit du roumain par Marily Le Nir.
- page 42** | **Mariusz Wilk** | extrait de *Journal d'un loup*, 1999/2015. Traduit du polonais par Laurence Dyèvre.

Tout droit de reproduction interdit. Sauf mention contraire, tous les textes sont tirés du catalogue des Éditions Noir sur Blanc. Se référer aux volumes pour les mentions de copyrights.

Les Éditions Noir sur Blanc  
18, avenue de la Gare  
1003 Lausanne (Suisse)  
0041 (0)21 614 77 44  
info@noir-sur-blanc.ch  
www.leseditionsnoirsurblanc.fr

## Éditorial – L'Europe des cultures et des idées

En 1987, à l'automne, paraissaient les quatre premiers livres des Éditions Noir sur Blanc: deux ouvrages de l'auteur et peintre polonais Joseph Czapski, *Proust contre la déchéance* et *Souvenirs de Starobielsk*, et deux ouvrages traduits du russe: un classique du XX<sup>e</sup> siècle du satiriste Mikhaïl Zochtchenko et un roman contemporain, lui aussi humoristique, écrit à quatre mains par les frères Shargorodsky.

Avec l'enthousiasme et la naïveté de la jeunesse, nous avons décidé en 1986 de créer une maison d'édition qui rapprocherait les deux blocs antagonistes d'une Europe séparée par le rideau de fer. Nous avons alors commencé à prospecter pour trouver des textes intéressants, à rencontrer des lecteurs frustrés, des auteurs, des critiques littéraires, des traducteurs et même un prix Nobel, Czesław Miłosz, qui tous nous ont donné des conseils, des encouragements et des suggestions de textes à publier. Il s'agissait de combler des lacunes, mais aussi de dépoussiérer certaines traductions anciennes. L'importance du traducteur est essentielle dans notre démarche: la plupart de nos publications sont en effet des traductions. Notre objectif était de contribuer à une connaissance accrue de la littérature, mais aussi de l'histoire, de part et d'autre du mur de Berlin. Nous avons donc publié des documents et des témoignages mettant en lumière l'histoire troublée de l'Est de l'Europe, si durement éprouvée par les excès du communisme et du national-socialisme.

Les piliers du catalogue étaient ainsi posés, fiction et non-fiction, Pologne et Russie. Pourquoi ces deux points forts? C'est que le couple fondateur – Jan et Vera Michalski-Hoffmann – est originaire de ces contrées, au croisement de la Russie, de

l'Ukraine, de la Pologne et de l'Autriche. Les auteurs polonais et russes allaient dominer notre production jusqu'à ce qu'un impérieux besoin d'exploration de nouvelles rives ne nous pousse à arpenter d'autres territoires, ceux de l'Est au sens large, quitte à nous détacher un peu de l'emprise des langues slaves: des auteurs baltes, hongrois, albanais, roumains sont venus enrichir le catalogue, bientôt suivis par des auteurs ukrainiens, bulgares ou serbo-croates. Notre devise de l'époque n'était-elle pas: les Auteurs de l'Est et pour l'Est?

Plus tard, nous décidons de publier des textes s'intéressant au voyage et à l'histoire de l'exploration du monde, pour la plupart traduits de l'anglais.

Enfin, un dernier virage: nous entamons la publication de livres illustrés comportant des dessins, ou des photographies. Ce domaine passionnant traite souvent de sujets liés à notre domaine de prédilection, qui reste les vastes étendues situées au centre et à l'est du continent européen.

Nos premiers catalogues marquaient notre ambition: nous voulions contribuer à forger «l'Europe des cultures et des idées», instaurer «la primauté du culturel sur l'économique», lutter contre les stéréotypes de part et d'autre du rideau de fer. Il est un fait, nous n'avons jamais démordu de ces convictions et sommes restés fidèles aux idéaux de nos origines en maintenant un catalogue ouvert, à la qualité littéraire affirmée, mais aussi concentré sur l'aire géographique évoquée dans ses multiples composantes. Un monde très riche, tout un univers.

Vera Michalski



### Noms des auteur-e-s en page de couverture, dans l'ordre de lecture:

**Sofia Andrukhovych** (© Viktor Hrebeniovsky) | **Yuri Andrukhovych** (© Droits réservés) | **Andrzej Bobkowski** (© Archives Noir sur Blanc) | **Nicolas Bokov** (© 2017 Wiktoria Bosc) | **Mikhaïl Chichkine** (© 2017 Wiktoria Bosc) | **Jacek Dehnel** (© Piotr Sunderland) | **Zbigniew Herbert** (Wikimedia Commons / Domaine public) | **Gouzel Iakhina** (© Le Courrier de Russie) | **Serhiy Jadan** (© 2017 Wiktoria Bosc) | **Květa Legátová** (© Droits réservés) | **Dorota Masłowska** (© 2017 Wiktoria Bosc) | **Giles Milton** (© 2017 Wiktoria Bosc) | **Sławomir Mrożek** (© Michał Łepecki-Wydawnictwo Literackie) | **Frédéric Pajak** (© Lea Lund) | **Pierre Pascal** (© Coll. BDIC-Fonds Pierre Pascal) | **Oleg Pavlov** (© Valeri Sharifulin) | **Daria Razumovsky** (© Droits réservés) | **Maria Razumovsky** (© Droits réservés) | **Olga Razumovsky** (© Droits réservés) | **Anthony Sattin** (© Felix Sattin) | **Roman Sentchine** (© Maksim Zemnov) | **Jil Silberstein** (© Wiktoria Bosc) | **Elena Tchijova** (© Droits réservés) | **Olga Tokarczuk** (© Grzegorz Zygadło) | **Jáchym Topol** (© DavidPort\_SV) | **Szczepan Twardoch** (© Wiktoria\_Bosc\_Fondation\_Jan\_Michalski) | **Eugen Uricaru** (© Droits réservés) | **Mariusz Wilk** (© 2017 Wiktoria Bosc).

Née en 1982 à Ivano-Frankivsk, dans l'ouest de l'Ukraine, Sofia Andrukhovych est une écrivain et traductrice ukrainienne. Fille du célèbre écrivain Yuri Andrukhovych, publié en français aux Éditions Noir sur Blanc, elle est l'auteur de plusieurs essais et de cinq romans, dont Femmes de leurs maris (2005) et Le Saumon (2007). Coéditrice en chef du magazine Chetver, elle est traductrice du polonais et de l'anglais, notamment d'ouvrages de J.K. Rowling, Manuela Gretkowska, Nick Davies, Peter Taylor et Ayn Rand. Traduite dans plusieurs langues, Sofia Andrukhovych a été récompensée par de nombreux prix littéraires, dont le « Livre de l'année de la BBC 2014 » pour Felix Austria et le prix Conrad 2015 pour l'ensemble de son œuvre.

## Sofia Andrukhovych

# Felix Austria

[18.VI]

4

Alors bien sûr, construire une maison, Petro sait le faire, mais s'en occuper, c'est une autre affaire. Non, il est plus important pour lui de ciseler les séraphins aux joues rebondies et aux lèvres boudeuses pour la chapelle de la Résurrection du Christ au pénitencier, plutôt que de veiller à ce que sa propre maison ne se transforme pas en passoire. Pourquoi se prendre la tête, il y a une servante pour cela, fidèle comme un chien. Et lui est *grand seigneur*. Et même plus, sans lui, il n'y aurait pas de cimetière ni de cathédrale, ni d'église à Kniahynyn, ni les six chapelles à Stanislaviv, ni même Dieu.

Alors que moi, du matin au soir, je dois changer des seaux qui recueillent l'eau de pluie coulant du toit, comme si je n'avais rien d'autre à faire. Comme si je ne devais pas préparer à manger, nettoyer la maison, porter son déjeuner à Petro (soit à la cathédrale où il figole toujours quelque chose, soit à la chapelle de la prison), acheter des victuailles, faire un massage traitant à Adèle, lui piquer des pommes avec des clous en fer pour soulager ne serait-ce qu'un peu son anémie.

Petro peste contre les ouvriers: «Que le diable les emporte, ces vauriens!» Mais qu'est-ce qu'on peut dire maintenant? Autant pourchasser les courants d'air. D'autant plus que les orages de cette année ne sont plus des orages. L'eau est comme suspendue dans l'air, jour et nuit, et les courants souterrains cognent contre le toit et les murs, faisant tanguer la maison, au risque de l'arracher avec ses fondations.

Tu te réveilles le matin et dehors c'est déjà le soir. Le ciel est tendu d'une coque gris-bleu. Comme si nous étions à l'intérieur d'un immense œuf pourri. Les vêtements et la lingerie, les draps, les nappes et les lourds rideaux de velours sont tellement humides qu'on pourrait les essorer. Le crépitement monotone de la pluie est incessant, il pénètre dans nos rêves, dans nos pensées: sur la poêle céleste, quelqu'un fait frire des oignons sans discontinuer.

Pressentant sans doute que notre monde allait bientôt disparaître dans les flots du grand déluge, Petro a invité chez nous pour déjeuner le père Josef, prêtre de l'église du pénitencier impérial: on ne parle que de lui ces derniers temps dans notre maison. Il est rare que quelqu'un soit aussi cher au cœur de Petro. À vrai dire, je ne l'ai jamais entendu parler d'un autre homme avec autant de tendresse dans la voix, ni jamais vu dans ses yeux une lueur aussi douce, aimable et approuvante.

D'habitude, avec les hommes – les gars du chantier et les employés de la banque –, Petro devient glacial et cassant comme une lame d'acier. On a l'impression que si on croise son regard, le sang jaillira de la plaie. Il m'arrive d'observer sa manière de plaisanter avec les marchands juifs ou les cochers ruthènes: comme s'il les autorisait gracieusement à prendre son manteau. Lorsqu'un noble polonais vient le voir pour commander une tombe pour sa belle-mère – que la terre lui soit douce –, Petro sort un burin à la main, saupoudré de poussière de marbre, la chemise déchirée dans le dos; il a l'air tout étonné de voir que le visiteur ne tombe pas à genoux et ne lui baise pas la main.

Avec les femmes, il est condescendant, même avec les revendeuses revêches de la place aux Poissons, même avec les servantes nigaudes venues de la campagne, même avec la rondouillarde Goska et ses yeux apeurés et méchants à la fois.

J'aimerais bien comprendre ce qu'il voit lorsqu'il regarde Adèle. Pourquoi sa mâchoire se crispe-t-elle, pourquoi son menton bien dessiné avance-t-il davantage, pourquoi la cornée de ses yeux se voile-t-elle, pourquoi deviennent-ils bleu-noir comme les pruneaux des Carpates, pourquoi luisent-ils d'humidité comme s'il en suintait un jus sirupeux?

Qui voit-il à sa place? Une divinité païenne, une sirène, une ondine? Une déesse à croupe de lionne et à poitrine et tête de femme? Un ange innocent et diaphane?

Ou bien sa sculpture qu'il libère jour et nuit de son bloc de marbre informe, s'abîmant les mains jusqu'à l'os, emplissant ses poumons de saleté et de poussière, et voilà que sa pâleur de pierre morte soudain se met à pulser de sang, sa respiration s'est parée d'une suavité tout humaine, les commissures de ses lèvres s'ornent de fines éclaboussures argentées de salive... Est-ce bien la sienne?

Et qui voit-il en moi? Une scolopendre? Une punaise? Un pou? Une présence obsédante qui, au lieu de faciliter la vie imperceptiblement, parant à tout désagrément – suif, linge sale, mauvaise nourriture –, s'immisce dans son existence, se met en travers du courant irrégulier, comme une racine enchevêtrée sous l'eau, une pierre perfide aux bords tranchants, un corps enflé et mou de noyé.

Pourquoi passe-t-il devant moi comme devant un espace vide à l'odeur désagréable? Pourquoi évite-t-il de m'adresser la parole, transmettant toujours ses ordres par l'intermédiaire d'Adèle? Que Dieu le préserve de me toucher incidemment: il s'écarte comme un cheval auquel on aurait arraché ses œillères. Et s'il se trouve forcé de me regarder, alors ses yeux se plissent à l'extrême et ses lèvres se serrent avec fermeté. Il filtre les mots à travers ses dents comme à travers un tamis.

Il se comporte comme si ce n'était pas lui qui avait fait irruption dans notre vie, à Adèle et moi, alors que je me suis écartée docilement, sans un mot, m'enroulant comme un tapis.

Qu'est-ce que je lui ai fait? Pour quelle raison ne peut-il pas me supporter?

Et pourquoi suis-je aussi misérable? Au lieu de disparaître sans laisser de traces, dans un monastère ou comme dame de compagnie chez une vieille femme ou dans tout autre emploi, je supporte ces humiliations sans fin, ressasse ma douleur et rase les murs comme un chien éternellement battu qui continue à lécher les mains de son maître. Et pourtant, comment pourrais-je partir? Abandonner Adèle? Mais elle ne survivra pas sans moi! Perdue et faible, toujours anémique et migraineuse, incapable de se faire cuire un œuf mollet, elle mourra, s'éteindra ou, ce qui est plus probable, ne sachant pas se sortir des situations les plus simples, elle se blessera ou provoquera une terrible catastrophe: elle pourrait incendier la maison, s'ébouillanter, se couper la main avec une hache et saigner à mort. Ou bien se dessécher de tristesse de ne plus me voir.

Mais qu'aurait dit le docteur Anger en entendant parler de notre séparation? Le docteur Anger qui m'avait fait promettre sur son lit de mort dans un dernier rôle, entre ses lèvres crispées et ravonnées comme si elles avaient été passées à la chaux: «Vous êtes avec Adèle comme deux arbres aux troncs enchevêtrés. Pense à elle, pense à ta vie. Steftsia, ce sera dur pour toi, mais écoute-moi: tu dois servir Adèle.»

Extrait de Felix Austria, janvier 2018, pp. 53-56.  
Traduit de l'ukrainien par Iryna Dmytrychyn.



# Yuri Andrukhovych

## Moscoviada

Pour qu'en chassant chez nous ils rentrent à nouveau bredouilles.  
Hryhoriy Tchoubay<sup>1</sup>

Tu habites au septième, sur les murs de ta chambre tu as accroché des gravures représentant des Cosaques et des dirigeants de la ZUNR<sup>2</sup>, depuis la fenêtre tu vois les toits de Moscou et ses tristes allées de peupliers, mais tu ne vois pas la tour d'Os-tankino, car elle n'est visible que des chambres de l'autre côté du couloir. Néanmoins sa proximité se sent à chaque instant ; elle irradie quelque chose de soporifique, des virus d'indolence et d'apathie, ce pour quoi tu n'arrives pas à te réveiller le matin, passant de rêverie en rêverie comme d'un pays à un autre. Tu dors avec abnégation, le plus souvent jusqu'à onze heures, jusqu'à ce que l'Ouzbek de l'autre côté de la paroi mette très fort une musique orientale, envoûtante et répétitive. Tout en maudissant sans colère notre malheureuse histoire, l'amitié entre les peuples et le traité de l'Union de 22<sup>3</sup>, tu te rends compte qu'il n'est pas possible de dormir plus longtemps. D'autant que ton voisin juif vient de rentrer de sa tournée des magasins, ayant comme toujours fait le plein, mettons, de collants pour tous les membres de son innombrable famille traditionnelle du Birobidjan. À présent, avec le sentiment du devoir accompli, il va se mettre à écrire de nouveaux vers en yiddish médiéval, et il parviendra à finir sept poésies avant le déjeuner, et trois autres l'après-midi. Elles seront toutes publiées dans *Sowjetische Heimat* comme témoignage vivant de la pré-occupation continuelle de l'État pour la culture des petits peuples. L'activité de ton voisin juif te rappelle vivement et douloureusement que toi, créatin, tu devrais également te bouger : faire des achats, écrire des vers. Au lieu de quoi, tu restes couché et tu scrutés pour la énième fois le portrait du dictateur Petrouchevitch. La musique orientale de l'autre côté de la paroi se fait de plus en plus passionnée et monotone, s'écoulant comme l'eau par les aryks<sup>4</sup>, telle une grande procession avec des chameaux et des éléphants, traversant des champs plantés de coton, un blues pour la mafia du chanvre.

Toi, poète ukrainien Otto von F., tu sens physiquement la morsure du remords, tu sens qu'il ronge en toi des trous d'un diamètre toujours plus grand, jusqu'au moment où tu sortiras tout à fait transparent dans le couloir de la résidence universitaire, et personne ne te saluera, pas même le moindre voisin kalmouk. Il n'y a rien à y faire : tes vers sont sans doute restés dans le champ atmosphérique de l'Ukraine, le champ moscovite étant trop impénétrable pour que ton lyrisme de rossignol<sup>5</sup> puisse le franchir.

Les personnages de ce lieu furent depuis l'aube dans le couloir. Ce sont des écrivains originaires de tous les coins de l'Union soviétique qui font toutefois penser moins à des créateurs de littérature qu'à ses personnages. Plus spécifiquement, d'une littérature de graphomanes, fabriquée selon les ennuyeuses recettes de la grande tradition réaliste. Tu distingues leurs voix d'écrivains : chacun d'eux, comme le disaient leurs lettres de recommandation, est « doté d'une voix propre et unique, impossible à confondre avec celle de qui que ce soit d'autre », et ces voix uniques de couloir se parlent, se croisent, s'entretiennent, se confondent ; elles annoncent que la théière est en train de bouillir, elles fredonnent « Nememetspadeselsurlaplaie »<sup>6</sup>, elles citent Vyssotskyi ou Jvanetskyi<sup>7</sup>, elles invitent quelqu'un à déjeuner, elles informent que la profura<sup>8</sup> des cours par correspondance (troisième étage, chambre 303) a couché cette nuit dans la chambre 727, etc.

Les odeurs se mêlent aux voix dans une étroite unité dialectique : le bouquet du vide-ordures, des vapeurs d'alcool et du sperme. Les poêles grésillent, les seaux et les clés tintent, les portes claquent ; mais c'est aujourd'hui samedi, il n'y a pas de cours, et aucun salopard ne m'obligera à faire ce que je ne veux pas. Qu'ils aillent tous se faire voir.

Peu à peu tu rentres dans la réalité ; tu te souviens qu'il n'y aura peut-être pas d'eau chaude, que la profura de la 303 a passé la nuit non pas dans la 727, comme il a été annoncé par erreur dans le couloir, mais dans la 729, que l'un des Tchétchènes (ou plus vraisemblablement, tous les Tchétchènes) a tabassé l'instructeur de sport

Né en 1960 à Ivano-Frankivsk, en Ukraine occidentale, Yuri Andrukhovych est l'une des figures les plus populaires de la littérature ukrainienne contemporaine. Poète, essayiste, romancier, performeur, il a fondé le groupe de performances littéraires Bu-Ba-Bu (Burlesque-Balagan-Bouffonade). Ses romans sont traduits en russe, polonais, allemand, anglais, et en français aux Éditions Noir sur Blanc : *Moscoviada* (2007), *Douze cercles* (2009), l'essai « Remix centre-européen » paru dans *Mon Europe* coécrit avec Andrzej Stasiuk (2004), et *Perversion* (2015). Yuri Andrukhovych a reçu le prix Hanna Arendt 2014.

Yacha dans l'ascenseur, que le poète russe Yejevikyn qui habite en face est passé à la télévision pour la cinquième fois hier, qu'il a employé à neuf reprises le terme de « spiritualité », qu'à huit reprises il s'est essuyé la sueur sur le front du dos de la main suite à la cuite qu'il avait prise, tu te souviens qu'il faudrait téléphoner à la maison, que la session parlementaire commence mardi, que la traduction ukrainienne des *Sonnets à Orphée* est sans doute la plus exacte de toutes celles que tu connais, que la deuxième année de ton séjour moscovite tire à sa fin alors que tu n'as pas encore mis les pieds dans le bar à bière de la rue Fonvizine : en te rappelant toutes ces choses aucunement reliées entre elles, et quantité d'autres pas du tout reliées aux précédentes, tu te lèves, tu te promènes dans la chambre vêtu seulement d'un slip, tu évalues par la fenêtre ce même paysage surfait avec les mêmes peupliers et les mêmes épais nuages, lourds de pluie, tu t'oblige à faire ta gym – une, deux – jusqu'à en avoir mal aux muscles, comme si c'était la justification ultime de ta personne et de Moscou, voire même de ton existence au monde. Piètre existence d'ailleurs, que Quelqu'un-Au-Dessus-de-Nous devrait ignorer, si ce n'était pour quelques vers réussis dans des poèmes en général ratés, en soi guère suffisants, c'est clair, pour servir la grande idée nationale.

Voici quelques-uns des personnages en question. Leurs voix t'ont tellement irrité ce matin que maintenant tu peux leur régler leur compte, von F. Dépeins-les de la manière la plus caustique possible, vieux.

Avec plaisir ! Voyez ces deux dames, deux fleurs originaires des provinces les plus reculées de la Grande Russie. Deux poétesses ou plutôt, deux poètes, car actuellement dans leur milieu il est prestigieux de dire, à l'instar de Tsvetaïeva-Akhmatova (Horenko<sup>9</sup>), que le vocable de « poète » n'a pas de forme féminine. Ainsi moi, vieux débauché que je suis, je m'imagine toutes ces bonnes femmes avec de gros pénis et surtout des testicules à l'endroit voulu.

Mais il ne s'agit pas de cela. Voici donc deux femmes venues de Russies profondes et équidistantes de Moscou. Deux tourterelles-colombes, dont l'une a à peine plus de la quarantaine, et l'autre va avoir quarante ans bientôt. L'une d'elles est mariée, l'autre pas, mais je ne sais plus laquelle.

Fin de l'exposition. Passons au développement de l'action. Toutes les deux ont tant sacrifié sur cet autel insatiable. Être sélectionnée, elles en ont rêvé la moitié de leur vie ! Venir à Moscou pour deux années entières ! Venir à Moscou, où immanquablement elles allaient enfin être remarquées et reconnues ! Venir à Moscou pour y rester à tout jamais ! S'y faire enterrer (incinérer ?) ! Venir à Moscou, où il y a des floppées de généraux, de fonctionnaires, d'étrangers, de patriotes, de guérisseurs ! Et surtout : des bananes à profusion !

La maturité sexuelle fait apparaître de tels rêves ; par la suite ils vous accompagnent fidèlement toute votre vie.

Extrait de *Moscoviada*, 2007, pp. 7-10.

Traduit de l'ukrainien par Maria Malanchuk.

### Notes

<sup>1</sup> Tchoubay, Hryhoriy (1949-1982), poète et traducteur, l'une des personnalités les plus éminentes de la scène underground de Lviv, auteur du poème « Parler se taire parler à nouveau » d'où est extraite cette citation.

<sup>2</sup> ZUNR : République nationale ukrainienne de l'Ouest, nom de l'État proclamé le 19 octobre 1918 à Lviv.

<sup>3</sup> L'Union des républiques soviétiques socialistes a été créée par le traité de l'Union le 30 décembre 1922.

<sup>4</sup> En Asie centrale, nom donné aux canaux d'irrigation.

<sup>5</sup> Usage ironique ; l'ukrainien est souvent appelé « langue de rossignol ».

<sup>6</sup> Chanson populaire de Choufoutynskyi de la fin des années 1980.

<sup>7</sup> Jvanetskyi, Mykhayil (1934), auteur russe populaire, notamment de très nombreux monologues satiriques qu'il lit habituellement lui-même sur scène.

<sup>8</sup> Putain.

<sup>9</sup> Horenko est le nom de famille véritable d'Anna Akhmatova, poète d'origine ukrainienne.

Alors qu'il était étudiant à Cracovie, Andrzej Bobkowski (1913-1961) méditait déjà de s'évader du Vieux Continent. En 1939, il se retrouve coincé à Paris par la guerre. Durant ces années sombres, la tenue d'un journal littéraire fera de lui un écrivain (En guerre et en paix, Journal 1940-1944, Noir sur Blanc, 1991). Après la Libération, il rédige Notes de voyage d'un Cosmopolonais (Noir sur Blanc, 2015), qui raconte la France de l'après-guerre et son départ pour le Guatemala. Admirateur fou de Conrad, frère spirituel de Gombrowicz, Bobkowski a su, comme eux, surmonter son héritage national pour atteindre à l'universel.

## Andrzej Bobkowski

# En guerre et en paix

Journal 1940-1944

(...)

2.6.44

Voilà que je n'ai de nouveau pas écrit une ligne pendant plusieurs mois. À quoi bon ? Maintenant, j'écris seulement pour accomplir mon devoir de chroniqueur, comme on tient le journal de bord jusqu'au bout sur un navire qui fait naufrage.

J'ai quitté la maison à 6 h du matin. Je suis passé par la porte de la Chapelle. Des traces de bombardements : des maisons éventrées, des rues et des ruelles défoncées. Il faisait frais, le ciel était couvert. Après Saint-Denis, j'ai pris la route nationale. Toute la campagne souffre de la sécheresse. Pas une goutte de pluie depuis deux mois et les jardins de banlieue sont aussi désertiques qu'à l'approche de l'automne. Les plates-bandes font penser à des petits tas de poussière. Plus loin, dans les champs, les blés sont desséchés à la base. Au bout d'une heure et demie de route, je suis entré dans Chantilly. Partout la fraîcheur et l'odeur verte des forêts de feuillus. Ensuite, Creil qui a déjà été bombardé plusieurs fois. Des accordéons de wagons. Ils donnaient envie de jouer un air entraînant et joyeux de destruction parfaite. Les locomotives, trouées et éventrées, laissaient apparaître leurs tripes de tubes à fumée tordus. Des rails et des aiguillages étaient enfoncés dans le sol labouré par les bombes. Tout autour, d'énormes entonnoirs. Du beau travail à la chaîne américain. J'ai déjà 60 km dans les mollets. Je descends de vélo, je m'installe dans un petit bois et je mange. J'ai la bouche toute sèche et j'apprécie doublement mon vin. Je m'allonge et je me couvre parce qu'il fait frais. Je somnole. Dans les broussailles, des oiseaux pépient et des bourdons se promènent dans les herbes sèches en faisant un bruit effrayant. Silence total. Je plonge dans un pénible demi-sommeil et je me réveille à midi. Des nuages. Quelque part un bourdonnement d'avions. Musique quotidienne, monotone, agrémentée d'un tambourinement. Je repars. La route traverse des champs complètement secs. Si seulement il pouvait pleuvoir un petit peu. J'ai autant envie de pluie que les plantes. Chaque épi, chaque brin d'herbe me fait pitié. Au milieu des blés, des coquelicots écarlates brûlent avec insolence, augmentant encore la sensation de sécheresse et de soif. À une heure passée, j'arrive devant la maison des M. Ma visite leur fait très plaisir. Elle me dit, en riant de ses yeux splendides : « Chez nous, vous allez vous reposer. » Et comment ! Enfin ! Je mange une grosse assiette de raviolis et je déguste du jus de rhubarbe. Après le déjeuner, je vais me coucher et je m'endors. Je me réveille dans la soirée. Le soleil décline derrière la forêt, le temps s'est remis au beau. Au-dessus de nous passent deux formations de gros bombardiers, entourées de chasseurs qui arrivent de tous les côtés. Ils brillent et hurlent. On dirait un troupeau de moutons pourchassé par les aboiements des chiens de berger.

Soirée à côté de la radio : marche sur Rome. Les Allemands sont battus, Velletria et Valmontone sont tombées. Avant de m'endormir, deux heures de concert de moteurs, monotone et ininterrompu. C'est fou ce qu'ils ont pu en fabriquer. Juste pour perdre la guerre.

(...)

12.6.44

Il y a quatre ans, le 12 juin, je fuyais Paris à bord d'un camion, caché derrière des pneus. Il faisait le même temps chaud, et dans le lointain on entendait le grondement sourd de l'artillerie. Les Allemands traversaient la Seine. Des foules de gens se dirigeaient vers le sud et les routes n'étaient pas assez larges. Aujourd'hui, nous en sommes à la quatrième alerte, des bombes lancées en chapelets grondent dans le lointain ; dans le ciel pur, des avions vrombissent. Pas un seul appareil allemand ! Je sens, je suis quasiment convaincu que nous vivons les plus beaux instants de la guerre.

Vers 4 h, j'étais au ministère du Travail et je discutais avec le chef du service des étrangers. Je l'aime beaucoup. Grand, mince, subtil, il aime Proust et sa personne a quelque chose de proustien. Son cabinet était frais, masqué par des portières ; il avait sur son bureau des pivoines épanouies, énormes et parfumées. Ce bouquet de fleurs

m'a brusquement transporté dans une autre époque, peut-être justement dans *À la recherche du temps perdu*. Je lui ai dit : « Pour moi, ces fleurs et vous formez comme un tout. » Il a souri en comprenant ce que je voulais dire par là. Nous avons parlé des récents événements, puis de Maeterlinck. Je lui ai parlé aussi de la correspondance de Flaubert, et cela nous a entraînés dans une conversation sur Maupassant. Nous sommes tombés tous les deux d'accord qu'il y a « quelque chose » chez Maupassant qui nous convient tout à fait aujourd'hui. Son style ? Une dureté cachée ? Je n'en sais rien. Mes yeux ont conservé l'image des pivoines et leur parfum m'arrive par vagues.

Nous quittons le ministère ensemble et tombons dans la rue de Vaugirard inondée de soleil. Il me parle d'*Antigone*, la pièce d'Anouilh, à son avis très bonne, et me conseille d'aller la voir. Tout à coup il s'arrête : « Monsieur, à deux cents kilomètres d'ici, se déroule une terrible bataille... » Oui, la vie réserve des surprises. Nous prenons congé. J'enfourche mon vélo et je rentre à la maison. De temps à autre, une voiture allemande passe comme une flèche dans les rues ensoleillées, « ornée » de feuillages. On la remarquera plus difficilement sur les routes au-dessus desquelles ne vrombissent plus que des avions alliés obstinés. Tel est pris qui croyait prendre...

Je m'assieds à la terrasse d'un café de Saint-Germain. Les vélos et les taches multicolores des jolies femmes scintillent au soleil. Pendant les beaux jours, toutes les femmes ont l'air « ouvertes », comme des fleurs. À moins que ce ne soit que des restes d'impression car dans mes yeux flotte toujours l'image du bouquet de pivoines. Les Américains se sont emparés de Carantan.

13.6.44

Cette nuit aussi, alerte sur alerte. Tout Paris a mal dormi et dort debout. Dans le métro, les gens somnolent. La faim commence à se faire sentir, même les légumes se font rares. On dit que le mois prochain ils ne distribueront plus de tickets de pain et qu'il faudra s'inscrire chez les boulangers. Je déteste les boulangers. Ils se conduisent maintenant comme si c'étaient eux qui donnaient le pain. On a l'impression que ce sont eux qui gouvernent. Un gouvernement de boulangers, ce serait sans doute affreux.

Après le beau temps d'hier, le ciel est redevenu nuageux. Les gens s'inquiètent parce que cela rend les opérations aériennes plus difficiles. D'autre part, les Français grognent et déblatèrent déjà contre les Anglais. Leur arrivée va entraîner la ruine économique de la France. Ils débarquent déjà avec de faux francs et, après, ils n'auront plus qu'à exploiter le pays, et patati et patata... Tout cela dit sur un ton d'ironie amère. Je les aime beaucoup, mais aujourd'hui j'en ai eu assez et pendant le déjeuner, à la cantine, je me suis payé la tête de mes collègues. Quand les Allemands sont arrivés avec leurs marks d'occupation, vous trouviez tous ça très bien. Vous vous y êtes vite habitués. Mais maintenant que les Anglais arrivent avec un franc d'occupation qui a certainement plus de valeur et possède une meilleure couverture (ne serait-ce que celle du plus fort), vous trouvez tous que ça ne va pas. Alors que c'est simple prudence de leur part, sinon les paysans auraient tôt fait de leur réclamer un dollar pour un œuf et une livre pour une livre de beurre. « Et si vous vous sentez fatigués et affaiblis, dites tout simplement que la race de Latins à laquelle vous appartenez est en pleine décadence, et arrêtez de déblatérer. Si quelque chose vous déplaît, réagissez. Ce n'est pas avec des bavardages et de l'ironie, ni avec de l'esprit, même du meilleur niveau, que vous arriverez à quelque chose. Il y a cent ans que tout le monde vous "exploite", à commencer par les Anglais, mais vous ne savez que causer et gémir, et verser des larmes sur votre pauvre France ». Je me suis un peu emporté, K. me faisait du pied sous la table et je m'attendais à ce qu'ils me sautent dessus. Mais pas de réaction. C'est encore ce qui m'a le plus chagriné...

Maintenant qu'ils ont débarqué et qu'il y a toutes les chances qu'ils restent, les Français disent avec mépris : « Vous parlez, ils ont eu quatre ans pour se préparer » ou « Ils font la guerre avec du matériel, pas avec des hommes ; ça n'a rien de sorcier. » Souvent, avec une cruelle acuité, je perçois derrière cette attitude les rancœurs d'une

grande actrice vieillissante qui a conscience que certains rôles ne sont plus pour elle, mais qui ne veut ni se l'avouer ni s'adapter à un répertoire qui lui conviendrait mieux.

En Normandie, les Anglais ont capturé une unité assez importante de téléphonistes allemandes. Je déteste ces Allemandes grises, encore plus que les Allemands. (...)

18.6.44

J'ai passé l'après-midi dans le jardin des Robert, à Fontenay. Un temps gris et froid. Robert bêchait son jardin, en bon Français qu'il est. Je me suis assis près d'un groseillier pour me gaver de fruits. C'est la deuxième fois cette année que je mange des

fruits. Je me suis jeté sur les grappillons juteux avec une glotonnerie de sauterelle. J'ai mangé, mangé, mangé. Et juste de temps en temps, pour adoucir mes lèvres desséchées par l'acidité des fruits, je me jetais sur des groseilles à maquereau sucrées. Ensuite, je me suis allongé sur l'herbe et j'ai regardé le ciel de taffetas gris cendré. Le vent tourmentait les feuilles noires des marronniers.

Les Américains sont arrivés à Barneville et ont coupé tout le nez du Cotentin, dont Cherbourg. Les Russes avancent toujours. Il y a quatre ans aujourd'hui que Pétain a demandé l'armistice. Je revois encore ce jour-là.

Extrait de *En guerre et en paix. Journal 1940-1944, 1991*, pp. 551-552, 555-557 et 562.  
Traduit du polonais par Laurence Dyèvre.



Nicolas Bokov

# La Tête de Lénine

Né à Moscou en 1945, Nicolas Bokov est forcé de s'exiler en France en 1975 à cause de ses activités clandestines antisoviétiques. Il est l'auteur de *Nikto*, publié par Maurice Nadeau en 1971. Dans la rue, à Paris (*Noir sur Blanc*, 1999), préfacé par l'abbé Pierre, fait le récit de son expérience de SDF à la fin des années 1980. Il a également publié aux Éditions *Noir sur Blanc*: *Déjeuner au bord de la Baltique* (1999), *La Conversion* (2003), *La Zone de réponse* (2003), *Or d'automne et pointe d'argent*. *Conversations avec Victor Koulbak* (2005), *Opération betterave* (2010, mention spéciale du prix Russophonie) et *La Tête de Lénine* (réédition, 2017).

Un homme, au demeurant bien ordinaire, avait pris place dans le train de banlieue: il tenait, coincée entre ses talons, une petite valise de cuir à fermeture éclair. Cet homme n'était autre que Vania Tchmotanov, l'auteur des événements qui devaient, en 197..., bouleverser le monde civilisé.

Le train, à moitié vide, roulait vers Golokolamsk<sup>1</sup>. Les quelques voyageurs, comme on se l'imagine, somnolaient ou bâillaient, promenant un regard morne sur le paysage enneigé de février.

Ils sursautèrent en entendant les portes s'ouvrir à l'extrémité du wagon.

Les contrôleurs entrèrent en faisant cliqueter leur composteur.

– Vos papiers! dit l'un d'eux, gros, débonnaire, la moustache en épi.

L'autre, maigre, souffreteux, poussait devant lui une femme d'âge mûr, qui n'avait pas de billet. Elle expliquait qu'elle n'avait pas eu le temps de le prendre, mais le maigre, sans daigner répondre, la faisait avancer à coups de pince dans le dos.

Un frisson parcourut les voyageurs. Qu'ils vérifient les billets, passe, mais les papiers...

Vania Tchmotanov était en infraction. Un instant décontenancé, il se reprit en songeant à tous les portefeuilles répartis dans les poches de son manteau, et se tint prêt, malgré les propos indignés de l'opinion publique, à lâcher un billet de trois roubles. Mais il eut une meilleure idée. Il ouvrit la fermeture éclair de sa valise et, fixant les yeux bleus du gros contrôleur, il lui fit signe d'approcher.

Le gros pinça les lèvres d'un air hautain – d'accord pour toucher un rouble, mais en gardant sa dignité – et se pencha vers Vania. Tchmotanov souleva le couvercle. Sur un lit de coton moelleux, reposait, figée dans un éternel sommeil... une tête. Les traits du visage étaient célèbres à hurler: la barbiche, les fortes pommettes, le grand front fuyant, la large calvitie... Vania eut un rire cynique.

Le contrôleur ouvrit la bouche, proféra un son indistinct et chancela. Son visage vira au bleu, comme s'il étouffait, et ses joues tremblèrent.

– Tu parles d'un billet... bredouilla-t-il en se pinçant la narine avec son composteur. Titubant, il se dirigea vers le maigre, le prit par l'épaule et, comme mû par une force surhumaine, l'entraîna hors du wagon. Le maigre n'opposa aucune résistance.

Vania referma sa valise, se tourna vers la vitre et les souvenirs affluèrent. Un siècle semblait s'être écoulé et, pourtant, ce matin même...

Dans sa jeunesse, Vania Tchmotanov avait étudié au Collège technique, section Boulangerie. Il travaillait bien et ses maîtres n'avaient qu'à se louer de lui. Bien entendu, la bourse était insuffisante, et Vania avait quelque peine à joindre les deux bouts. Avant de passer son diplôme, il avait fait un stage à l'usine expérimentale pilote de panification semi-automatique Ouritski. C'est là que, par hasard, il trouva le moyen d'améliorer son ordinaire. Chaque soir on livrait à l'usine du levain en boîtes

de carton. Et, chaque matin, Vania emportait sous ses vêtements, pétrie en forme de galettes, un peu de cette délicate substance couleur de miel. L'odeur tiède du levain flottait autour de lui, mais les portiers, intoxiqués au tord-boyaux (ils le distillaient eux-mêmes, au « pain de sucre », dans leur cabane, à l'aide d'un poêle électrique de marque « le Miraculeux », qu'ils avaient trafiqué), restaient insensibles au parfum du produit clandestinement exporté.

Mais, un jour, « le Miraculeux » tomba en panne et les portiers, sobres et de fort méchante humeur, mirent fin à la petite combine de Vania.

– Eh, dis donc, t'es enflé comme une bonne femme! fit l'un d'eux en frappant du poing le buste excessivement ample de Vania.

La marque du coup y resta imprimée.

– C'est des muscles! Je fais du sport! s'écria Tchmotanov glacé d'effroi. Mais déjà on lui arrachait son paletot et on vidait sa blouse déchirée. On en sortit 74 kilos 250 grammes de levain, et un croissant.

Le croissant indigna particulièrement le tribunal et le public.

– Prendre le levain du peuple, ce n'était pas encore assez pour l'accusé! tonna le procureur. Il lui fallait aussi des croissants. On ne veut pas travailler, mais on veut des douceurs! Et, d'un air courroucé, il désigna le croissant qu'on avait cousu au dossier en qualité de pièce à conviction.

Mais les juges retinrent surtout le visage de Vania qui rappelait d'une manière indécente celui du jeune Vladimir Oulianov. Tous notèrent la forme tataromongole des yeux, les pommettes, les cils duveteux – bref, il était tout le portrait de l'autre, le Grand, celui qui avait suivi une autre voie. Cela, ils ne pouvaient le pardonner à Tchmotanov, mais ils n'y firent pas la moindre allusion. Vania écopa de dix ans.

C'est au camp que Vania fit ses universités. Les jours de fête officielle, on préparait avec son aide un tableau vivant: on confectionnait en rondins une espèce d'automitrailleuse, on remplaçait la vieille défroque de Vania par un manteau et une casquette à l'ancienne empruntés au magasin d'accessoires du Foyer socioculturel, on le hissait sur les rondins et on lui faisait tendre le bras au-dessus des barbelés vers les champs et les forêts. Une étoffe rouge se déployait et le projecteur du mirador le plus proche illuminait soudain le visage inspiré de Vania-Ilitch, tandis que l'administration entonnait les chants préférés du Guide.

Les droit commun rigolaient en douce, se poussaient du coude, mais la cérémonie terminée, on passait aux travaux pratiques. Les caïds ne tarissaient pas d'éloges sur les doigts de Vania, des doigts longs, déliés, aux ongles bombés en amande.

– Tu feras du bon boulot, Vania. Avec des doigts pareils, tu peux même piquer sa ceinture à un gars et la lui remettre sans qu'il s'en aperçoive; ça sera autre chose que le croissant!

Tchmotanov fut libéré à la moitié de son temps, mais on le repiça trois ans plus tard: il avait voulu dérober son portefeuille à l'ambassadeur d'une puissance étrangère, pendant qu'il admirait la *Trinité* de Roublev à la galerie Tretiakov.

Vint enfin ce fameux jour de février 197... De nouveau en liberté, Vania était au boulot dans les queues du GOUN<sup>2</sup> qui venait de recevoir des bretelles d'importation. Une foule immense s'était rassemblée, possédée par cette seule idée: parvenir jusqu'au comptoir et acquérir une paire de ces bretelles bleu azur dont les attaches métalliques brillaient d'un éclat sans pareil. Vania fit main basse sur treize portefeuilles, et décida de s'accorder une pause déjeuner. Il mangea, sans se presser, au dernier étage de l'hôtel Moskva. En sortant, il découvrit une énorme file d'attente qui semblait partir du jardin Alexandrovski. Tchmotanov, ravi de l'aubaine, s'en approcha, mais il s'aperçut bien vite que c'était là une clientèle désargentée et pour tout dire: sans intérêt. Il remonta la queue et tomba sur un Balte qui lui fournit un peu de travail. Il s'aperçut alors qu'il s'était trop approché du cube de granit, et que s'il partait maintenant, il attirerait inutilement l'attention sur sa personne. Étouffant un juron, Vania suivit la foule.

– Allons, serrons! ordonnait un sergent de la milice. Mettez-vous par deux! Allons, par deux!

Vania frissonna. «On se croirait au camp, quand on vous emmène aux bains», pensa-t-il, éccœuré.

– Allons, serrons!

Devant l'entrée du mausolée, la foule tourna à angle droit. En pénétrant dans la zone d'ombre, les gens se découvraient en silence, toussotaient, puis descendaient les marches.

– Avançons, ne traînons pas! Restons par deux! avertissait à mi-voix un officier à brassard bleu.

Après avoir descendu deux séries de marches, Vania tourna à droite et gravit un deuxième escalier. Une lumière rose s'échappait d'une caisse de verre au-dessus de laquelle se dressait une pyramide de bronze reproduisant la forme du mausolée. Les parois vitrées étaient ornées d'armoiries et de lourds drapeaux métalliques. À l'intérieur, baigné d'une lumière rougeâtre, il y avait Lui. Involontairement, les citoyens ralentissaient le pas, mais, sans mot dire, des officiers les tenaient éloignés de la barrière de granit et les pressaient d'avancer, en parlant par gestes.

Extrait de *La Tête de Lénine*, 2017, pp. 29-35.

Traduit du russe par Claude Ligny.

#### Notes

**1** Golokolamsk: jeu de mots sur Volokolamsk, petite ville proche de Moscou.

Golokolamsk signifie «ville nue».

**2** Célèbre magasin de la place Rouge.



Né en Russie en 1961, Mikhaïl Chichkine s'installe en 1995 près de Zurich. En décembre 2000, il obtient le prix Booker russe pour son roman *La Prise d'Izmaïl* (Fayard, 2003), qui le place d'emblée au premier rang des auteurs russes contemporains. Il a aussi publié *Dans les pas de Byron et Tolstoï* (Noir sur Blanc, 2005), *Prix du meilleur livre étranger essai*; *La Suisse russe* (Fayard, 2007) et *Le Cheveu de Vénus* (Fayard, 2007), qui a reçu en Russie le *Prix Bolchaïa Kniga* 2006 et le *prix National Best-Seller* 2006. Mikhaïl Chichkine est le seul écrivain russe à avoir reçu les trois plus prestigieux prix littéraires du pays. Son dernier roman, *Deux heures moins dix* (Noir sur Blanc, 2012), a été récompensé par le *prix Bolchaïa Kniga* 2011. Il vit aujourd'hui dans les environs de Bâle. Un recueil de nouvelles et d'essais, dont fait partie «*Le manteau à martingale*», paraîtra en 2019 aux Éditions Noir sur Blanc.

## Mikhaïl Chichkine

# Le manteau à martingale

Notre école était située juste en face de l'ambassade du Canada. Des limousines fabuleuses, venues d'un autre monde, tournaient à l'angle de notre ruelle Starokoniouchenny et se garaient devant l'entrée, sorties tout droit de films américains. On pouvait coller son œil contre la vitre et examiner le tableau de bord en détail, le 220 sur le compteur de vitesse impressionnait particulièrement, et nous, petits écoliers en uniforme gris souris, débattions avec feu de la supériorité de la Mustang sur la Cadillac, ou de la Chevrolet sur la Ford, jusqu'à ce qu'un policier jail-lisse de sa guérite à côté du portail pour nous disperser.

L'ambassade avait organisé une réception en l'honneur des hockeyeurs canadiens. La nouvelle de leur arrivée chez nous s'était répandue comme une traînée de poudre, et nous nous étions attroupés sur le trottoir d'en face, tentant d'apercevoir nos idoles. C'étaient nos dieux, descendus de la patinoire du poste de télévision; ils nous étonnaient un peu dans leurs costumes et leurs cravates inhabituels. Par cette chaude journée de septembre 1972, l'hôtel particulier de l'Arbat avait gardé grandes ouvertes les fenêtres du premier étage, et nous voyions passer Phil Esposito, Cashman «le bagarreur», les frères Frank et Pete Mahovlich. Nos hurlements enthousiastes les faisaient regarder dehors; ils nous souriaient, saluaient de la main, levaient le pouce comme pour dire «Hé les gars, elle est belle la vie!»

Tant d'années ont passé, mais je revois comme s'il était devant moi le sourire édenté de Bobby Clarke, qui se pencha à la fenêtre et nous lança un insigne. D'autres joueurs se mirent également à nous lancer des insignes et des paquets de chewing-gums. Et même des biscuits. Quelle mêlée s'ensuivit! Malgré tous mes efforts pour attraper au moins quelque chose, j'étais toujours repoussé par des camarades plus chanceux. J'allais rester Gros-Jean comme devant. Mais, à ce moment, un miracle se produisit. Bobby Clarke, presque couché sur le rebord de la fenêtre, se mit à faire des signes dans ma direction. Je n'en croyais pas mes yeux. C'est précisément moi qu'il regardait, et c'est à moi qu'il lança les chewing-gums. Et je les attrapai! Il se mit à rire et me montra de nouveau son pouce levé: bravo! C'est alors que la police nous chassa du trottoir. J'ai partagé les chewing-gums avec les amis, mais j'ai conservé

très longtemps le papier du paquet. Faut-il préciser que ce chewing-gum fut le plus délicieux de toute ma vie?

Le lendemain, maman entra dans notre classe. Elle avait le visage sévère. Maman savait être sévère, et, dans ces moments-là, toute l'école la craignait.

Elle nous dit que notre comportement était la honte et le déshonneur de l'école comme de tout le pays. Des correspondants étrangers nous avaient photographiés, et maintenant le monde entier allait nous voir en train de nous humilier, de nous battre pour leurs chewing-gums.

Tout le monde se taisait. Pourtant, il y avait quelque chose d'injuste dans ses accusations. Et soudain, à ma grande surprise, je pris la parole.

– Mais pourquoi n'avons-nous pas de chewing-gums en URSS?

Maman répondit:

– Il y a beaucoup de choses que nous n'avons pas. Mais cela ne veut pas dire pour autant qu'il faut perdre notre dignité.

Ça, je l'ai retenu.

En tant que directrice, maman était, à l'école, la représentante du système carcéral de notre pays, et ce n'était pas facile pour elle. Je sais qu'elle a sauvé, protégé beaucoup de gens. Elle faisait tout son possible. Elle donnait à César ce qui revient à César, et aux enfants: Pouchkine. Pour plusieurs générations, Pouchkine a été le code secret, la clé pour conserver son humanité dans le pays laminé. À cette époque déjà, beaucoup pensaient que plus les choses allaient mal, mieux c'était, plus vite tout s'effondrerait enfin, mais des gens comme ma mère essayaient de donner un peu d'humanité à une vie inhumaine. Elle n'a pas réussi à se sauver, elle. Elle a subi son châtiement de plein fouet.

Extrait de la nouvelle «*Le manteau à martingale*», paru dans le livret publié à l'occasion des 30 ans de *Noir sur Blanc* en avril 2017.

Traduit du russe par Maud Mabillard.

Karl Dedecius (éd.)

# Panorama de la littérature polonaise du XX<sup>e</sup> siècle

*Karl Dedecius est né en Pologne, à Łódź, en 1921, dans une famille allemande. Il a grandi dans un environnement bilingue polono-allemand et de ce fait, il a pu se familiariser avec deux traditions littéraires, deux cultures et deux civilisations. Karl Dedecius a traduit plus de trois cents auteurs polonais en langue allemande. Il a fait découvrir au public germanophone des auteurs polonais éminents comme Czesław Miłosz, Zbigniew Herbert, Wisława Szymborska, Tadeusz Różewicz, bien avant que le public international ne leur prêtât attention. Karl Dedecius fut maintes fois récompensé pour son travail de traducteur et de découvreur littéraire. En 1990, il a reçu le prestigieux prix de la Paix des libraires allemands. Il a publié plus de cent livres en allemand dont de nombreuses monographies et anthologies consacrées aux auteurs polonais. Il a fondé la série éditoriale « Bibliothèque polonaise », qui témoigne de la persévérance et de la riche contribution de ce connaisseur hors du commun de la culture polonaise.*

Wisława Szymborska

## Prospectus

Je suis un tranquillisant  
J'agis en appartement  
Efficace au bureau  
Je passe les examens  
Je témoigne au procès  
Je recolle les pots cassés  
Prends-moi seulement  
Mets-moi sous la langue  
Avale-moi seulement  
Avec un verre d'eau.

Je sais y faire avec les malheurs  
Traiter les mauvaises nouvelles  
Réduire l'injustice  
Éclairer l'absence de dieu  
Assortir le chapeau de deuil.  
Qu'est-ce que tu attends  
Fais confiance à la pitié chimique.  
Tu (vous) es (êtes) encore jeune(s)  
Il faut bien te (vous) faire une raison  
A-t-on jamais dit  
Qu'on devait vivre sa vie avec courage?

Passe-moi ton abîme  
Je t'y ferai un lit  
Tu me seras reconnaissant(e)  
Pour ces quatre pattes de chat.

Vends-moi ton âme.  
Nul autre acheteur ne passera.

C'est le seul diable qui reste.

1976

Traduit du polonais par Piotr Kamiński.

Wisława Szymborska

## Terroriste, il regarde

La bombe sautera dans le bar à treize heures vingt.  
Il n'est maintenant que treize heures seize.  
Certains auront le temps de sortir.  
Et d'autres d'entrer.

Le terroriste, lui, est déjà de l'autre côté de la rue.  
Cette distance le préserve du mal,  
et puis quelle vue! Comme au cinéma.

La femme en blouson jaune, elle entre.  
L'homme en lunettes noires, il sort.  
Les gars en jeans, ils causent.  
Treize heures dix-sept et quatre secondes.  
Le plus petit, le veinard, il enfourche son scooter,  
et le plus grand, il entre.

Treize heures dix-sept et quarante secondes.  
La fille, elle arrive, un ruban vert dans les cheveux.  
Seulement il y a un bus qui passe, et on ne la voit plus.  
Treize heures dix-huit.  
Plus de fille  
Est-elle entrée, l'idiote, ou bien non,  
on verra quand ils auront sorti les corps.

Treize heures dix-neuf.  
Plus personne n'entre.  
Il y a juste un gros chauve qui sort.  
Mais on dirait qu'il fouille encore dans ses poches et  
à treize heures vingt moins dix secondes  
il revient chercher ses misérables gants.

Il est treize heures vingt.  
Le temps, qu'est-ce qu'il traîne.  
Ça doit être maintenant.  
Oui, maintenant.  
La bombe, elle saute.

1976

Traduit du polonais par Piotr Kamiński.

Zbigniew Herbert

## Le caillou

Le caillou est une créature parfaite

égal à lui-même  
gardien de ses limites

empli soigneusement  
d'un sens pétrifié

son parfum n'évoque rien  
ne chasse rien n'éveille aucun désir

son enthousiasme et sa froideur  
sont justes et pleins de dignité

j'éprouve de lourds remords  
quand je le tiens dans ma main  
et qu'une fausse chaleur  
pénètre son noble corps

– les cailloux ne se laissent pas apprivoiser  
ils nous regarderont jusqu'à la fin  
d'un œil calme très clair

1961

Traduit du polonais par Jacques Burko.

Zbigniew Herbert

**Monsieur Cogito : l'envoi**

Va où les autres sont allés – jusqu'à la sombre limite  
chercher la toison d'or du néant ta récompense dernière

redresse-toi et va parmi ceux à genoux  
parmi ceux qui se détournent parmi les effondrés

tu n'as pas été préservé pour vivre  
tu as très peu de temps il faut témoigner

ose même lorsque la raison défaille ose  
dans le bilan final c'est la seule chose qui comptera

que ta Colère impuissante soit comme la mer  
chaque fois que tu entendas les humiliés les battus

que toujours t'accompagne ton frère le Mépris  
pour les mouchards les bourreaux les lâches – ils vont gagner

soulagés ils jetteront leur motte sur ton cercueil  
puis le xylophage t'écrira une biographie convenable

et ne pardonne pas en vérité il ne t'appartient pas  
de pardonner au nom de ceux qui furent trahis à l'aube

prends garde toutefois à l'orgueil inutile  
regarde ta face de bouffon dans la glace  
rèpète: je fus appelé – n'y en avait-il point de meilleurs  
garde-toi de la sécheresse du cœur aime la source matinale  
l'oiseau au nom inconnu le chêne d'hiver  
la lumière au mur la splendeur du ciel  
ils n'ont pas besoin de ta chaude haleine  
ils sont là pour dire : tu n'auras pas de consolation

veille – et quand la lumière sur les monts te donne le signal – lève-toi et va  
tant que le sang fait tourner dans ta poitrine la sombre étoile  
redis les exorcismes anciens des hommes les légendes les contes  
ainsi tu conquerras le bien que tu ne conquerras pas  
redis les paroles grandes redis-les entêtés  
comme ceux qui traversaient le désert et périssaient aux sables

pour cela ils te récompenseront de ce qu'ils auront sous la main  
d'une bastonnade de rires d'un meurtre sur le tas d'immondices

va c'est la seule façon d'accéder au cercle des crânes froids  
au cercle de tes ancêtres : Gilgamesh Hector Roland  
défenseurs du royaume sans limites et de la ville de cendres

Sois fidèle Va

1973

1974

Traduit du polonais par Jacques Burko.

Edward Stachura

**Le Grand Testament.  
...le petit, je le garde pour m'apaiser**

Tous les poissons de mes fleuves, lacs et océans, je les offre aux pêcheurs des rivages ensoleillés de l'Atlantide. Auparavant, leurs écailles doivent être données aux enfants des chefs indiens du Pérou et du Mexique. Qu'ils se fassent des coiffures de plumes avec une part, avec l'autre qu'ils confectionnent une robe pour ma pauvre sœur Rachel. Les yeux des poissons, qu'ils les lancent haut dans le ciel. À coup sûr, ils s'y figeront en étoiles. Qu'ils éclairent ma plus haute errance.

Voici pour les poissons ; pour les îles, ma volonté ultime est l'incertitude.

La nostalgie que j'en avais a toujours été justifiée.

Je désire que l'archet du virtuose et les ombres des soldats ivres n'évasent pas trop la sveltesse de mes ruelles, dont Utrillo ne m'a pas été avare. L'intimité m'a toujours manqué.

Je n'ai jamais élevé de renards argentés. Vous pouvez d'ailleurs contrôler mes poumons. Les lucioles de la tuberculose les emplissent entièrement.

D'où la tristesse du cou de ma femme, qui est indubitable. À moins que l'onde de l'imagination, qui n'a jamais été son fort... et alors mes poumons feront manteau de fourrure.

Je confie mes pieds de lunatique aux toits triangulaires, doux et plats. Les temps sont si incertains. Alors que personne ne jette de peaux de bananes sur les toits.

Si possible, un peu de sable pour mes paumes. Je vais jouer à le faire couler d'une main dans l'autre. Je n'ai jamais su quoi faire de mes doigts. C'est pourquoi les petits cous flexibles des tulipes m'émouvaient tant.

Je lègue les grands moments de mes émotions, comme aussi les rares bijoux de ma paranoïa :

e) au coucher du soleil en Provence

p) à un certain trou où ne manquait qu'une flûte pour l'harmonie des rats

i) à la literie propre chez monsieur et madame Ogrodnik

l) aux grands tabourets de bar et à la contemplation des bouteilles bien rangées sur l'étagère derrière le comptoir

e) au Cantique des cantiques de Salomon

p) à la *Gitane endormie* du Douanier Rousseau

s) aux « Voix de Noël »

i) à toutes les nuits dont le ventre luit comme une boîte de tabac odorant

e) à Toi

que mes cheveux deviennent pluie d'été tiède, Paisible, pour tes paumes gercées, ô ma mère. Et ce n'est pas grave, maman, si je ne suis pas devenu ingénieur.

1982

Traduit du polonais par Jacques Burko.

## Jacek Dehnel

# Krivoklat

*Jacek Dehnel (né en 1980) est un poète, romancier, peintre, traducteur, docteur ès lettres et spécialiste de la littérature anglaise. Il a remporté de nombreux prix et est unanimement considéré en Pologne comme l'un des écrivains les plus talentueux de la jeune génération. Son roman Lala avait reçu un formidable accueil en Pologne, mais aussi en Allemagne, en Angleterre, en Italie et en Espagne. Les Éditions Noir sur Blanc ont publié en 2014 son formidable roman sur Goya, père et fils : Saturne. Son nouveau roman, Krivoklat, paraîtra en février 2018 chez Noir sur Blanc.*

Ne craignez-vous pas, me demanda un jour je ne sais quel journaliste à l'issue d'un de mes procès, que, transporté ainsi dans une bouteille, cet acide sulfurique puisse couler et vous brûler, je lui répondis qu'il fallait parfois faire des sacrifices pour l'art, ce qui fit les gros titres en épaisses lettres noires, mais à dire vrai le transport pose effectivement un problème, car d'un côté une bouteille doit être hermétiquement fermée, et de l'autre elle doit pouvoir à tout moment être ouverte: après qu'on l'a sortie d'un geste vif et précis de la poche du manteau ou du blouson – quoique depuis des années je la sorte exclusivement de la poche de mon manteau, je n'aime plus les blousons depuis l'échec cuisant subi dans la salle de la Dame essayant un collier de perles de Vermeer au Dahlem Museum de Berlin, quand la bouteille jaillit prématurément hors de ma poche et que le gardien m'indiqua d'un ton catégorique la direction du vestiaire en me rappelant que l'on ne pouvait sous aucun prétexte introduire des liquides dans les salles de musée, car, me déclara-t-il, vous pourriez aussi bien amener dans cette bouteille de l'acide sulfurique et essayer de détruire l'un des tableaux, ses paroles suscitèrent en moi et pour des années une véritable répulsion pour cette salle, en fait pour tout le Dahlem Museum de Berlin, et plus jamais je ne tentai de me retrouver en face de la Dame essayant un collier de perles pour, d'un geste vif et précis, ouvrir la bouteille et asperger le Vermeer d'acide sulfurique, voire asperger du même coup plusieurs tableaux, selon la rapidité de réaction du gardien le plus proche ou des autres visiteurs, lesquels, en général, préférèrent ne pas prendre de risques, estimant non sans raison que je suis ce que l'on appelle communément un fou. J'évaluai et mis à l'épreuve toute une série de systèmes et j'aime à penser que dans un monde meilleur, où les hommes d'un certain âge, arroseurs d'œuvres à l'acide sulfurique, voire de chefs-d'œuvre, dans des musées célèbres, voire les plus célèbres, jouiraient d'une renommée quelque peu différente de celle qui a cours dans le nôtre, un monde où les dictionnaires et les encyclopédies comporteraient une entrée Krivoklat (Méthode de) ou Krivoklat (Système de) ou même Krivoklat (Système d'Aspersion à l'Acide Sulfurique de), KSAAS, et moi je pourrais donner des conférences et expliquer comment je maîtrisai à la perfection le transport et l'utilisation de récipients d'acide sulfurique, émaillant de quelques anecdotes amusantes les expériences manquées, et, si l'ambiance du cours se prêtait à une telle liberté, montrer même une longue cicatrice beige pâle sur ma cuisse gauche, résultant de la tentative avortée de dégrader le portrait de Hals, à Dresde, au moyen d'un vaporisateur à vitres. En définitive, et bien que je ne conseillerais sûrement pas l'usage du vaporisateur, je dois toutefois reconnaître avec une certaine gêne que les récipients, pour peu qu'ils soient faits d'une matière résistante à l'acide, jouent en fait un rôle insignifiant, il n'existe pas de meilleur moyen qu'une bouteille bien fermée, d'un matériau résistant à l'acide sulfurique, puis un mouvement rapide pour ouvrir la bouteille et asperger le tableau, il faut ajouter que si la salle où se trouve le tableau choisi est située non loin des toilettes, ce qu'il est loisible de vérifier sur n'importe quel plan de musée fourni à l'entrée avec le ticket, on peut se permettre de fermer plus hermétiquement la bouteille et même de fixer le bouchon avec du ruban adhésif le temps de son transport et de son introduction dans le bâtiment du musée, on décolle ensuite le ruban, on donne du jeu au bouchon dans l'intimité d'une cabine de toilettes, mais à vrai dire rien ne peut remplacer la dextérité, et le plus sûr pour l'acquiescer est l'entraînement, c'est pourquoi je m'entraînais régulièrement à asperger un tableau, ou plutôt sa reproduction, en général avec de l'eau mais en utilisant toujours la bouteille qui devait me servir au moment crucial, couronnement de tous mes efforts. Ces dernières semaines, ayant enfin réussi à acheter de l'acide sulfurique et nourrissant quelque espoir d'obtenir une permission de sortie du Centre Médical du Château Immendorf, pour des raisons évidentes je n'avais plus ni lieu ni moyen de m'entraîner, y contrevenir menacerait la

réussite de toute mon entreprise, je ne pourrais faire plus plaisir aux gardiens Dlouhy et Auerbach qu'en me trahissant, dissimulé derrière un grand sapin ou un thuya du parc du château, en train de m'entraîner à asperger à l'eau la reproduction d'une illustre toile Renaissance clouée à un grand sapin ou à un thuya, mettons de Titien, subtilisée dans l'album des Chefs-d'œuvre de la peinture italienne qui depuis des années prenait la poussière dans la bibliothèque de l'hôpital, mais je me suis consolé en songeant que les bouteilles d'un litre, très maniables, dans lesquelles j'achetais l'acide sulfurique, étaient en vente depuis longtemps et que j'en avais utilisé tant à Vienne qu'à Dresde, en m'imposant à chaque fois un entraînement assidu, je peux donc compter sur au moins un tableau, voire deux ou trois. Naturellement, la question se pose de savoir si asperger deux ou trois tableaux voisins serait satisfaisant pour l'unique raison qu'ils sont suspendus côte à côte et que le gardien à cet instant précis se tient sur le seuil de la salle voisine, qu'il lit ou regarde quelque chose sur son téléphone, mais seul un homme qui, à l'égard de l'aspersion de tableaux à l'acide sulfurique, entretient un rapport indifférent pour ne pas dire amateur et qui par là même ne prendrait jamais le risque de perdre sa vie prétendument normale ainsi que sa famille prétendument normale dans l'unique but de détruire une fine couche de peinture, mais plus sûrement de vernis seul sur une toile ou une planche vieille de cinq cents ans, seul un tel individu, je ne le sais que trop bien, considérerait une telle opération comme sans intérêt, certes il ne dédaignerait sans doute pas un vulgaire acte de vandalisme, il raierait volontiers une carrosserie de voiture avec une clé de boîte aux lettres, barbouillerait à la bombe un mur, même historique, et comment, le plaisir est certain, et le risque nullement vertigineux, mais la destruction d'un bien d'une valeur considérable, tant financière que culturelle, le paralyse totalement.

*Extrait de Krivoklat, février 2018, début du roman.  
Traduit du polonais par Marie Furman-Bouvard.*



*Zygmunt Haupt est né en 1907 en Podolie galicienne. Après des études d'architecture à Lwów et à Paris, il se consacre à l'écriture et à la peinture. En 1939, il est contraint de déposer les armes; il se réfugie alors en Hongrie et rejoint l'armée polonaise en Angleterre. À la fin de la guerre, il émigre aux États-Unis. Il y travaille comme peintre et comme journaliste, publie ses textes en polonais et en anglais, mais reste interdit en Pologne. Mort en exil en 1975, Zygmunt Haupt est maintenant considéré comme l'un des plus grands prosateurs polonais.*

## Zygmunt Haupt

# Chronique de la maison volante

Alors, c'est ça, l'exotisme? C'est donc ainsi? Loin de tout, mais si insignifiant, sans surprise.

Du sable blanc, fine poudre, comme s'il était de verre pilé. Il est blanc, puis soudain un peu sale, mouillé, brunâtre. Et, dessus, un coquillage, non pas une conque marine compliquée, bizarrement tordue, mouchetée ou follement colorée, mais simplement une coquille brune, tapissée à l'intérieur de nacre changeante, semblable à celles qu'on trouve chez nous et qu'on appelle des pinnes. Ensuite un bâton, une chaussure de tennis moisie, puis plus rien, le sable.

En levant les yeux au-dessus du sable, on ne voit que l'eau, lisse, vert sale, ce n'est que quand le regard s'éloigne vers l'horizon qu'elle devient verte, très verte, émeraude. Par-dessus tout cela, des nuages.

C'est donc ainsi? De l'eau, du sable, des détritiques sur le sable, le ciel. Ce n'est que ça? Tellement sans surprise.

Sur cette côte, une maison abandonnée, que l'ouragan a fait osciller sur ses fondements. Comme elle était à l'écart de la route qui longe le littoral, oui, il semblait fatal qu'elle dût se trouver sur le passage de l'ouragan. Tous les châssis de la bâtisse ont été tordus par la tempête, ils penchent tous du même côté. Les volets pendent à leurs charnières rouillées et les lattes de ces jalousies sont délavées par les pluies. Les planchers ne sont qu'un tas de décombres. Des restes de tapisseries et de rideaux se mêlent à des morceaux de plâtras, des briques, des fils de fer. Un fauteuil crevé laisse voir tous ses ressorts. La moisissure a tout envahi. Elle couvre les taches d'humidité sur les murs et les poutres du plafond. Et, tout autour, les arbres et les ombres qu'ils projettent, les ombres de ce jour ensoleillé. De grandes feuilles semblables à celles de nos bardanes, des feuilles de bananier, d'agave, de poinsettia ont poussé avec exubérance parmi les tuyaux tragiquement tordus.

Cette ruine au bord de la mer, au milieu des ombres d'arbres, a l'air de railler les désillusions humaines. Cette maison devait être un abri, elle devait être l'objet des pensées et des rêves de ceux qui en étaient loin, ses honnêtes murs et parois devaient procurer un sentiment de sécurité absolue. Et maintenant? Elle montre les dents comme une tête de mort et ses mâchoires rient de la confiance des hommes.

Et où aller maintenant, en quoi croire encore, maintenant que tout s'est montré hostile, maison, toit, refuge, ombre, chaleur, abri?

Je lui tourne le dos et tout à coup apparaît devant mes yeux une autre maison... Elle aussi avait l'air si sûre, si solide. Car elle existait avant que n'advienne pour moi la création du monde. C'est de ses fenêtres que j'ai contemplé cette création. Le ciel au-dessus d'elle, avec son soleil, ses étoiles, sa lune, toute la sphère céleste tournait autour d'elle: géocentrisme. Combien de fois n'y suis-je pas retourné? Combien de fois, malgré moi, n'y ai-je pas été attiré? Dans ces moments, elle se montrait de loin, elle paraissait se glisser entre les arbres, elle me regardait de toutes les orbites de ses fenêtres, elle prenait forme, elle grandissait jusqu'à ce qu'enfin je vinsse prendre la mesure de mon malheur inquiet et remuant devant ses murs blancs.

Maintenant encore elle vient me visiter la nuit. Elle arrive en flottant à travers temps et espace, elle vient marcher d'un pas lourd sous les fenêtres des maisons étrangères où je vis, tel un cercueil remonté de sa fosse, elle grince de tous ses chevrons et fait tinter son toit de tôle sous les averses et les coups de vent. Quelque chose résonne et gémit en elle, le heurtoir cogne, les bûches de sapin somnolentes grésillent dans la cheminée. La poutre du plafond craque de sécheresse, sous le poids des pas anciens l'escalier joue comme un air de violon, une poignée de porte déglincée cliquette, une lucarne mal fermée émet un grincement monotone.

\*  
\* \*

Je me souviens des rats qui s'y trouvaient. Gras et effrontés, ils se baladaient en plein jour dans la maison, dans l'écurie, dans la remise et en plein air. Ils dévoraient tout sur leur passage. On les voyait se glisser dans le cuveau dans lequel on donnait à la vache du son avec de la graisse. Il suffisait de s'approcher à pas de loup et de jeter par surprise une brique dans le cuveau pour tuer à coup sûr un rat obèse. Mais une telle mort de rat était affreuse.

Cette même grande maison était depuis toujours une étape pour les armées diverses, halte, caserne, hôpital de campagne, un toit pour les gens qui passaient et qui y restaient une nuit ou plusieurs semaines. Les clôtures avaient été depuis longtemps arrachées jusqu'au dernier piquet; en revanche, tout autour ce n'était qu'une immense décharge d'ordures militaires, où gisaient de vieilles chaussettes russes, des bandages roussis de sang, des cercles et des douves de vieux tonneaux éventrés, des toiles de tente pourries, des os. Un horrible tas d'immondices militaires, d'où montait une puanteur écœurante, une odeur incroyable de phénol, de vieilles hardes et d'urine.

Dans les pièces occupées par l'armée retentissait un incessant vacarme de voix, discussions, commandements, jurons et chants. Les murs nus renvoyaient plusieurs échos de ces voix. Bruits continuels de pas humains, chocs des crosses de carabines traînées sur les marches d'escalier, crissements de bottes ferrées, voix d'une vie ratée qui s'écroulait tout autour de notre vie.

Et les incendies. En hiver, ces armées en bivouac, ces masses d'hommes assoiffés de chaleur paraissaient engendrer d'elles-mêmes le feu. On disait autrefois que les souris naissent de la farine et du linge sale, naïve théorie d'autogenèse. C'est comme pour les abeilles – où cela se trouve-t-il? N'est-ce pas dans Homère? –, on disait qu'elles naissaient de rien, sur un tas de peaux de bœuf ensanglantées. Eh bien, ici le feu naissait de l'entassement humain, comme la fumée et la vapeur sortent des tas de fumier ou des grands crassiers.

En fait, cette mécanique ou cette chimie de déclenchement d'incendie n'avait rien d'explicable. Les détachements qui stationnaient là longtemps s'installaient plus confortablement. On faisait des feux, on évacuait la fumée par des cheminées improvisées formées de tuyaux qu'on faisait passer à travers les plafonds. Ces feux et ces tuyaux surchauffaient les poutres et les plafonds, qui entraient en combustion lente, le feu couvait, puis l'incendie éclatait subitement.

La nuit, nous étions réveillés par des voix, des appels. On entendait le piétinement de gens qui couraient, des cris, le grincement de caisses de munitions qu'on traînait à l'extérieur. À travers les flammes, la fumée âcre et les étincelles, je me rendais à l'endroit qui m'était déjà assigné par l'habitude. Ma tâche était de courir vers le faubourg, chez l'un des habitants, mi-paysan mi-citadin, chez qui était entreposé le matériel contre l'incendie, une pompe dont les tuyaux de toile étaient crevés de partout, des harpons et des seaux.

Je ne comprends pas encore comment, éveillé en sursaut, à moitié asphyxié, la panique dans la tête, j'arrivais en pleine nuit d'hiver à retrouver la maison de ces inconnus dans le faubourg, à les éveiller et à les ramener avec leur équipement de pompiers. Mais je me rappelle la petite maison campagnarde basse, endormie, je me souviens que je cognais à la porte et même que je réveillais un garçon d'une quinzaine d'années qui dormait sur un banc, enveloppé dans une peau de mouton. Je me souviens également que ces gens que j'allais secouer en pleine nuit réagissaient avec le plus grand calme, avec un grand sentiment de solidarité et de responsabilité, au malheur que je leur annonçais, à cette nouvelle alarmante qui les tirait de leur sommeil et exigeait d'eux aide et assistance. Je ne sais plus rien de leurs noms ni de leurs visages, mais je me rappellerai toujours leur calme, la précision de leurs gestes, leur attitude pleine de bon sens et de sagesse, la promptitude et même l'harmonie dans leur hâte à aller porter secours. L'enfant que j'étais avait l'impression d'éveiller de son somme

ennuyé la garde des anges, car, en ces moments de danger et d'alarme, dès qu'ils ouvraient un œil, ces gens me rassuraient automatiquement d'une poignée de main compatissante et apaisante. Maintenant encore, perdus quelque part dans l'espace et dans le passé, ils veillent sur moi. Chaque fois que je suis assailli par la panique et les alarmes, aujourd'hui encore leur souvenir me rend courage et me sauve de l'incendie de ces instants-là.

\*  
\* \*

Je me fraie donc un chemin vers un moment du passé, un chemin à travers cette foule d'affreux rats gras nourris des débris d'une armée de campagne, à travers les flammes des incendies de la guerre.

Nous étions assis dans la cuisine, nous les enfants et notre mère, c'était le moment de la leçon ou de la lecture. La cuisine, bien sûr, c'était le sanctuaire familial, avec sa taque de fonte grasse sur laquelle sifflaient et crépitaient les gouttes d'eau débordant des casseroles, qui partaient aussitôt en nuage de vapeur. La cuisine où, derrière, se cachaient pendant la journée des colonies peureuses de cancrelats (lesquels, tout comme les rats, nous survivront probablement sur la terre), la cuisine où l'on étendait et étirait sur la table de fines pellicules de pâte pour en faire la *strucla*, la brioche tressée, où l'on conservait dans la huche une poignée de pâte «aigre» comme ferment pour le pain à venir, où s'élevaient dans l'air des parfums de girofle, de laurier et de poivre et où était accrochée au mur une rangée de poêlons et de casseroles, tandis que sur les étagères brillait la faïence des plats et des saladiers dont le réseau de fines craquelures se confondait avec le dessin, et puis les grandes cuillers, le couteau familiers, le bronze brillant du mortier et du pilon, les passoires, les tamis serrés ou larges. La cuisine si souvent blanchie à la chaux, le bois de la table devenu blanc à force de récurage. Nous étions assis dans la cuisine.

C'est alors que la porte s'ouvrit et laissa apparaître un homme. Avant que je n'aie eu le temps de regarder son visage triste mangé de barbe – il ne portait pas de couvre-chef –, avant que je ne me sois rendu compte de l'arrivée d'un étranger, il se produisit une chose affreuse. L'homme regardait notre mère par-dessus nos têtes, il tendit le bras vers elle. Un claquement retentit dans la cuisine, pas un coup sourd, mais une détonation, une fois, puis une seconde fois. L'instant d'après, l'homme n'était plus là.

Dans les moments qui suivirent, ce fut le chaos. Des gens. Tout à coup une masse de gens, venus de toutes parts, une foule, du tapage, et nous, les enfants, perdus et stupides au milieu de tout ce remue-ménage, nous ne savions ce qui se passait. Un gendarme haut comme une montagne, dans un manteau bleu qui lui descendait aux chevilles, avec la ficelle de sa carabine en bandoulière et son sabre courbe dans un fourreau de cuir noir. Petit à petit, dans le brouhaha des voix, des commentaires, des suppositions, nous commençâmes à comprendre que ce type (qui était-il? pourquoi avait-il tiré sur maman?) était un inconnu, sorti d'un nulle part énorme, incommensurable, et que sa route terrible, maniaque et folle avait croisé par hasard la vie tranquille et retirée de notre cuisine familiale.

On nous poussa dehors, nous nous trouvâmes devant le mur muet de la maison; la base du mur pleurait des larmes noires de produit isolant et en même temps coulaient nos larmes de terreur.

Puis, dans la chambre à coucher obscure, maman, pâle et extrêmement calme, quoique sa poitrine se soulevât dans un souffle rapide, disant au médecin en montrant son corsage: «Ici, c'est ici...» À notre vue, elle sourit et dit: «Vous voyez, j'ai été courageuse, comme un scout...»

Il y avait dans sa voix comme de la fierté devant tout ce qui s'était passé, devant cette chose extraordinaire qui n'avait rien à voir avec d'autres choses terribles mais courantes, avec les événements effrayants mais combien universels et communs que le destin a toujours en réserve pour nous et dont parlent les émouvantes prières et supplications: «Préservez-nous du Vent, de la Faim, du Feu et de la Guerre.» Cette guerre précisément, qui faisait défiler devant notre maison et notre verger des milliers d'hommes armés, pourchassés, désespérés et rendus sauvages. Au beau milieu du chaos de cette guerre, notre maman, qui nous sauvait de son train infernal, qui veillait sur nous avec amour et nous faisait la classe (tout comme elle l'avait fait, pour gagner sa vie, à des générations d'enfants juifs de la petite ville – un billet vert de trois roubles pour un mois de leçons), elle qui riait toujours, qui habillait notre existence des guirlandes du bonheur traditionnel, avait soudain connu sa propre tragédie, un drame angoissant et affolant, différent des autres, de l'absurdité et du fracas de ces temps-là.

À cette époque déjà, j'étais plongé dans la lecture des descriptions, relations et pérégrinations diverses qu'on embrasse d'un seul terme: exotisme. Cet exotisme qu'aujourd'hui, à l'examen, je trouve si insignifiant et si peu étonnant, je l'avais découvert en feuilletant les pages des livres: les «llanos», la «Pampa», le «veldt»

sud-africain, le «bush» australien, la Prairie, la toundra, les savanes, tout cela commençait à l'horizon de notre steppe podolienne. C'est sur eux que l'ouragan galopait, que soufflait le «pampero» et que hurlait sinistrement la «purga». C'est dans ces descriptions que j'avais appris que quand la steppe brûle, quand s'avance vers nous une muraille de feu et de fumée, il ne reste au voyageur qu'une seule ressource: mettre le feu aux herbes, aux chardons séchés, opposer le feu au feu, la pensée salvatrice à l'élément aveugle.

\*  
\* \*

Quelques semaines plus tard vint le printemps. Un printemps tardif, plein de feuilles, de bardanes, d'herbes, de brindilles, de verdure exubérante et dense, montant jusqu'à la taille.

Nous jouions avec une allégresse folle, dans le parfum sucré et fade des acacias qui poussaient tout autour de notre maison. À l'arrière de la maison, là où le mur était aveugle, nous nous amusions avec la gaieté exaltante des enfants, jusqu'à ce que le souffle nous manque, comme si nous voulions dépouiller jusqu'à l'os le temps qui passait, lui sucer toute la moelle, en épuiser toutes les possibilités. Le haut mur aveugle servait à nos jeux, la balle y rebondissait fort et haut (comme? comme la pelote contre un mur d'église au Pays basque?). Dans ce mur, à hauteur d'homme, il y avait des trous faits par des balles de fusil. À cet endroit, la funeste année précédente, un homme avait été exécuté et il ne restait de lui que ces trous dans le mur. Nous creusions ces trous, nous en élargissions les ouvertures, et une poussière de brique rouge s'en écoulait, comme jadis des blessures d'un corps humain fusillé avait dû s'écouler un sang fluide.

Et dans le jardin, au milieu de la verdure et du soleil qui coulait comme du miel entre les feuilles, au milieu d'une vie si exubérante, aussi exaltée que nos jeux, maman se promenait. Elle portait le bras en écharpe dans un bandage jaunâtre, elle était pâle; par-dessus les bardanes, les épis de maïs et les haricots montant en spirale, elle nous regardait et se penchait – en ce printemps tardif, qui avait succédé aux premiers signes du printemps comme un flot de lumières qui s'allument dans un théâtre après que le rideau s'est baissé sur une grande tragédie.

\*  
\* \*

On aurait eu envie de sauver cette maison sur cette côte lointaine et étrangère. La remettre d'aplomb, recouvrir de branches et de feuilles le toit troué, peut-être le couvrir de chaume, masquer cette nudité, l'aider, en faire de nouveau un refuge contre les éléments, réparer le mal et vaincre l'abandon qui en résultait.

Sinon, s'acharner, la faire sortir de ses pierres d'angle sur lesquelles elle vacille encore, faire en sorte de ne plus lui permettre de continuer à se délabrer au soleil en une parodie de logis, frapper à grands coups de hache dans le sommier comme dans les racines d'un arbre vermoulu, débarrasser la terre de cette maison, la raser. Afin qu'il ne reste plus trace d'elle, éparpiller les poutres, pannes et chevrons, écraser et mouler le crépi pour qu'il redevienne sable et le semer aux quatre vents, déchirer furieusement en lambeaux les restes de rideaux, enterrer le verre, briser en mille morceaux la baignoire écaillée, tordre les tuyaux en des formes méconnaissables, et labourer l'endroit, le défoncer, retourner la terre et la ratisser, afin qu'y repoussent le palmetto aux feuilles digitées, le bambou et le bananier sauvage.

La sueur ruisselle sur mon visage après cette œuvre d'anéantissement, maintenant je me retourne vers la mer. La mer?... De près, elle est grise et d'un vert d'acier sale, mais au loin, là où jaillissent d'elle des nuages, elle est émeraude. La mer... elle arrive vers moi avec un soupir, haaa... comme si en cet instant d'exaltation et de désespoir, elle venait me montrer qu'elle est mon seul allié.

*«Chronique de la maison volante», nouvelle tirée de Bienvenue à Z., 2007, pp. 95-102  
(1<sup>re</sup> édition in: L'Anneau de papier, Noir sur Blanc, 1992).  
Traduit du polonais par Alain Van Crugten.*



Zbigniew Herbert (1924-1998) est sans conteste l'un des plus grands poètes européens de la seconde moitié du XX<sup>e</sup> siècle. Zbigniew Herbert est né à Lvov en 1924, dans une famille de la classe moyenne. Après une enfance heureuse, il fait l'expérience douloureuse de la mort de son jeune frère, de l'invasion soviétique de 1939, puis allemande de 1941, avec leur cortège de déportations et d'exécutions (son oncle fait partie des officiers morts à Katyń). Après-guerre, sa famille s'installe à Gdańsk, l'est de la Pologne étant définitivement annexé par l'URSS. Après des études de droit, de commerce et de philosophie, et différents petits métiers, Herbert fait ses débuts littéraires en 1956 avec le recueil *Corde de lumière* – il publiera neuf volumes de poésie, trois volumes d'essais et des pièces radiophoniques. Grâce au président de l'Union des écrivains, Herbert obtient un passeport pour la France en 1958, et y séjourne deux ans. Pendant vingt ans, voyageur infatigable, il visite l'Italie, la Hollande, la Grèce, l'Allemagne fédérale, les États-Unis... Mis à l'index en 1975, il continue de publier sur les presses clandestines et sur celles de l'émigration. Il rentre à Varsovie en 1981. Après la chute du communisme en Pologne, en 1989, il reste un témoin engagé des évolutions de son pays. Il meurt en juillet 1998 à Varsovie des suites d'une longue maladie pulmonaire. À l'occasion du vingtième anniversaire de la mort de Herbert, les Éditions Noir sur Blanc publieront en mai 2018 la première biographie en français de l'écrivain.

## Zbigniew Herbert

# Trois lettres

### Marie et Joseph Czapski à Zbigniew Herbert

9.XI.66

Je te remercie de tes gentilles paroles, mon cher petit Zbigniew. Nous vivons différents ennuis ordinaires. Le 2 octobre, Joseph a pris part à une *table ronde* à la radio française, à propos du crime de Katyń. Madame Devilliers a prêché sa vérité et a répété ses affirmations, madame de Montfort a égratigné madame Devilliers. Joseph a tonné contre les deux, sans résultat. Et c'était l'effet recherché par ces « historiennes », que cela fasse du bruit: qu'il y ait une controverse et un peu de sensationnel: « *L'Histoire pour tous* », alors que pour nous, ce sont les visages vivants des meilleurs. Janka Pilat, femme charmante et très intelligente (Wat la connaît), est malade depuis dix jours chez nous; l'autre charmante personne qui vient d'Écosse s'est foulé la cheville et garde la chambre dans un hôtel parisien, et il faut s'occuper des deux. Jeudi, je donne une conférence intitulée « *La coupe retrouvée* » (la coupe rendue par les amis moscovites), à la Bibliothèque Polonaise. Si cela t'intéresse, tu la liras dans *Wiadomości*<sup>1</sup>. Je te le dis en confidence: l'interview de Wat pour Antenne 2 (publiée dans le dernier numéro des *Wiadomości*) était très triste, ce n'est plus ni le style, ni la pensée pénétrante que nous avons connus. Cette souffrance continue et ces drogues à très forte dose le détruisent. Depuis mars de cette année, les pouvoirs de la RPP négocient le transfert de la dépouille de N.<sup>2</sup> en Pologne. Un professeur polonais, anthropologue, doit identifier un peu de cendres de la fosse commune! Alors que son œuvre est invisible, qui a besoin de telles manifestations? Remuer les cimetières et faire taire les vivants!

Marie Czapski

Mon cher petit Zbigniew, je t'aime et je t'embrasse. Les thèmes que nous avons abordés lors de nos conversations m'ont poursuivi encore longtemps et j'ai continué de discuter avec toi, mais cela fait trop longtemps que nous nous sommes vus et ces thèmes se sont perdus!

ton Joseph

P.-S. À la radio française, j'ai bataillé non seulement avec des interlocuteurs sournois, mais aussi avec des historiens malhonnêtes; imagine qu'ils m'ont opposé la lettre anonyme d'un collaborateur qui jurait que Katyń, c'était les Allemands!!

J.

### Zbigniew Herbert à Marie et Joseph Czapski

Le Lavandou, 15 juin 1967

Chers Marie et Joseph,

Dès les premiers mots de ma lettre, je me jette à vos pieds, pour me relever immédiatement, vous regarder dans les yeux, vous baiser les mains et je fais mon charmeur.

Je me sens bien, je nage dans la mer, ma bonne humeur revient (je fredonne même parfois: « Ris-donc! Bouffon »).

La nature me manquait beaucoup, et comme le savaient déjà parfaitement les anciens Grecs et Romains, c'est le meilleur des remèdes.

Je suis allé à la célèbre Messuguière\* décrite par Alexandre Wat. Lieu très joli en effet, mais pas autant que notre Biały Dół ou Strzebrzyszyn sur la Gągoła (affluent de la Gągoła). C'est une maison pour les intellectuels en ruine. Beaucoup de vieilles dames, certainement veuves d'écrivains méritants et que l'on a oublié de brûler sur un bûcher.

Heureusement que je me suis promené dans les environs avec Janka et Czesław Miłosz qui ont été très gentils et tendres avec moi. Mais ils sont partis. Je les ai raccompagnés à Nice, les ai embrassés, et seul, tout seul! je suis parti au Lavandou.

Il s'y trouve un petit pensionnat qui a l'air d'une ferme en ruine. Au milieu d'un champ. Des cigales. Des roseaux. Des palmiers. Des chiens aboient au loin. Des grenouilles coassent dans le fossé. C'est agréable et c'est même très agréable.

Je me suis mis au travail. J'écris mes souvenirs du professeur Elzenberg<sup>3</sup>, mon maître décédé; j'ai traduit deux poèmes de Sylvia Plath (poétesse anglaise, morte tragiquement), je vais faire cela en collaboration avec Waław Iwaniuk<sup>4</sup>. Je mets aussi de l'ordre dans mes notes pour l'essai sur « *La dame à la licorne* » (La tapisserie du Musée de Cluny).

Ce bref bonheur va durer jusqu'à la fin du mois. Puis je pars à Londres, pour le baptême de la fille de mes amis Czajkowski<sup>5</sup>. Comme Joseph a dit qu'il allait avoir une exposition à Londres, je demande timidement à quel moment et si je peux venir.

Je n'ai pas rendu visite au solitaire de Vence (Gombrowicz), alors que Czesław disait « qu'il fallait ». Oui, mais je préfère les vivants: gais ou désespérés ou même stupides, plutôt qu'un monument qui marmotte dans sa barbe. Allez-vous m'en vouloir?

Passons maintenant aux questions idéologiques. Marie a dit\*\* que Herling-Grudziński en voulait aux « Polonais de Pologne » qui boivent de la vodka, promettent d'agir et finalement rien n'en ressort. Je sens que Gustave m'avait dans le viseur. J'ai assisté à la conversation avec Andrzejewski, à propos de la publication d'un almanach commun des écrivains de Pologne et de l'émigration. Andrzejewski était emballé et a dit qu'il le ferait, en collaboration avec Miłosz. Grudziński m'avait demandé de veiller à entretenir l'enthousiasme. Andrzejewski est parti et Czesław n'a aucune envie de le faire. Alors qu'y puis-je? Moi, pauvre sergent sorti du service actif.

Je dessine un peu pour me reconforter. Aujourd'hui j'ai essayé le roseau (merveilleuse plante), mais il y avait du vent et ça n'a pas marché. J'essaierai demain, non pas à la plume mais à l'encre de Chine, et avec un petit pinceau comme les Chinois.

Cette lettre est bien longue et je ne sais même pas si vous lirez ces gribouillages ni si vous vous souvenez de moi.

Je termine et vous baise les mains, en vous souhaitant soleil et santé,

votre Zbigniew pèlerin

\* près de Cabris

\*\* lors de notre avant-dernière rencontre, au café Ruc

Auberge « Le Platane »  
LE LAVANDOU (VAR)

### Zbigniew Herbert à Gustave Herling-Grudziński

14.09.1972

Mon très cher Gustave,

Ce devait être une longue lettre, et idéologique, mais je prends l'avion dans une heure pour retrouver Gierek et je ne peux produire que cette petite carte. Lorsque tu boiras du vin, pense à moi et je te rejoindrai en esprit.

Je ne suis pas rentré en Pologne pour rendre des services\*. Je mène mon combat naïvement, mais avec satisfaction. Il faut compliquer la vie aux fils de pute – c'est tout ce qui nous reste.

Le monde ressemble de plus en plus à la vision d'Orwell. J'essaie pourtant de ne pas condamner les extravagantes démocraties et de préserver mon amour déçu pour la liberté et la tolérance responsables. Le « Rapport de la ville assiégée » mijote encore. Je t'envoie la « Péroration de Monsieur Cogito » qui reflète assez bien mon état d'esprit.

Très amicalement.

Transmets mon meilleur souvenir aux amis, à Joseph, au Chef, à Mrozek.

ton Zbigniew



# Gouzel Iakhina

## Zouleikha ouvre les yeux

Zouleikha ouvre les yeux. Il fait noir comme au fond de la cave à provisions. Derrière le rideau fin, les oies soupirent dans leur sommeil. Le poulain d'un mois clappe des lèvres, cherchant la mamelle de sa mère. De l'autre côté de la petite fenêtre près de la tête du lit, une tempête de neige mugit sourdement. Mais l'air glacé de janvier n'entre pas dans l'isba: Merci, Mourtaza, d'avoir calfeutré les fenêtres avant les grands froids. Mourtaza est un bon maître de maison. Et un bon mari. Il ronfle dans la partie des hommes, d'un ronflement ample et satisfait. Dors, dors – c'est le sommeil le plus profond, juste avant le lever du soleil.

Le moment est venu. Allah tout-puissant, aide-moi à réaliser mon idée, fais que personne ne se réveille.

Zouleikha pose silencieusement un pied nu, puis l'autre, sur le sol, elle s'arc-boute contre le poêle et se met debout. Le poêle a refroidi pendant la nuit, la chaleur est partie, le sol glacé lui brûle les pieds. Elle n'ose pas mettre de chaussures: elle ne pourrait pas passer silencieusement dans ses kota de feutre, qui feraient forcément grincer l'une ou l'autre latte du plancher. Ce n'est pas grave, Zouleikha saura endurer. Se guidant d'une main au flanc rêche du poêle, elle se faufile vers la sortie par le côté

P.-S. Je te demande comme un grand service d'envoyer le deuxième tome des mémoires de Nadezda Mandelstam en russe à mon ami, le bon Serbe, Petar Vujičić – Beograd Čika Ljubina 6/1. Il y tient beaucoup. Amitiés,

Zbig

\* Ta lettre m'a fait mal.

Trois lettres tirées de Combat et création. Zbigniew Herbert et le cercle de la revue *Kultura* (1958-1998), 2017, pp. 52-53, 54-56 et 102, 2017. Lettres choisies, présentées et traduites du polonais par Brigitte Gautier.

### Notes

**1** *Wiadomości* [Les Nouvelles], hebdomadaire publié à Londres depuis la guerre par Mieczysław Grydzewski, reprenant ainsi sa publication d'avant-guerre, en Pologne.

**2** Cyprian Norwid (1821-1883) poète polonais mort à Paris. Zenon Kliszko, membre influent du parti communiste, voulait rapatrier ses cendres en Pologne, à des fins de propagande. Le projet fut finalement abandonné.

**3** Henryk Elzenberg (1887-1967), professeur de philosophie de Herbert à l'université de Toruń, auteur de plusieurs livres. Herbert lui dédia le poème « À Marc-Aurèle » dans *Corde de lumière* et lui consacra « À Henri Elzenberg pour le centenaire de sa naissance », qui ouvre le volume *Rovigo*. Voir *Œuvres poétiques complètes I, op. cit., et III*, trad. B. Gautier, Paris, Le Bruit du temps, 2014.

**4** Wacław Iwaniuk (1915-2001), poète polonais, émigré au Canada en 1948.

**5** Magda (1937) et Zbigniew Czajkowski (1927-1999), émigrés polonais, rencontrés à Londres en 1959. Ils font ensemble deux voyages mémorables en Grèce en 1964 et 1973.

Gouzel Iakhina est née en 1977 à Kazan, au Tatarstan (Russie). Elle a étudié l'anglais et l'allemand à l'université de Kazan, puis a suivi une école de cinéma à Moscou, se spécialisant dans l'écriture de scénarios. Elle a publié dans plusieurs revues littéraires, comme *Neva* ou *Oktiabr*. Son premier roman, *Zouleikha ouvre les yeux*, est immédiatement devenu un best-seller en Russie à sa parution en 2015. Il a reçu de grands prix littéraires, dont les prestigieux *Bolchaïa Kniga* et *Isnaïa Poliana* 2015. Gouzel Iakhina vit aujourd'hui à Moscou, avec son mari et sa fille.

des femmes. Le chemin est étroit, serré, mais elle en connaît chaque angle, chaque creux – elle a passé la moitié de sa vie à se glisser d'une partie à l'autre, comme un balancier, des journées entières: allant du fourneau à la partie des hommes avec des bols pleins et chauds, revenant en sens inverse, les bols vides et froids.

Depuis combien d'années est-elle mariée? Quinze de ses trente ans? C'est même plus que la moitié de sa vie, sans doute. Il faudra demander à Mourtaza, quand il sera bien disposé, il pourra compter.

Ne pas trébucher sur le tapis étroit. Ne pas heurter du pied nu le coffre en fer forgé à droite, contre le mur. Enjamber la latte qui grince à la courbure du poêle. Se faufile sans bruit de l'autre côté du tcharchau en calicot qui sépare, dans l'isba, la partie des femmes de celle des hommes... La porte n'est plus très loin.

Les ronflements de Mourtaza se font plus proches. Dors, dors, par la grâce d'Allah. Une femme ne doit rien cacher à son mari, mais que faire, parfois elle n'a pas le choix.

Maintenant, l'essentiel est de ne pas réveiller les bêtes. En principe, elles dorment dans l'étable d'hiver, mais lors des grands froids Mourtaza ordonne de prendre les plus jeunes et la volaille à la maison. Les oies ne bougent pas, mais le poulain a tapé

des sabots, secoué la tête – il s'est réveillé, le petit brigand. Ce sera un bon cheval, sensible. Elle tend la main à travers le rideau, touche le museau velouté: Calme-toi, ce n'est que moi. Le poulain enfouit ses narines dans sa paume avec gratitude – il l'a reconnue. Zouleikha essuie ses doigts mouillés sur sa chemise de corps, et pousse doucement la porte avec son épaule. La porte est lourde, doublée de feutre pour l'hiver, elle bouge lentement, un nuage glacé et mordant jaillit dans l'ouverture. Zouleikha fait un pas, franchit le seuil élevé – il ne manquerait plus qu'elle trébuche dessus justement maintenant, dérangeant les mauvais esprits! – et se retrouve dans l'entrée. Elle referme la porte, appuie son dos contre elle.

Allah soit loué, cette partie du chemin est faite.

Dans l'entrée, il fait froid comme dans la cour. La peau lui pique, sa chemise ne la réchauffe pas. Des courants d'air glacé jaillissent des fentes du sol, viennent heurter ses pieds. Mais ce n'est pas si effrayant.

Le plus terrible est derrière la porte en face.

*Oubyry kartchyk* – la Goule. C'est ainsi que Zouleikha l'appelle tout bas. Gloire au Très-Haut, sa belle-mère ne vit pas dans la même isba qu'eux. La maison de Mourtaza est spacieuse, faite de deux isbas reliées par une entrée commune. Le jour où Mourtaza, âgé de quarante-cinq ans, a ramené dans leur maison Zouleikha et ses quinze ans, la Goule, une expression de douleur martyr sur son visage, a porté elle-même ses innombrables coffres, ses ballots et sa vaisselle dans l'isba des invités, l'occupant entièrement. «N'y touche pas!» cria-t-elle d'un air menaçant à son fils quand il essaya de l'aider à déménager. Elle ne lui parla pas pendant deux mois. La même année, elle se mit à perdre la vue, rapidement et inexorablement, puis à entendre mal. Quelques années plus tard, elle était aveugle et sourde comme une pioche. Par contre, elle s'était remise à parler, on ne pouvait plus l'arrêter.

Personne ne savait quel âge elle avait vraiment. Elle disait qu'elle avait cent ans. Récemment, Mourtaza s'était mis à compter, il avait compté longtemps – et avait fini par dire: «Ma mère a raison, elle a près de cent ans.» Elle l'avait eu sur le tard, et il était lui-même déjà presque un vieil homme.

La Goule se lève généralement avant tout le monde et porte dans l'entrée son trésor jalousement conservé – un délicat pot de chambre en porcelaine d'un blanc laiteux, avec des myosotis bleu tendre sur les côtés, et un drôle de couvercle (Mourtaza avait rapporté ce cadeau de Kazan). Zouleikha doit accourir à l'appel de sa belle-mère, vider et laver consciencieusement le précieux récipient – avant toute chose, avant même d'allumer le poêle, préparer la pâte ou mener la vache au troupeau. Malheur à elle si elle n'est pas debout à temps. En quinze ans, Zouleikha a manqué deux fois à l'appel, et elle s'est interdit de se rappeler ce qui a suivi.

Pour le moment, tout est calme derrière la porte. Allez, Zouleikha, poule mouillée, dépêche-toi. C'est la Goule qui la traite de poule mouillée – jebeguian tavyk. Imperceptiblement, Zouleikha s'est mise elle-même à s'appeler ainsi.

Elle se glisse furtivement au fond de l'entrée, en direction de l'escalier qui mène au grenier. Elle trouve à tâtons la rampe équarrie, lisse. Les marches sont hautes, les planches gelées gémissent doucement. D'en haut lui parvient une odeur de bois refroidi, de poussière gelée, d'herbes sèches, et l'arôme presque imperceptible d'oies salées. Zouleikha monte; le bruit de la tempête de neige se rapproche, le vent tape contre le toit et hurle dans les coins.

Elle décide de traverser le grenier à quatre pattes. Si elle marchait, les lattes risqueraient de grincer juste au-dessus de Mourtaza en train de dormir. À quatre pattes, elle ne fera aucun bruit – elle ne pèse rien, Mourtaza la soulève d'une main, comme un mouton. Elle remonte sa chemise de nuit sur sa poitrine, pour ne pas se tacher dans la poussière, l'enroule, en tient l'extrémité entre ses dents, et avance à tâtons entre les caisses, les boîtes, les outils en bois, passe doucement par-dessus les poutres traversantes. Son front rencontre le mur. Enfin.

Elle se relève, regarde par la petite fenêtre du grenier. Dans l'obscurité gris sombre qui précède l'aube, on distingue à peine les maisons couvertes de neige de son village, Ioulbach. Une fois, Mourtaza avait fait le calcul – il avait compté plus de cent maisons. Un grand village, assurément. La route du village, pareille à une rivière, s'incurve doucement et disparaît à l'horizon. On voit déjà de la lumière dans plusieurs maisons. Vite, Zouleikha.

Elle se met debout, tend le bras vers le haut. Sa paume trouve une masse lourde, lisse, granuleuse. Une oie salée. Son estomac tressaille immédiatement, gronde, exige. Non, il ne faut pas prendre l'oie. Elle lâche la carcasse, cherche encore. Ça y est! De grandes et lourdes bandes durcies par le froid, qui exhalent un très léger parfum de fruit, sont suspendues à gauche de la fenêtre du grenier. De la pâte de pommes. Après une cuisson minutieuse dans le poêle, elle a été étendue avec soin sur de larges planches, mise à sécher sur le toit, où elle s'est imprégnée de la chaleur du soleil d'août et de la fraîcheur des vents de septembre. On peut mordre dedans, détacher un petit morceau rêche et aigre qu'on sucera longtemps, en le promenant

sur son palais, ou encore remplir sa bouche et mâcher, mâcher la masse élastique, en crachant dans son poing les rares pépins... Zouleikha commence à saliver.

Elle enlève quelques feuilles de la corde, les enroule les unes sur les autres et les cache sous son aisselle. Elle effleure de la main le reste de la pâte – il en reste encore beaucoup, beaucoup. Mourtaza ne devrait se douter de rien.

Maintenant, il faut rentrer.

Elle se met à genoux et repart vers l'escalier. Le rouleau de pâte de pommes l'empêche d'aller vite. Poule mouillée qu'elle est, elle n'a même pas pensé à prendre une besace. Elle descend lentement l'escalier: elle ne sent plus ses jambes transies, elle appuie le bord de ses pieds engourdis sur l'arête des marches. Quand elle arrive à la dernière marche, la porte de la Goule s'ouvre avec fracas, et sa silhouette pâle, indistincte, apparaît dans l'encadrement sombre. Elle frappe le sol de sa lourde canne.

– Il y a quelqu'un? demande la Goule, s'adressant à la pénombre d'une voix basse, masculine.

Zouleikha se fige. Son cœur gémit, son estomac se serre en une boule glacée. Trop tard... La pâte de pommes, sous son aisselle, dégèle, fond.

La Goule fait un pas en avant. Après quinze ans de vie aveugle, elle connaît la maison par cœur: elle se déplace librement, avec assurance.

Vite, Zouleikha remonte de quelques marches, serrant plus fort son coude contre son flanc, pour mieux tenir la pâte amollie.

La vieille tourne son menton d'un côté, de l'autre. Elle n'entend rien, ne voit rien, mais elle sent bien sa présence, la vieille sorcière. Une vraie goule. Elle s'approche, s'approche encore en tapant toujours plus fort de sa canne. Ah, elle va finir par réveiller Mourtaza...

Zouleikha remonte encore quelques marches, elle se serre contre la rampe, passe sa langue sur ses lèvres sèches.

La silhouette blanche s'arrête en bas de l'escalier. On entend distinctement la vieille renifler, aspirant bruyamment l'air de ses narines. Zouleikha met ses paumes sur son visage – c'est bien ça, elles sentent l'oie et la pomme. Soudain, la Goule fait un mouvement habile vers l'avant et, de toutes ses forces, abat sa canne sur l'escalier, comme si elle le coupait en deux d'un coup d'épée. Le bout de la canne siffle tout près de Zouleikha, et s'enfonce dans la marche à un demi-doigt de son pied nu. Elle sent son corps mollir, s'étaler sur les marches comme de la pâte à crêpes. Si la vieille sorcière donne encore un coup... La Goule grommelle des paroles incompréhensibles, ramène la canne à elle. Le pot de chambre tinte sourdement dans l'obscurité.

– Zouleikha! crie la Goule d'une voix de stentor en direction de l'isba de son fils.

C'est ainsi que commence généralement la journée dans leur maison.

Extrait de *Zouleikha ouvre les yeux*, 2017, pp. 15-20.  
Traduit du russe par Maud Mabilard.



Serhiy Jadan

# Journal de Louhansk

**L'hôtel Kharkiv**, aux longs couloirs et aux draps jaunes, au nombre infini de chambres et de caves vides, à l'infrastructure ramifiée et passablement déglinguée, s'anime tous les soirs et s'emplit de mouvements. On peut vivre ici sans quitter la réception, quelqu'un a eu un jour l'idée d'installer cet hôtel de rêve en pleine ville, c'est chouette d'être le propriétaire de l'hôtel Kharkiv, d'occuper chaque jour une nouvelle chambre, de se nourrir à chaque fois dans une nouvelle cafèt', puisque ces cafèt' se trouvent à chaque étage, de trimbaler une télé portable et de capter le soir les talk-shows russes, de commander gratuitement des putes, de se lier d'amitié avec elles en fin de compte, après avoir passé ensemble un long hiver dans les cales et les cachettes de l'immense et encombrant hôtel, de jouer le soir sur les machines à sous, de foutre l'argent en l'air, de se noyer dans le cognac dégueulasse du supermarché de nuit au rez-de-chaussée, de se faire des amis, de se rendre avec eux au sauna dans la cour intérieure, ou aux putes, de devenir vieux petit à petit et de mourir un jour, demandant à être enterré dans le vieux bâtiment, chambre 710, d'emmurer le corps, de brûler les vêtements, de distribuer les valeurs aux prostituées, de déposer la télé à la réception, c'est tout, fin de partie.

La mort dans un hôtel relève d'une formule simple et ascétique : on n'est pas attaché à un lieu concret, on est suspendu au milieu de l'existence, échangeant avec elle les informations strictement nécessaires : tu lui laisses tes coordonnées, totalement invérifiables, elle te laisse les clés et les serviettes propres dans la salle de bains. Personne ne doit rien à personne.

C'est commode de dissimuler les cadavres dans les chambres de l'hôtel Kharkiv, ici, dans l'ancien bâtiment, il y a beaucoup de chambres, et elles se ressemblent tellement que la direction, sans aucun doute, devrait se donner bien du mal, avant de flairer les traces des crimes et des fratricides, avant de tomber incidemment sur les phalanges des doigts près des télécommandes ou sur les couronnes en or dans le réservoir des toilettes. Il est aussi commode de se cacher ici des ennemis, ça va leur casser les pieds de te chercher derrière l'infinité des portes, dans les bars et les bureaux, dans le corps froid de l'hôtel, qui se souvient des lointaines années cinquante, de la toile rouge sur ses murs, du portrait de Koba sur le fronton, des chars qui défilaient le jour de la Victoire (je crois que c'était le jour de la Victoire), il n'y a pas si longtemps, dans les années quatre-vingt-dix, disparaissant derrière l'immeuble Derjprom<sup>1</sup> et dont l'image se reflétait dans les vitres de la réception. En un mot, j'aime beaucoup cet hôtel. En leur temps, j'amenais ici par la porte de service les frères Hadioukin<sup>2</sup>, inconscients de la quantité d'alcool ingurgitée, en leur temps, je marchandais avec les gardiens en pleine nuit la permission de laisser entrer des poètes allemands que je connaissais à peine, un jour j'ai donné ici une interview pour la télévision à l'occasion de la libération de la ville des troupes allemandes, nous avons à l'époque exagéré avec le personnel de l'hôtel, nous étions installés sur le balcon de l'hôtel, juste au-dessus de l'entrée principale, avec la vue sur l'université et nous nous sommes mis à parler de la libération. La libération c'est rien, des balivernes, ai-je dit, quelle libération ? c'est beaucoup plus intéressant de parler de l'occupation, de rappeler que sur cette place où s'est déployée une exposition agricole à la con, en son temps a atterri l'avion d'Hitler lui-même, pourquoi personne n'en parle ? Le matin, à peu près entre quatre et cinq heures, le bar du rez-de-chaussée est toujours rempli de putes endormies qui siphonnent tristement de la vodka.

Ces derniers jours, le bar est plein des masses populaires enhardies par l'élan révolutionnaire, d'un public étrange, en règle générale ivre, qui se presse sur la place dès le matin, qui soutient tel ou tel camp, mais caille rapidement et file se réchauffer à l'hôtel, commandant quelque chose dans les cafèt' ou jouant sur les automates. Le tout sous l'œil vigilant de la flicaille. Lorsqu'on entre dans le vieux bâtiment, on tombe immédiatement sur la foule, épuisée et gelée ; la révolution, même dans une version soft comme celle-ci, réunit toujours sous ses drapeaux colorés le segment le plus intéressant de la société, on a l'impression que les masses de fous et de lépreux, d'humiliés et de blessés ne font qu'attendre ce jour mémorable, lorsqu'il sera possible de sortir sur le fucking *maidan*<sup>3</sup> de Kharkiv d'une superficie de quelques hectares et de se couvrir l'un l'autre de gros mots de la tête aux pieds. L'élan révolutionnaire, cependant, n'empêche en rien ce public, après avoir cassé sa voix sous nos tentes, de s'entasser ici et de se vautrer dans les fauteuils du foyer, sur les marches, du rez-de-chaussée jusqu'au troisième, sur les chaises hautes du bar, de monter-descendre en ascenseur, créant des problèmes au personnel et faisant fuir les habitants du vieux bâtiment déjà peu nombreux à ce moment-là.

*Serhiy Jadan est né en 1974 dans la région de Louhansk, dans l'est de l'Ukraine.*

*Très engagé, il est l'un des écrivains les plus populaires de son pays. Chanteur de rock, il organise depuis 1991 des festivals de musique, de littérature et de réflexion politique.*

*Auteur d'une thèse sur le futurisme ukrainien, il est traducteur (notamment de Bukowski) et a publié douze recueils de poèmes et sept ouvrages en prose, traduits dans plusieurs langues européennes. Pour La Route du Donbass (Noir sur Blanc, 2013), son premier roman publié en français, il a reçu le prix Jan Michalski de littérature 2014 et le prix Brücke Berlin 2014.*

*Il est aussi l'auteur de Anarchy in the UKR. Journal de Louhansk (Noir sur Blanc, 2016).*

Pour une vraie révolution, ils cohabitent trop bien, même les castagnes ont un air plutôt hystérique de lendemain de fête, c'est comme cela qu'on s'échange des coups dans la cuisine d'un appartement communautaire, mais pas sur les barricades révolutionnaires. Des chicaneries entre retraités, des jérémiades démocratiques, des représentants en plein marasme du patriarcat de Moscou<sup>4</sup> qui tournoient autour de nous pour chasser le démon : pour une vraie révolution il manque des armes, j'ai acheté un pistolet à gaz, je l'ai donné au chef de la sécurité, mais qu'est-ce qu'un pistolet à gaz ? c'est comme acheter un briquet jetable. Il manque le croiseur *Aurore* pour écraser quelques bâtiments qui bordent la place, peut-être pas tous, on peut épargner l'université, l'hôtel aussi, il faudrait juste chasser les intrus, exproprier la caisse à la réception, rendre leur liberté aux prostituées, mais laisser l'hôtel intact. Personnellement, je ne me serais jamais refusé le plaisir de tirer quelques obus sur le département régional de la culture.

Cela aurait pu faire un film. Par exemple sur un jeune investisseur occidental qui arrive dans un pays froid et inconnu pour y faire du business. Ses amis, des investisseurs occidentaux comme lui, des jeunes requins de l'impérialisme, le dissuadent : où vas-tu, c'est un horrible pays sans la moindre perspective, où l'on tombe partout sur la corruption et la syphilis. Sans parler du nom de leur président. Mais même ce dernier argument, le plus convaincant, ne l'arrête en rien. Se repérant mal dans les conditions étrangères, il se pointe dans une ville aux frontières orientales de ce pays et s'installe dans un vieil hôtel, dans une chambre aux fenêtres donnant sur la place. Il choisit consciemment le vieux bâtiment délabré, aux murs défraîchis et aux portes de chambre déglinguées, il se dit : on ne va pas me rouler, je connais ces fichus Slaves, je ne me laisserai pas avoir. Pas un centime de trop, le minimum de pourboire, des conditions de logement modestes, aucun intermédiaire, tout est simplifié au maximum : une chambre au septième étage de l'hôtel (avec vue sur le monument à Lénine, puis sur l'université, puis tout se perd dans la brume matinale), une brève visite chez le gouverneur (un type débrouillard, qui lui a offert son livre, on ne sait pourquoi, il se prend pour Jawaharlal Nehru, ou quoi, pour écrire des livres ?), un petit déjeuner ascétique dans un pub irlandais, un minimum d'alcool, et retour à l'hôtel, se reposer en prévision d'une rencontre avec les partenaires. Il se rend compte que l'atmosphère dans la ville est tendue, que tout le monde parle des élections, mais il n'y prête guère attention. Arrivé à l'hôtel, il s'effondre sur le lit et, enroulé dans une couverture brûlée à plusieurs endroits, il s'endort rapidement.

Il est réveillé après le déjeuner par le souffle exalté de milliers de personnes derrière la vitre. Il s'approche de la fenêtre, regarde en bas et voit plus de quatre-vingt mille personnes. Et voilà, se dit-il, pendant que je dormais, une révolution a commencé.

Il tente à plusieurs reprises de joindre son bureau par téléphone, mais là-bas on a du mal à s'imaginer où il se trouve, il fait défiler les trois chaînes du poste de télévision, mais la télé ne montre que dalle, il téléphone même au secrétariat du gouverneur débrouillard, mais reçoit pour seule réponse un silence de pierre tombale, il court de nouveau à la fenêtre, scrute la foule en bas, regarde à gauche les fenêtres de l'administration régionale et aperçoit des dizaines de clerks collés à leurs fenêtres, il semblerait qu'eux aussi, ils aient dormi trop longtemps.

Et voilà, se dit-il de nouveau, mes amis m'avaient prévenu. Et que faire maintenant, réfléchit-il, il ne me reste qu'à téléphoner au président. C'est quoi son nom déjà ?

*Extrait de Journal de Louhansk, 2016, pp. 101-105.  
Traduit de l'ukrainien par Iryna Dmytrychyn.*

## Notes

<sup>1</sup> Derjprom est un ensemble architectural de style constructiviste des années vingt, de l'époque stalinienne, et suscitant l'admiration des visiteurs étrangers, de Theodore Dreiser à Édouard Herriot.

<sup>2</sup> Braty Hadioukiny, un groupe de rock ukrainien très populaire dans les années 1990.

<sup>3</sup> D'origine turque, le mot *maidan* désigne une place en ukrainien. *Maidan* est devenu un nom propre depuis la Révolution orange, signalant un lieu de protestation ou le phénomène lui-même.

<sup>4</sup> L'Église orthodoxe en Ukraine est divisée en trois branches : l'Église orthodoxe du patriarcat de Kyiv, l'Église orthodoxe du patriarcat de Moscou et l'Église orthodoxe autocéphale ukrainienne.

Lec est né en 1909 à Lwów, en Galicie, dans une famille juive. Après des études de droit et de philologie polonaise, il entame à Varsovie une carrière de publiciste et de poète. Interné dans un camp de concentration de 1941 à 1943, il réussit à s'évader et rejoint les rangs de la résistance. De 1946 à 1950, il est attaché de presse à la Mission politique polonaise de Vienne. Commence alors pour lui une carrière de poète épigrammatique (souvent à la limite du calembour à double ou triple sens), d'auteur satirique et, surtout d'aphoriste. Ses Pensées échevelées paraissent dès 1954 dans des revues littéraires et, en 1957, sous forme éditoriale. Très vite, elles connaissent un vif succès, tant en Pologne qu'à l'étranger (notamment en Allemagne). Lec meurt en 1966. Il aura droit à des funérailles nationales.

## Stanisław Jerzy Lec

# Pensées échevelées

Au commencement était le Verbe,  
à la fin le Verbiage.

\*

Si vous détruisez les statues, préservez les socles.  
Ils peuvent toujours servir.

\*

La pensée est immortelle,  
à condition qu'on la fasse perpétuellement renaître.

\*

L'homme a encore cette supériorité sur la machine  
qu'il sait se vendre lui-même.

\*

Qu'est-ce qui nous retient à ce globe en dehors  
de la pesanteur ?

\*

Tout est entre les mains de l'homme.  
C'est pourquoi il doit se les laver souvent.

\*

Le monde est petit, mais il n'y a que les montagnes  
qui se rencontrent.

\*

Un satiriste qui crache dans le sens du vent  
se crache lui-même au visage.

\*

J'ai rêvé cette nuit de la réalité.  
Quel soulagement quand je me suis réveillé!

\*

Quand un mythe entre en collision avec un autre mythe,  
cela donne une véritable collision.

\*

Une pensée profonde exige de la hauteur.

\*

Je suis beau, je suis bon, je suis fort, je suis intelligent.  
Et c'est moi qui ai découvert tout cela!

\*

Il faut multiplier la quantité des pensées  
de telle façon qu'il n'y ait pas assez de gardiens  
pour les surveiller.

\*

Ne dis pas de mal de l'homme. Il écoute aux portes  
qui sont en toi.

\*

Quand la verticale rencontre l'horizontale,  
c'est la croix et la bannière.

\*

Il n'est guère facile de vivre après la mort.  
Il faut parfois pour cela perdre toute une vie.

\*

Il faut tout sacrifier à l'homme. Seulement,  
pas les autres hommes.

## Květa Legátová

# La Belle de Joza

Je savais tout par cœur. Un immeuble de trois étages à deux entrées, chacune donnant sur deux rues perpendiculaires. J'entre par la première coiffée d'un béret, je sors par l'autre avec un foulard. Troisième étage, la porte face à l'escalier. Deux noms : Aleš Dobřanský, Emilie Fojtková. Sonner trois fois. De l'intérieur, un bruit d'aspirateur se fait entendre. Je tire l'enveloppe de mon sac et la glisse sous la porte. Je ne la lâche pas avant d'avoir senti deux à-coups. Quinze secondes.

Je descends par l'autre escalier. Dans mon cabas, il me reste quelques petits pains et du beurre de rationnement..., de la margarine.

Si jamais des difficultés se présentent, je dois me débarrasser de l'enveloppe.

Les difficultés ne se présenteront pas. Jamais elles ne se sont présentées.

Jeu exaltant dans lequel j'avance protégée, suivant un tracé sûr.

Je n'ai même pas à me concentrer sur ma tâche. J'ai dans le sang une précision d'horloger.

Des gouttelettes de bruine me refroidissent les bras. Mais ce pull roulé en boule dans mon sac, je ne le mettrai qu'après.

Si j'avais un miroir devant moi, je me verrais sans doute sourire. Je pense au visage de Richard au moment où il m'a tendu l'enveloppe. Il y avait de l'angoisse dans ses yeux. Pour la première fois. Dieu te protège, a-t-il dit. Le souvenir de ce qui nous sépare m'a plus touchée que ces mots semblables à une prière. Richard est protestant, Frère tchèque.

Moi, je ne crois en rien.

Je marche paisiblement, sans un soupçon de peur ni le moindre pressentiment. Pourtant, au fond, je suis d'un caractère enclin au trac, condamnée à d'incessantes crises de panique. Heureusement, elles passent vite. C'est lors des examens que j'ai vécu ma première crise, avec accélération du pouls et mains moites. Richard était compréhensif, plein d'indulgence pour cette pause qui m'était nécessaire afin de me redresser intérieurement. Il ne m'a jamais fait l'affront de m'encourager.

Peut-être l'ai-je surpris par ma ténacité. Il a trouvé en moi son cheval gagnant.

Dès le troisième trimestre, il m'avait proposé une place de stagiaire et nous nous rencontrons de plus en plus souvent. Avant même d'avoir pu m'y attendre, je me trouvais plongée dans le torrent d'un sentiment incontrôlable.

« Je vous aime bien plus que je ne le devrais, fillette. »

Cela m'avait transportée jusqu'aux plus hautes cimes, si bien que je m'étais mise à suffoquer, à manquer d'oxygène.

Le mari d'une autre femme, père de deux garçons. Ça, ça aurait dû me faire redescendre, mais non. J'apprenais combien peu de pouvoir on a lorsqu'il s'agit de prendre une décision seul, pour soi-même. Avec quelle légèreté j'écartais tout cela d'un revers de main!

Mon objectif de ce jour, l'immeuble de trois étages, je l'ai vu de loin. Collée sur la façade, comme une giclée de sang, une affiche portant les noms des exécutés. L'époque s'empourprait. *Vous avez appris aux nations à parler la langue des gueux*, a écrit Vančura<sup>1</sup>. Exécuté comme « otage ».

J'entrai par la large porte, celle qui donne sur la rue où circule la « shalina », le tramway de Brno. Un petit pain émergeait, c'était calculé, du cabas que je balançais avec nonchalance.

Ma répétition de routine auprès de Slávek me revint à l'esprit de façon déplaisante. Quand je lui eus tout récité, il m'avait demandé encore :

– La solution d'urgence ?

– Les Otycha, à l'entresol, avais-je psalmodié d'un ton aigri, je leur apporte des courses, je suis leur nièce.

– Qu'est-ce que tu as, Slávek ?

– Rien.

Il se transformera en bureaucrate sec.

J'ouvris la porte et entrai dans le couloir. Avant même de l'apercevoir, j'avais entendu ses pas. Il descendait les escaliers face à moi.

Je ne l'avais jamais vu et pourtant je le reconnaissais.

*Květa Legátová, de son vrai nom Vera Hofmanova, est née en Moravie en 1919. Elle étudie le tchèque et l'allemand à Brno avant la guerre, puis les maths et la physique. Devenue enseignante, elle est affectée dans des zones de montagnes par les autorités communistes, qui voient en elle un « cas problématique ». Au lycée, elle écrit déjà de courtes pièces radiophoniques et poursuit cette activité jusqu'au début des années 1990, mais c'est avec la parution de La Belle de Joza (Noir sur Blanc, 2008) et de Ceux de Želary (Prix National tchèque de littérature) que Květa Legátová connaît un succès foudroyant.*

L'air devint épais. Panique. Devais-je disparaître ? Ç'eût été un aveu. Je réprimai la pensée délirante de n'être ni poursuivie ni rattrapée. L'anse du cabas me collait à la main. C'est peut-être justement ça qui m'a fait me ressaisir. Je porte des courses, j'ai à faire ici, je suis l'une des locataires.

Je voulais donner à mon sac un insouciant mouvement de va-et-vient, mais mon bras engourdi refusait d'obéir à mon commandement.

Alors, il fallait avoir des jambes. Descendre trois marches, vers une porte sur laquelle se trouvait un judas et qui était déjà entrouverte.

– Guten Tag, salua-t-il.

Est-ce une illusion ou a-t-il véritablement une expression d'indifférence ?

– Guten Tag.

J'avais passé l'épreuve avec brio.

Que fera-t-il quand je commencerai à feindre de déverrouiller la porte ?

Je sens son regard dans mon dos. Est-ce qu'il attend ?

Mes pores s'humidifiaient sur tout mon corps. Un scalpel. Pourquoi n'ai-je pas pris un scalpel ? Autre pensée délirante.

Je comptais minutieusement les secondes, car, dans l'irrationnel où j'étais en train de sombrer, quelque chose faisait que c'était important.

Si je devais choisir entre une mort instantanée et un coup d'œil en arrière, je choisirais la mort.

Je n'y voyais plus, la sueur inondait mes yeux. J'enfonçai tout de même mes doigts dans l'interstice salvateur et m'aperçus qu'il était bien réel.

La sueur dégoulinait sur mon visage et ma bouche s'ouvrait d'elle-même.

J'entendis les semelles de l'homme frapper le sol derrière moi. Ses pas lents traversèrent mon cerveau comme une locomotive.

Je pénétrai dans un spacieux vestibule pourvu d'un tapis et claquai la porte derrière moi. Le dos humide, engourdi, je m'appuyai contre le chambranle. Face à moi se tenaient deux vieilles personnes qui, d'un signe de tête, m'invitèrent à entrer dans la pièce ouverte.

– Que se passe-t-il ? demandai-je à l'instant où la voix me revint.

– Ce matin ils ont emmené le docteur Dobřanský et madame Fojtková. Depuis ils rôdent par ici.

– Ils fouillent les appartements ?

– Pas pour le moment.

Tous deux esquissèrent un sourire en même temps.

– Vous m'avez vue arriver ?

– Oui.

Mon estomac se retourna.

– Asseyez-vous, me dirent-ils d'une même voix.

Je m'assis dans le fauteuil près de la table ronde.

– Vous devez rester ici jusqu'à ce qu'ils disparaissent, me dit la vieille dame avant même que j'eusse pu élaborer une phrase pour le lui demander. Vous prendrez bien un thé avec nous ?

– Volontiers.

Je me détendis un peu. Je n'avais eu besoin de prononcer aucune des questions qui s'agitaient dans ma tête. Des deux côtés, tout était déjà dit.

Le vieux monsieur régla la radio sur un programme musical.

De tout l'orchestre, je ne percevais que le solo de violon. Une chance que je fusse assise, parce que mes jambes se mirent à trembler.

– Voulez-vous que je trouve quelque chose de plus gai ? me demanda mon hôte avec un aimable empressement.

– Non, non ! m'écriai-je comme s'il me menaçait.

Il s'aperçut que j'étais crispée sur le bord du fauteuil. Il me tendit un coussin.

– Mettez ça derrière votre dos.

Il parlait d'une voix profonde, douce, celle de Richard. Mon cœur se serra. Mon visage avait sûrement blêmi, mais le vieux monsieur regardait ailleurs, ou plutôt nulle

part, emporté par les sons mêlés qui, s'ils résonnaient en sourdine, étaient pour moi des hurlements.

La dame s'approcha en faisant le moins de bruit possible. D'une main elle serrait un plateau contre sa poitrine, de l'autre elle disposait devant nous des tasses de porcelaine ancienne. Elle les remplit jusqu'à environ un demi-doigt du bord. Elle déposa ensuite le plateau et la théière sur le secrétaire.

Je saisisais chaque petit détail avec contention, comme si la moindre inattention de ma part pouvait irrémédiablement détruire quelque chose.

– Servez-vous.

Sa voix était très jeune.

– Puis-je me laver les mains ?

Question machinale, habitude professionnelle. Ce fut seulement après l'avoir prononcée que je me rendis compte de son sens profond.

– Certainement, acquiesça-t-elle avec un air coupable.

Elle me conduisit jusqu'au vestibule et me désigna la porte. Elle ne s'étonna pas de me voir emporter mon cabas.

– Les toilettes sont à côté.

Tandis que je lavais mes mains crasseuses, mon inconscient se ranima. Je déchirai l'enveloppe et son contenu en petits morceaux que je fis disparaître en tirant la chasse. Avant de revenir, je me lavai encore une fois les mains par automatisme.

Ensuite je fus tout à fait calme jusqu'au crépuscule.

– Les chiens de chasse sont partis, dit la vieille dame en s'éloignant de la fenêtre.

– Je vais y aller, répondis-je comme pour acquiescer.

– Non, ce n'est pas ce que je voulais dire, vous devriez rester dormir chez nous.

Je secouai la tête. J'avais pris conscience que le temps pressait et je faillis me remettre à trembler. Je cessai de penser à moi. Pour la première fois depuis le début de cette curieuse activité, je prenais véritablement des risques. J'enfilai mon pull, nouai mon foulard, je remerciai et pris congé. Ils supposaient que je savais ce que je faisais et ne me retinrent pas.

– Kadlouš va vous accompagner jusqu'au tram.

Kadlouš ! Peu importait quelle sortie nous allions prendre. S'ils montent la garde, ils surveillent les deux. Ils n'ont sûrement pas mon signalement, ils s'attendent peut-être à un homme.

Les immeubles aveugles formaient de sombres blocs, seul le ciel était clair.

Une ombre difforme sortit du brouillard nocturne et s'avança vers nous cahin-caha. Nous nous serrâmes la main sans un mot. Voilà que je n'arrivais plus à penser à autre chose qu'à Richard.

Plus tard, je m'étonnerais d'avoir gardé mémoire de ce qu'il y avait dans le petit cadre sur le secrétaire. Le portrait d'une jolie jeune fille. Elle devait avoir mon âge.

Je me suis assise sur une froide banquette de bois avec cette pensée impérieuse : je dois arriver jusqu'à l'hôpital.

Vite. Le plus vite possible.

Le tram bringuebale de son mieux mais il me semble avancer à peine. Quelque chose ne tourne pas rond avec le temps. Il ne s'écoule pas. Il ne fait que s'étirer comme un élastique puis, d'un coup, se contracte. Il n'y a pas que le temps qui se comporte bizarrement, il y a aussi l'espace. Par cette fente à portée de vue nous ne parviendrons pas à nous faufiler.

J'ai besoin d'oxygène.

Je vais sur la plate-forme. J'aspire profondément l'obscurité un rien amère. Une langue humide lèche mon dos en sueur.

Le conducteur, un fou sans aucun doute, salue bruyamment un arrêt vide et invisible. Mon unique compagnon de voyage descend.

Pas ça !

Mais si. Le monde entier me laisse tomber. Le véhicule a alors un sursaut, veut me faire trébucher. En somme, ce n'est qu'une boîte de fer-blanc vide avec un sens de l'humour imbécile. Et qui lambine... tandis que, moi, je cours contre la mort.

Extrait de *La Belle de Joza*, 2008, pp. 7-13.

Traduit du tchèque par Eurydice Antolin.

#### Note

1 Vladislav Vančura (1891-1942). Médecin et écrivain, il est arrêté en 1942 par la Gestapo parmi d'autres otages destinés à faire dénoncer les auteurs de l'attentat contre Heydrich à Prague.



Après *Polococktail Party* (*Noir sur Blanc*, 2004), le best-seller d'une lycéenne traduit dans toute l'Europe et aux États-Unis, après *Tchatche ou crève* (2008), écrit à vingt et un ans, qui a reçu le prix Niké, la plus prestigieuse des distinctions littéraires polonaises, et s'est vendu à 45 000 exemplaires dans son pays, Dorota Masłowska (née en Pologne en 1983) s'est essayée au théâtre : représentations en Europe, en Chine, en Russie et aux États-Unis. Elle est l'une des voix les plus percutantes de la littérature polonaise contemporaine. Elle a également publié aux Éditions Noir sur Blanc *Vive le feu !* (2011) et *Chéri, j'ai tué les chats* (2013).

**Dorota Masłowska**

# Vive le feu !

(On s'entend bien)

## ACTE I

### Scène 1

Un vieil immeuble humain de plusieurs étages à Varsovie. Un appartement d'une pièce. Deux portes : l'une donne sur la cour et ses containers pour le recyclage des déchets ; derrière la seconde, on entend sans cesse des toilettes qui chuintent, de l'eau qui gargouille, des tuyaux qui dégoulinent. Une fenêtre, derrière laquelle tourne sans cesse et dans une proximité immédiate le manège sauvage et omnivore de la grande ville avec ses tramways, ses voitures, ses klaxons et ses avions volant dans un ciel bas qui font vibrer dans le minibar une bouteille de Cinzano éventé, font vibrer sur la cuisinière de mystérieuses pyramides de casseroles, de bols ébréchés et maculés de restes d'aliments séchés, font trembler l'image sur l'écran de télévision éternelle-

ment allumée et grésiller l'ampoule qui se cramponne au lustre. On a sans cesse l'impression que la terre se déchire sous cet intérieur ou qu'il est défoncé au bulldozer ; la Petite Fille métal dans son petit costume marin, un nœud furieusement raide dans ses cheveux métalliques clairsemés, et sa grand-mère, la Vieille Prostrée en fauteuil roulant, qui tire derrière elle sur la moquette des câbles emmêlés en tresses ou en toiles d'araignée, sont là, comme les passagères d'un navire en train de couler, figées entre panique et ennui, entre effervescence hébétée et stagnation hébétée, entre claustrophobie et agoraphobie, avec cette ambivalence caractéristique des gens condamnés à leur propre compagnie, sans qu'il soit bien clair si elles se traquent davantage qu'elles ne se fuient, ou si, fatiguées de l'un et l'autre se tiennent immobiles. Entre leurs crises alternées de stupeur et de surexcitation, Halina, la mère de la Petite Fille, accomplit avec l'indifférence d'un animal de trait mécanique des tâches ménagères automatiques, et la voilà justement qui sort jeter la poubelle.

le persil noir sur blanc le persil noir sur blanc

LA VIEILLE PROSTRÉE EN FAUTEUIL ROULANT: Ah là là, je me souviens du jour où la guerre a éclaté.

LA PETITE FILLE MÉTAL: Qu'est-ce qui a éclaté?

LA VIEILLE PROSTRÉE EN FAUTEUIL ROULANT: La guerre. À l'époque, j'étais une jolie jeune fille, j'avais un visage de printemps, mon cœur battait dans ma jeune poitrine comme un rossignol dans...

LA PETITE FILLE MÉTAL: ... dans une petite fiole.

LA VIEILLE PROSTRÉE EN FAUTEUIL: Je tenais encore sur mes jambes, dans le temps, Dieu sait que je marchais.

LA PETITE FILLE MÉTAL: Eh, t'exagères, Mamie, avec tes « Je marchais et je marchais ».

LA VIEILLE PROSTRÉE: Ah si si, je marchais, je me souviens que...

LA PETITE FILLE MÉTAL: Mamie, tu as trop marché, tu t'es ruinée à trop marcher. Maintenant tu peux enfin ne pas y aller quelque part. La vache, ben moi si j'étais toi, j'en profiterais pour pas y aller, non j'y irais pas. À l'école, au cours d'angliche, ou je ne sais pas encore trop où.

LA VIEILLE PROSTRÉE: De-ci de-là, par-ci par-là. Avant la guerre on marchait, je te dis que ça. Au cinéma, chercher des gaufres, des p'tits-fours, à la rivière. Sur le sable, sur la terre, à la rivière. Sur l'herbe, sur des violettes délicates, à la rivière ; les jours de canicule, quand sa surface vaste et pure, tailladée comme une carafe par les rayons de soleil...

LA PETITE FILLE MÉTAL: T'allais où à la rivière?

LA VIEILLE: Mais enfin? Au bord de la Vistule.

LA PETITE FILLE MÉTAL: Ce tas de fange? Oh la vache.

LA VIEILLE: Quelle fange? Non, la Vistule, là. Juste des sabots aux pieds, un bout de pain dans la main, et zou. Se baigner, bronzer, rêver, faire le plus beau des rêves, le plus extraordinaire des rêves de la jeunesse, pur comme des larmes qui, le long des joues...

LA PETITE FILLE MÉTAL: Et c'est quoi du « pain »? Non, non, je rigole. Moi aussi j'aime bien me baigner dans la Vistule, c'est un plaisir *intemporal*. À chaque fois que je remonte sur la rive, je recrache direct de l'essence, et je me suis chopé la rougeole, le pneumo typhus et une intoxication au cadmium, et puis je suis morte, du coup on me donne une *disperse* médicale et je suis plus obligée d'aller à l'école.

LA VIEILLE: On pêchait des gardons, tout petits, sauvages, ils se tortillaient tant, les énergumènes, que leurs écailles argentées et visqueuses nous souillaient les mains.

LA PETITE FILLE MÉTAL: De quoi tu parles, nous aussi on pêche des *présos*. Je veux dire des capotes toutes *pourrites*. Et ça se contorsionne, et ça veut se carapater, faut voir! Les garçons rigolent mais moi ça me retourne les sangs quand je me rends compte combien ça fait de Polaks dégourdis et opportunistes qui se font expulser d'une existence potentielle.

LA VIEILLE PROSTRÉE: Tout le monde disait qu'Hitler, père disait que cet Hitler...

LA PETITE FILLE MÉTAL: Faut voir comment ils se carapotent! Peut-être qu'ils pensent que la Vistule oblique au beau milieu de la Pologne et qu'elle va direct en Amérique et que là-bas ils naîtront avec un biffeton de cent cinquante dollars dans une main et un de trois cent quinze dans l'autre pendant que nous on va continuer à se bouffer le nez sur ce champ de patates. Pour naître, ça ils vont naître, avec un balai et une pelle à la main, et un pilon bouloté de la dinde de Thanksgiving, trouvé dans la poubelle! Ou non, ils ne vont pas naître, parce que nous, on les, plouf, et puis...

LA VIEILLE PROSTRÉE: Et qui pouvait croire en cette espèce d'Hitler, il était tout jeune, son cœur se débattait dans sa poitrine... se débattait comme un, comme une...

LA PETITE FILLE MÉTAL: ... capote dans une petite fiole!

*Halina entre dans l'appartement, elle essuie bien ses chaussons, elle porte un seau vidé de ses ordures qui s'en balance tristement. Satisfaite, elle essuie bien ses chaussons d'intérieur sur le paillason et accroche la clé au clou. Elle peut aussi remonter du charbon de la cave, des cornichons ou alors – chose qui peut s'avérer très utile l'hiver pour rapporter les draps du lavoir – une luge d'enfant; mais le plus important, c'est que, sous son bras, elle tient le trésor qu'elle vient de trouver, de se dégoter dans le container papier-carton – un magazine féminin, déjà bien lu et relu par quelqu'un.*

HALINA: De quoi, une fiole? Qu'est-ce que c'est que ce vocabulaire?

LA PETITE FILLE MÉTAL: Maman! Qu'est-ce qu'elle me fait, là? On dirait que j'ai été conçue par l'entremise de ton train arrière sur la banquette sale d'un wagon de Polski-train-Pas-Intercités.

*Halina se dirige vers son royaume – le coin cuisine rempli du sol au plafond d'un festival de casseroles diverses toutes cramées et cramiotées, de recettes de cuisine déchirées dans des catalogues, de catalogues de chez Tesco, de prospectus pour des cours de langues conservés bien*

*gentiment, des étiquettes de boîtes de conserve et de piles de petits pots de kéfir bien lavés. À sa suite, jetant un regard goulu par-dessus son épaule en avant, la Petite Fille métal essaye d'atteindre le sucrier. Halina lui donne une tape sur ses sales pattes.*

HALINA: T'as mangé ton déjeuner?

LA PETITE FILLE MÉTAL: Et il y a quoi au déjeuner?

HALINA: Du pet de lapin séché au vinaigre.

LA PETITE FILLE MÉTAL (*soulevant le couvercle d'une casserole*): Ah du pet de lapin séché, mon préféré. Et qu'est-ce qui pue comme ça? C'est infect.

HALINA (*lui arrachant la casserole des mains et fermant d'un geste catégorique le frigidaire*): Laisse ça, je me le réchaufferai pour le dîner.

LA VIEILLE PROSTRÉE: Et les Allemands sont entrés dans Varsovie. Moi j'avais seulement une robe sur moi, j'avais seulement mon sac à main, et dans mon sac à main j'avais seulement...

LA PETITE FILLE MÉTAL: Les Allemands, les Allemands, ça me dit quelque chose, ça, les Allemands... Oh la vache, je sais, c'est ceux qui font du yodel!

LA VIEILLE PROSTRÉE: J'avais seulement mon sac à main, seulement cette robe avec des petites roses...

LA PETITE FILLE MÉTAL: Des roses *pourrites*, oui... Enfin, séchées, je veux dire!

LA VIEILLE PROSTRÉE: ...je rentrais du bord de la Vistule, parce que ce jour-là il avait fait vraiment très chaud, j'avais les yeux encore tout bleus d'avoir regardé la surface fraîche, paresseuse, savonneuse et pure...

LA PETITE FILLE MÉTAL: ... sale, tiède, verdâtre, mousseuse et toxique de ce tas de fange...

LA VIEILLE PROSTRÉE: ... quand là, tout à coup...

LA PETITE FILLE MÉTAL AVEC SON CARTABLE: Quand là, tout à coup, boum.

LA VIEILLE PROSTRÉE: Comment?

LA PETITE FILLE MÉTAL: La fumée, les flammes, le feu que t'as vus, Mamie.

LA VIEILLE PROSTRÉE: Qu'est-ce que j'ai vu?

LA PETITE FILLE MÉTAL: Ben, comment ça brûlait.

LA VIEILLE PROSTRÉE: Qu'est-ce qui brûle?

LA PETITE FILLE MÉTAL: UN VÉLO. Un vélo.

LA VIEILLE PROSTRÉE: Quel vélo?

LA PETITE FILLE MÉTAL: J'en sais rien. Ça faisait carrément le bruit d'un vélo qui brûle, mais, et on dira ce qu'on voudra, je m'y connais, cette odeur de brûlé caractéristique, ça trompe pas.

LA VIEILLE PROSTRÉE: Non, je n'ai pas vu ça.

*Peu émue par ces querelles familiales et tout en remuant, pour se donner de l'entrain, des couvercles de casseroles, Halina balaye de la main des miettes invisibles sur la table, s'essuie sur son pull et, soupirant vers le ciel, s'attelle à la lecture du magazine fraîchement acquis.*

LA PETITE FILLE MÉTAL: Dis, c'est quoi ça, Maman? Un nouveau journal de grande valeur?

HALINA: Ce magazine, là, c'est *Pas pour toi*. Il était dans le container papier-carton. Gratuit, alors moi je me dis : je me l'achète, ben quoi, j'ai les moyens.

LA PETITE FILLE MÉTAL: Pas mal, dis donc.

*Extrait de Vive le feu ! (On s'entend bien), 2011, pp. 13-19.*

*Traduit du polonais par Isabelle Jannès-Kalinowski.*



Né en 1966, Giles Milton, historien et écrivain anglais, est spécialiste de l'histoire des voyages et des explorations. Il collabore à nombre de journaux anglais et étrangers. Il a publié plusieurs ouvrages, dont sept traduits en français aux Éditions Noir sur Blanc: *La Guerre de la noix muscade* (2000), *Les Aventuriers de la Reine* (2002), *Samourai William* (2003), *Captifs en Barbarie* (2006), *Le Paradis perdu* (2010), *Wolfram*, un jeune rêveur face aux nazis (2012) et *Roulette russe* (2015), et deux romans traduits chez Buchet/Chastel, *Le Nez d'Edward Trencom* (2007) et *Le Monde selon Arnold* (2010). Il a également écrit trois livres pour enfants, dont deux illustrés par sa femme Alexandra, un polar (*Le cadavre était presque parfait*, Buchet/Chastel, 2016) et un recueil d'histoires savoureuses, à l'humour très anglais, *Les Miscellanées* (Libretto, 2016). Giles Milton vit à Londres. *Les Saboteurs de l'ombre* paraîtra en mai 2018 aux Éditions Noir sur Blanc.

## Giles Milton

# La Bibliothèque des Rêves

Les écrivains, c'est bien connu, ont tous un refuge secret – un endroit où ils aiment se retirer pour, de leur plus belle plume, ouvrager leurs pensées vagabondes. L'auteur de *Charlie et la chocolaterie*, Roald Dahl, fabriquait ses histoires dans sa vieille cabane de jardin. Agatha Christie concoctait ses meurtres les plus horribles dans sa baignoire en fonte à pieds de griffon. Gertrude Stein, elle, écrivait ses livres installée sur le siège avant de sa vieille Ford T. (Il va sans dire qu'elle ne conduisait pas en même temps.)

J'hésite à inclure mon nom dans cette liste d'illustres auteurs, mais j'ai, moi aussi, un refuge secret – un endroit où j'aime me retirer pour ouvrager mes pensées vagabondes. Je me présente tous les jours à 9 h 30 sonnantes, l'heure d'ouverture, à la porte d'un bel hôtel particulier datant de l'époque victorienne, sis au 14, St James's Square, au cœur du quartier le plus chic et le plus masculin de Londres. Vous connaissez peut-être. C'est le haut lieu du sur-mesure. Là, les chaussures d'exception sont vendues à côté des cigares d'exception, et les costumes d'exception sont taillés pour répondre aux exigences de clients d'exception. C'est aussi là que les auteurs exigeants trouvent leur refuge d'exception.

Car derrière les portes du 14, St James's Square se cache le lieu le plus secret de Londres: la London Library, à ne pas confondre, comme c'est trop souvent le cas, avec la British Library. Pénétrer dans cette bibliothèque, c'est entrer dans un univers d'excès bibliophiliques, un monde où plus rien ne compte que les mots et les livres.

Fondée il y a cent soixante-quinze ans par l'illustre historien Sir Thomas Carlyle, cette bibliothèque – ma bibliothèque – a donné naissance aux plus grands chefs-d'œuvre de la littérature mondiale. C'est de là, au beau milieu de Londres, que Joseph Conrad s'est transporté dans la moiteur paludéenne de la jungle du Congo belge. C'est ici, dans la salle de lecture tapissée de livres, que Rudyard Kipling chargeait ses fusils pour tirer sur des tigres imaginaires.

Il faut, pour entrer, connaître un membre, mais nous sommes entre amis ici ce soir, et je vous invite à me suivre dans le hall, à fouler son tapis rouge, à monter le royal escalier, à passer devant les portraits de présidents depuis longtemps disparus: Alfred Lord Tennyson, T. S. Eliot et le cérébral et polyvalent Sir Leslie Stephen, père de Virginia Woolf.

Et maintenant, chut! Silence, s'il vous plaît. Nous entrons dans la salle de lecture avec ses passerelles, ses boiseries et ses collections de dictionnaires à perte de vue. Ici, on peut s'assoupir dans les fauteuils de cuir rouge, et voir des fantômes littéraires dans ses rêves.

Là, regardez! Dans un coin, enfoui sous sa barbe, le spectre de Charles Darwin sommeille, entouré de revues sur les mollusques et les arthropodes. Là-bas – le buste drapé dans sa cape – Bram Stoker s'active à faire revivre le comte Dracula.

À la London Library, on a le droit – privilège tout à fait unique – de se promener librement entre des rayonnages chargés de millions de volumes traitant de tous les sujets imaginables. Les dynasties de la Babylone antique. Les danses érotiques au royaume de Khotan. La toundra glacée de la Sibérie arctique. Tous les champs de recherche intellectuelle sont représentés dans ces vingt-sept kilomètres de génie en libre accès.

Mais c'est au cinquième étage qu'il nous faut grimper pour découvrir la plus grande audace de cette bibliothèque. Depuis des générations, certains membres lèguent à leur mort de précieuses collections privées – des livres aussi divers et dépeñillés que les adhérents eux-mêmes, et méandreux dans leurs intérêts.

Comment classer des ouvrages aussi éclectiques? Ce fut un casse-tête pour le conservateur de l'époque victorienne, Charles Hagberg Wright. Après mûre réflexion, il opta pour: «Science et Divers» – une appellation si vague qu'elle a

depuis été subdivisée en quantité de sous-catégories insolites. Exhumation. Art de fumer la pipe. Collections de coquillages. Et enfin, idée purement anglaise je pense: Flagellation.

Personne n'a pu me dire qui a donné à la bibliothèque *Le Flagellantisme et les Flagellants: une histoire du fouet*, mais j'aime à croire qu'il a été légué par un pasteur anglican célibataire, à la double vie restée ignorée jusqu'à ce jour – chaste mais activement pénitente en secret.

9 h 30, 12 h 30, 17 h 30. Les journées sont courtes à la London Library. Mesdames et messieurs, la bibliothèque va fermer ses portes dans cinq minutes. Veuillez s'il vous plaît vous diriger vers le guichet.

Dans ce bâtiment, on peut voyager dans un univers entier de créativité. Rêver de rivages lointains, d'animaux fantastiques, de l'Origine des espèces.

Alors, même si je n'ai jamais essayé d'écrire dans une cabane de jardin ou dans une baignoire à pieds de griffon – ni même dans une vieille Ford T –, je sais que rien ne pourrait me combler davantage que la London Library, mon paradis de bibliothèque à moi.

«La Bibliothèque des Rêves», texte paru dans le livret publié à l'occasion des 30 ans de Noir sur Blanc en avril 2017.  
Traduit de l'anglais par Florence Hertz.



## Sławomir Mrożek

# Trois nouvelles

### L'Étranger

Le directeur venait de commander un hareng à la crème quand un client intervint :

- Excusez-moi, mais j'ai été le premier à commander ce hareng.
- Le silence s'abattit sur la salle. Le directeur, lui aussi, en resta interloqué.
- Savez-vous qui je suis ? demanda-t-il au bout d'un instant.
- Non, répondit l'autre.
- Le directeur en resta de nouveau interdit.
- Quoi, vous ne le savez pas ? demanda-t-il après avoir retrouvé sa voix.
- Non, je n'en ai aucune idée.
- Et vous ne voudriez pas l'apprendre ?
- Je n'en ai rien à faire.
- Comment ça, vous n'en avez rien à faire... Si c'est comme ça, je vais vous en faire voir !
- Vous ne me ferez rien voir du tout ! Je ne suis pas d'ici.

Le directeur se radoucit quelque peu.

- Mais vous avez peut-être quelques parents ici et je pourrais leur en faire voir.
- Je n'ai personne ici.
- Peut-être avez-vous quelque affaire à régler dans nos bureaux, et dans ce cas, je ne ferai rien pour vous.
- Non, je n'ai aucune affaire à régler dans vos bureaux.
- Mais peut-être voudriez-vous que je vous arrange quelque chose...
- Non, rien de tout ça, rétorqua l'inconnu. Garçon, s'il vous plaît ! Il vient, ce hareng ?
- Dites voir, je lui balance mon poing dans la gueule ? demanda le Serveur.
- Merci, mon bon Józio, mais, vois-tu, plus rien ne me réjouit désormais, lâcha le directeur avant de fondre en larmes.

*Traduit du polonais par Grażyna Erhard.*

### L'artiste

Le Coq lut cette annonce : « Recherchons animaux. Cirque. »

- Je vais offrir mes services, dit-il en repliant son journal. J'ai toujours voulu être un artiste.

En chemin, il se mit à échafauder de grands projets :

- La gloire et l'argent. Et peut-être même des voyages à l'étranger.
- Retour compris, ajouta le Renard.
- Pourquoi « retour » ? À l'étranger, je signerai un contrat avec la Metro Goldwyn Mayer.

Le directeur le reçut en plein air, là où il assumait ses fonctions. On était en train de monter le chapiteau. Nous nous arrêtâmes, le Renard et moi, à une certaine distance.

- Je suis très heureux que vous nous proposiez vos services. Puis-je savoir à qui j'ai le plaisir ?
- Je suis un lion, dit le Coq sans autre forme de présentation.
- Un lion ? fit le directeur, étonné. Vous êtes sûr ?
- Éventuellement un tigre.
- Bon, mettons. Alors, est-ce que vous pourriez pousser un rugissement ?

Le Coq se mit à rugir du mieux qu'il put.

- Hmm, pas mal, mais comme lion, on fait mieux. Si vous consentiez à faire le coq, ce serait différent. Je pourrais alors vous engager.

*Né en 1930, Sławomir Mrożek est sans conteste le plus célèbre des dramaturges polonais. Ses écrits sont largement publiés en français : quatorze volumes de ses œuvres complètes sont disponibles aux Éditions Noir sur Blanc, ainsi que son autobiographie Balthazar, Dessins (un florilège de ses dessins de presse), Mon cahier de français, et Journal 1962-1969. Sławomir Mrożek est décédé le 15 août 2013.*

- Vous ne croyez tout de même pas que, pour vos beaux yeux, je vais me faire passer pour un volatile ! répliqua le Coq, offusqué.

- Dans ce cas, je vous salue bien.

Sur le chemin du retour, le Coq garda lugubrement le silence. Finalement, je n'y tins plus.

- Qu'est-ce qui t'a pris de vouloir jouer au lion ?
- Comment ça, « qu'est-ce qui lui a pris »... ? rétorqua le Renard au nom du Coq. Est-ce que tu as déjà vu un artiste sans ambition ?

*Traduit du polonais par André Kozimor.*

### L'Européen

Lorsque le crocodile est entré dans ma chambre, je me suis dit qu'il ne fallait pas exagérer. Je ne songeais pas au crocodile mais à moi-même. Parce que mon premier réflexe avait été de tendre la main vers le téléphone et de composer les trois numéros d'urgence : police, pompiers et ambulance. Mais justement, cette réaction m'a semblé exagérée. Comme je suis un Européen élevé dans un esprit cartésien, j'éprouve de l'aversion pour les extrémismes, je pense de manière rationnelle et je ne cède à aucune impulsion sans l'avoir d'abord analysée.

Je me suis donc mis la tête sous la couverture et je me suis livré à un travail intellectuel.

D'abord, ai-je établi, l'apparition d'un crocodile dans ma chambre est une absurdité, or, selon la pensée logique, l'absurdité n'est là que pour être exclue de la suite du raisonnement. Autrement dit, il n'y a pas de crocodile. Apaisé par cette conclusion, j'émergeai de ma couverture, ce qui me permit d'apercevoir le crocodile en train de dévorer le fil du téléphone qu'il avait déjà avalé. Quand bien même j'aurais pu lui fourrer la main dans la gueule jusqu'à l'estomac et composer ainsi l'un des numéros d'urgence, la communication était maintenant coupée.

Je décidai d'aller jusqu'à la cabine téléphonique la plus proche pour informer le service des télécommunications compétent de la panne de mon téléphone privé, ce qui me permettrait, lorsque l'équipe de spécialistes aurait fait son affaire de cette panne, de prendre contact avec l'institution ayant vocation à faire son affaire des crocodiles. En tant qu'homme civilisé, cependant, je ne pouvais sortir dans la rue en pyjama, or le crocodile finissait justement d'avalé mon pantalon. Évidemment, ce n'était pas le seul pantalon dont je disposais. Malgré l'amélioration, insuffisante selon moi, de mon niveau de vie, j'avais plusieurs pantalons dans l'armoire. Malheureusement, celui que j'envisageais d'enfiler, parce qu'il s'harmonisait le mieux avec ma cape Yves Saint Laurent, se trouvait non pas dans l'armoire mais à la blanchisserie. Où était donc passé le reçu attestant de ma qualité de propriétaire de ce pantalon, document sans lequel son retrait de la blanchisserie se révélerait impossible ? J'entrepris de chercher ce reçu, en boitillant un peu parce que le crocodile, entre-temps, m'avait dévoré une jambe. Je ne prêtai pas attention à ma jambe parce que mon inquiétude au sujet de ce pantalon ne cessait de croître. Le crocodile s'apprêtait justement à me dévorer l'autre jambe lorsque je devinai l'horrible vérité : c'était lui qui avait avalé le reçu de la blanchisserie et jamais plus je ne récupérerai mon pantalon.

J'étouffai le reptile de mes propres mains. J'avoue m'être conduit avec brutalité et, ce qui est pire, sous l'effet d'une émotion incontrôlée. J'avoue qu'au lieu de faire confiance aux institutions constitutionnelles, j'ai agi de mon propre chef. Mais dévorer le reçu de la blanchisserie... Il est de ces situations où la défense de la civilisation exige qu'on enfreigne les normes civilisées.

*Traduit du polonais par Jean-Yves Erhel.  
Nouvelles tirées du Mrożek de poche, 2009, pp.  
16-17, 47-50 et 51-55.*

Cyprian Norwid (1821-1883) est perçu à l'étranger comme le plus fascinant poète et penseur polonais moderne. Mort dans l'oubli, redécouvert vingt ans après sa disparition, il a pourtant remporté une immense victoire posthume : la poésie, l'art, la pensée polonaise du XX<sup>e</sup> siècle, n'ont jamais cessé de puiser à cette source qui semble intarissable.

## Cyprian Norwid

# Vade-Mecum

## V. L'harmonie

1

Et le jeu des nerfs, et la co-extase,  
Et l'identité de l'humeur –  
Unissent sans dispute les hommes :  
Mais la conscience n'unit pas sans combat!

2

Le difficile avec le facile de deux côtés adverses  
D'abord déchireront l'homme,  
Avant qu'il atteigne à l'harmonie –  
Le repousseront d'abord, vers les millions de morts.

3

Plus de joie à contempler l'harmonie des étoiles  
Par longues années solitaires  
Que, dans les pupilles luminantes,  
Une fois lire – *cela*? qui disjoint les cœurs!...

Traduit du polonais par M. Deguy, C. Jeżewski.

## XXIX. Indifférence

1

Si l'on t'a trahi *plusieurs* fois dans ta vie...  
Oh! quelle grande douleur...  
Je pâtis ta plainte au-delà de tout mot:  
Tu es le Seigneur de mes larmes! leur roi!

2

Mais lorsque dans l'année les autres t'ont trahi  
*Pour la trois cent soixantième fois?*...  
Mon cœur n'y suffit plus, il serait hypocrite  
S'il n'était sourd comme une pierre.

3

Moins *quelqu'un* est trahi, *plus cruellement* trahi! –  
Mais celui qui n'a subi que trahisons,  
Couronne et palmes de martyr ne lui suffisent pas!  
Au-dessus d'elles... Que peut donner le monde?

Traduit du polonais par J. Mambrino, C. Jeżewski.

## XIII. La larve

1

Sur le pavé glissant de Londres,  
Dans la brume blanche, sous la lune,  
Une ombre parmi d'autres t'a croisé  
Mais tu t'en souviens, effrayé.

2

Front d'épines? ou de crasse?  
On ne peut le savoir,  
Sur les lèvres un appel  
Au miracle céleste?... ou une bave impie!...

3

Tu crois voir une Bible  
Titubant dans la boue,  
Vers qui nul ne se penche,  
Il n'est plus temps pour la vertu!...

4

Désespoir et argent – deux mots –  
Brillent dans ses yeux blancs.  
D'où vient-elle?... – elle le tait.  
Où va-t-elle... – nul doute, vers le rien!

5

Pareille à une telle mégère  
L'humanité, qui aujourd'hui pleure et ricane;  
L'Histoire?... – n'entend que le sang!...  
La société?... – l'argent!...

Traduit du polonais par F.-X. Jaujard, C. Jeżewski.

Choix de poèmes tirés de Vade-Mecum, édition établie  
par Christophe Jeżewski, 2004, pp. 66, 77-79 et 99.

**Frédéric Pajak**

# Manifeste incertain 6

*Frédéric Pajak est né en 1955 dans les Hauts-de-Seine. Il a publié une vingtaine d'ouvrages, souvent écrits et dessinés, dont: Le Chagrin d'amour, Humour – une biographie de James Joyce, Nietzsche et son père, Nervosité générale, Mélancolie, aux PUF; La Guerre sexuelle, J'entends des voix et Autoportrait, chez Gallimard. Il est l'éditeur des Cahiers dessinés. Après L'Étrange Beauté du monde et En souvenir du monde, réalisés avec Lea Lund, après la nouvelle édition de L'Immense Solitude et les six premiers volumes du Manifeste incertain (Avec Walter Benjamin, rêveur abîmé dans le paysage; Avec Nadja, André Breton, Walter Benjamin sous le ciel de Paris; La mort de Benjamin. Ezra Pound mis en cage; La liberté obligatoire. Gobineau l'irrécupérable; Vincent van Gogh. Une biographie; Blessures), les Éditions Noir sur Blanc poursuivent la publication des œuvres de Frédéric Pajak. Il a reçu, pour le Manifeste incertain 3, le prix Médicis Essai 2014 et le Prix suisse de littérature 2015.*

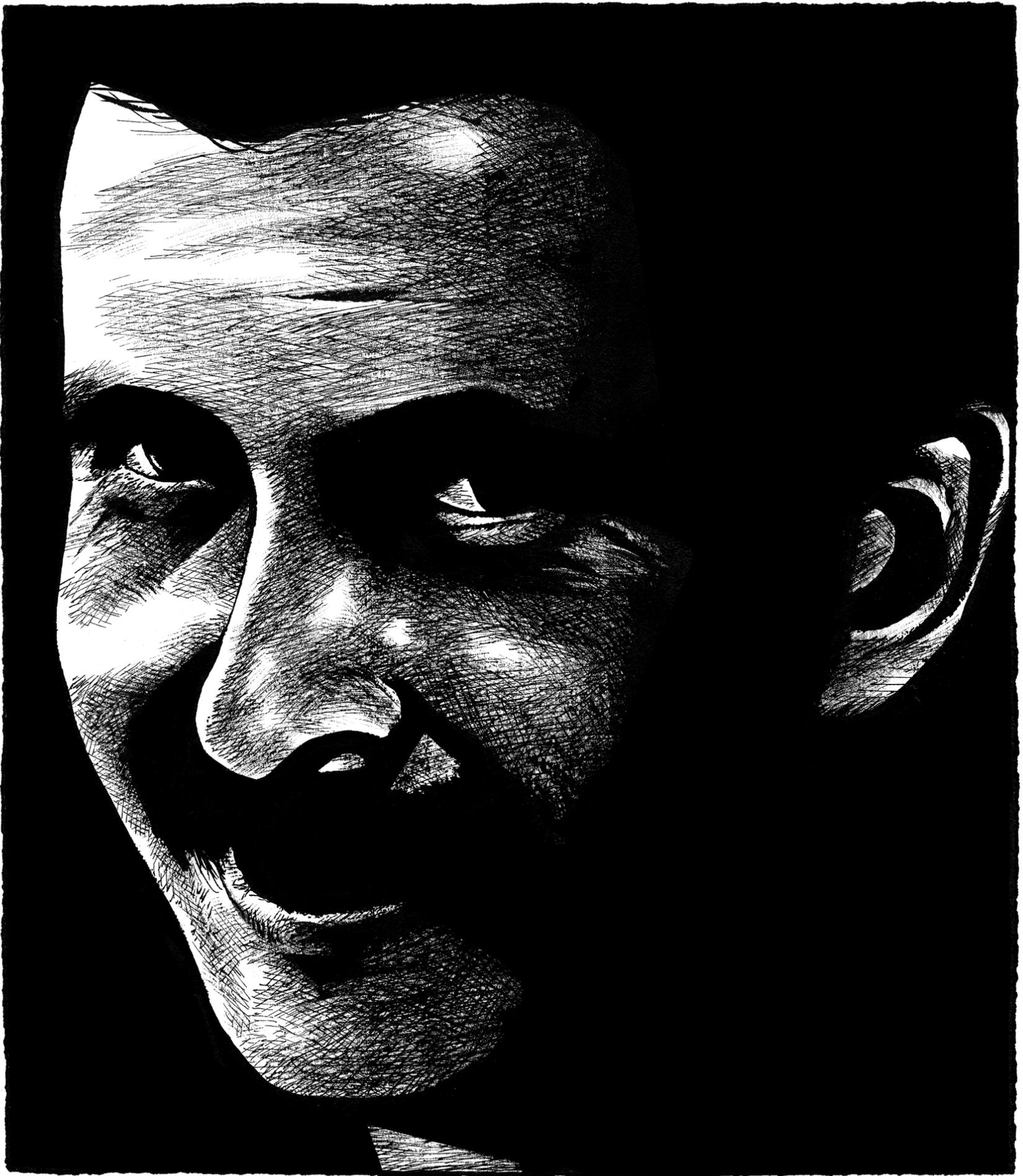


La leçon biblique débute inexorablement de la même manière: la maîtresse dispose des figurines sur le tableau de feutre blanc tout en racontant un épisode de l'Ancien Testament. Cela fait quelque temps déjà que ses récits m'inspirent le plus grand scepticisme. Un jour, n'y tenant plus, j'interromps la leçon avec une véhémence que je ne me connaissais pas. Je dis: «Il est impossible qu'Adam et Ève, supposés être à l'origine de l'humanité, sachent s'adresser à Dieu dans une langue intelligible, alors que les hommes de la préhistoire n'ont poussé que des grognements! Et puis, si Adam et Ève ont eu deux garçons, l'un d'eux s'est donc accouplé avec sa mère pour perpétuer l'espèce.»



À ces mots, la maîtresse hurle en suffoquant: «Au diable! Au diable!» Elle m'ordonne de quitter immédiatement la classe. Je claque la porte et reste accroupi dans la cour jusqu'à l'heure de la récréation. À la fin de la leçon, mes camarades me montrent du doigt: «Satan! Tu brûleras en enfer!»

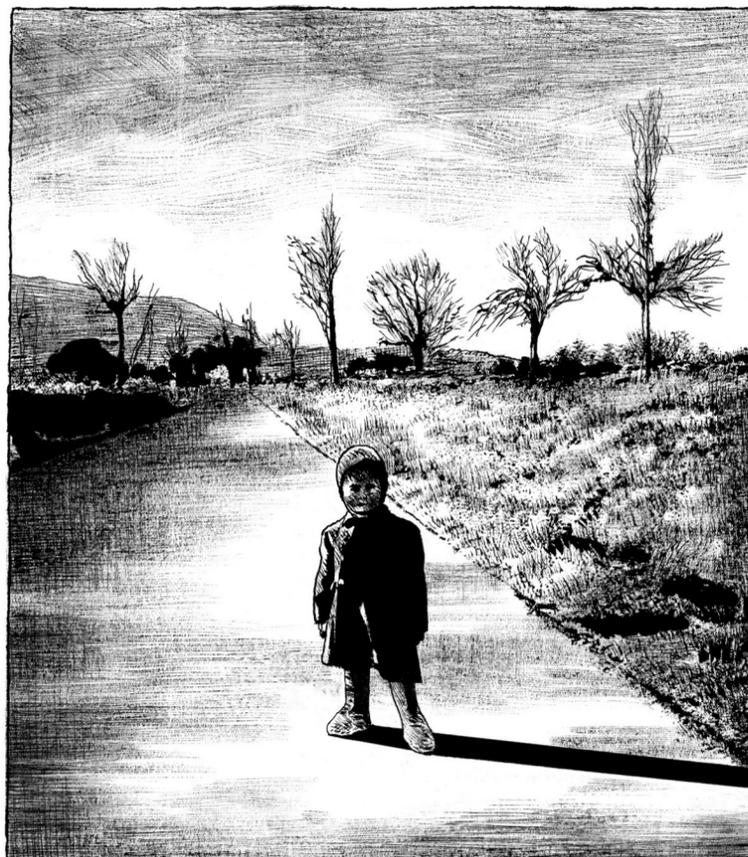
Je rentre chez moi complètement ébranlé, mais convaincu de la pertinence de mes objections. Ma mère me dit simplement: «Réjouis-toi, en enfer, tu retrouveras ton père...»



La nuit, étendu sur mon lit, les yeux grands ouverts, je m'imagine au milieu des flammes du bûcher, aux côtés de mon père. Je suis heureux.



Le lendemain, mes camarades ne m'adressent plus la parole. Ma mère prie le directeur de me dispenser de leçon biblique. Le scandale fait de moi un pestiféré. Je me désintéresse de tous les cours, excepté le dessin et la composition de français. En quelques semaines, de deuxième de classe, je passe à dernier; cela me laisse indifférent. J'ai dix ans. Je serai dernier de classe pendant encore presque quatre ans, avant de claquer définitivement la porte de l'école.



De ma mère, du temps de mon enfance, je n'ai aucun souvenir. Est-ce parce qu'elle n'était pas assez aimante? Je lui voue pourtant un attachement profond; moins que d'un amour filial, il s'agit plutôt d'une sorte d'amitié, d'une complicité intellectuelle qui nous rapproche autant qu'elle nous éloigne – elle a réservé sa tendresse physique à ses amants. C'était, aux yeux de tous, une femme admirable, avenante, sensible.

Je crois que, durant les premières années avec mon père, elle a été heureuse, tout comme elle fut heureuse d'être mère. Et puis, elle s'est étourdie en s'entichant de plusieurs hommes. Je doute qu'elle les ait aimés.



Un soir, dans un train de banlieue, le nez collé à la vitre, je regarde défilier les fenêtres éclairées des immeubles; j' imagine ces milliers de vies qui s'agitent à l'intérieur avant d'expirer dans l'obscurité poudreuse de la nuit qui vient. Le train s'arrête. Sur un panneau: Suresnes. C'est ici, dans cette banlieue, que je suis né. Aussitôt né, aussitôt reparti – mes parents vivaient avenue Bolivar, dans le XIX<sup>e</sup> arrondissement. Je n'ai pas de souvenir de Suresnes, ni de l'avenue Bolivar. En revanche, je me souviens de Strasbourg, de Colmar, du village d'Oltingue. Mes oncles, tantes, cousins, ma grand-mère: tous vivaient en Alsace.



Je me souviens de Haguenau, sous-préfecture du Bas-Rhin, où vivait mon parrain, que l'on surnommait «le roi du cintre» – sa menuiserie industrielle fabriquait le plus grand choix de cintres de France. C'était un homme bienveillant, d'une générosité émouvante, d'une droiture rare. Avec ses quatre garçons, nous jouions derrière le dépôt de bois de l'usine, à construire des cabanes avec les planches défectueuses. Quelle joie! Plus loin, il y avait un hôpital psychiatrique entouré d'arbres nus. Nous parlions des fous, nous en parlions en baisant la voix, car nous ne savions rien de la folie.

*Agrégé de lettres, Pierre Pascal arrive en Russie en 1916. Il y restera jusqu'en 1933, après avoir fait le choix, malgré sa foi chrétienne et la réprobation de la France, d'« entrer en communisme ». Beau-frère de Victor Serge, ami de Boris Souvarine, il devient collaborateur de l'Internationale communiste et du commissariat du peuple aux Affaires étrangères, ainsi que le traducteur de Lénine. À son retour en France, il s'affirme comme le maître des études slaves, traduisant les grandes œuvres de la littérature russe, veillant discrètement à la publication de Pasternak et Soljenitsyne, et s'engageant dans un demi-siècle de combats antitotalitaires, jusqu'à sa mort en 1983.*

## Pierre Pascal

# Journal de Russie

## 1928-1929

14 août

Hier à 7 h du matin, j'ai quitté Blokhino, le sac sur le dos, derrière une *telega* qui portait quatre sacs de grain nouveau au moulin. Blokhino, je ne te reverrai sans doute plus jamais. J'ai un plein carnet de notes sur toi et sur tes habitants. Maintenant, j'irai voir du nouveau. Et pourtant je t'aime. Tes hommes ne sont pas parfaits, ils ont tous, comme tous les hommes, leurs défauts, mais ils sont bons et sympathiques. Ils m'ont reçu sans étonnement, sans manières, ils m'ont associé à leurs travaux et à leur vie, ils ont compris mon désir de connaître. En 3 semaines, malgré le mauvais temps, je ne me suis jamais ennuyé et je n'ai pas lu un seul livre. En traversant les champs de seigle non moissonnés encore, je ressentais une émotion, celle d'être à la base de la vie, de toucher immédiatement une activité éternelle et essentielle. À Ostankino, le postier a reçu avec amabilité le colis postal par lequel je m'expédie à moi-même le plus lourd bagage (accessoires photographiques), avant l'heure officielle d'ouverture. Et j'ai continué ma route vers Soptchino, à travers les villages que je connais bien, Glazbov, Rojnovo, Vatoma, Poulkovo. Le sac pèse, par extraordinaire il fait très chaud, et ce dernier village est interminable: 2 km au moins. Enfin, les dernières maisons, constructions de l'année, abritant les jeunes ménages séparés des parents, puis une descente, une grande prairie où se dressent des meules de foin, et l'on aperçoit le dôme ou la tour de construction du frigorifique de Soptchino. Un bois où passants et voitures cherchant à éviter la boue, ont frayé inutilement une multitude de pistes et de chemins, enfin le *zaton*<sup>1</sup> et la Volga. Pas de bateau, il ne passe qu'à 3 h. et il n'est que midi. Dans une barque, un homme vend des pommes de maigre apparence: 10 k. la livre dit-il, mais quand on achète il avoue n'avoir qu'un poids d'un kg. et il faut en passer par là. Sur le ponton, un vieux marin disserte avec un autre sur la passion de la boisson, très raisonnablement. Le bateau-mouche arrive à l'heure dite, bondé. C'est lundi, beaucoup de gens ont ajouté un jour au dimanche et regagnent seulement leur travail. Je suis éreinté, impossible de s'asseoir. Nijni s'annonce de loin, voici à droite les réservoirs de naphte, à gauche Petcheri<sup>2</sup>, mais est long à venir. Sur le ponton je me hâte de laisser mon sac en consigne et je prends le quai, direction de la foire. Premier spectacle: un soldat fusil à l'épaule pousse devant lui un débardeur qui rouspète. Puis avec un geste de mépris: « Mais je ne veux plus te causer, t'es trop peu de chose pour ça. » Le soldat est bien vêtu et bien nourri, l'autre misérable et harassé. Il est ivre. Je mange sur la route dans un restaurant coopératif: quatre clients saouls offrent en cachette un verre au garçon qui ne refuse pas. Sur le pont, quatre malheureux ouvriers saouls, dont un surtout qui crie, court après un cheval qui passe, s'arrête avec des yeux hagards. Puis un vieillard, ivre, que son fils d'une huitaine d'années conduit par la main. J'arrive à la foire: je cherche la foire, la fameuse foire de Nijni. Je ne trouve que quelques baraques où des Persans vendent des noisettes, des abricots secs et des figues, d'autres baraques comme on en voit sur les marchés de Moscou, étoffes, fichus, casquettes, bottes, casseroles; j'entre dans un grand hall où sont exposés des objets koustari, mais il y a plus grand choix à Moscou. J'arrive au Glavny dom<sup>3</sup>, centre de la foire, sorte de galerie contenant de nombreuses boutiques: à toutes les entrées, des pains d'épices d'Ukraine, des *prianiki*<sup>4</sup> de Toula. Les vendeuses en costume ukrainien d'opéra comique, outrageusement peintes, chargées de colliers de clinquant. Au milieu, des kiosques de lainages, chaussettes, tricots; un étal de couteaux et cadenas de Pavlovo; le graphologue Zouev-Insarov<sup>5</sup>, le même qu'on voit au cinéma Colosse à Moscou: mais il exhibe un album renfermant d'illustres attestations de Barbusse: « Cher ami. Je crois à la graphologie et je m'y adonne quelquefois. » Vaillant-Couturier se dit flatté du portrait qu'on lui a fait « mais un chef du prolétariat doit se connaître »; deux camelots vendent un nécessaire de bonne ménagère permettant de découper dans les pommes de terre et les carottes des spirales qu'on peut ensuite combiner pour le plus grand étonnement de

ses hôtes, etc... Tout autour, des boutiques de trusts, horlogers, Tatars de Kazan avec des babouches multicolores, savons de Kazan, Gosizdat (misérable), le kiosque où on vend des emprunts d'État, avec réclames, appels aguichants, loterie... Le public qui se promène là, le soir, est en somme la jeunesse du faubourg de Kanavino. Je me sauve, je trouve sans peine une chambre de 2 r. dans un hôtel Birja, et je gagne, malgré les 25 ou 30 km que j'ai dans les jambes, la ville haute, pour jouir de la vue. Il fait nuit déjà. La cité allume ses feux. L'eau du fleuve est lumineuse: chaque étoile est un bateau, un chaland, une drague amarrée ou à l'ancre. Du pavillon des Chasseurs, je contemple cette rive gauche d'où je viens. Une barque de pêcheurs évolue lentement, se dessine en ombre chinoise. C'est, en face de la grande ville, comme un pays primitif, inhabité: sauf la ligne des chantiers navals, nul feu n'y brille. Nijni n'a même pas pu donner l'électricité au gros bourg de Bor. Je sais pourtant que là-bas il y a des hommes qui peinent, qui réfléchissent, qui ont leurs questions angoissantes, qui organisent leur vie avec plus ou moins de succès, le curé de Zaskotchikha, Fedor Iakovlevitch, son frère Stepan, Riédkine, Nicolas, Fabrikov, les vieux Pavel, Timothée, Trofime, les bambins qui naissent et qui meurent...

15

J'ai voulu vérifier mon impression sur la foire: en plein jour, privé d'électricité, le Glavny dom est sinistre. Je trouve les boutiques des marchands d'habits: physionomies à la Kiviliovitch. Des valenki. Des fourrures en gros et en détail. Le pavillon du Gostorg est fermé, mais on en voit très suffisamment par les vitres. Marchands de pelmeni<sup>6</sup> sibériens, brasseries, onguent à enlever les taches. Je cherche les machines agricoles: que c'est pauvre! Quelques charrues, quelques vans, une batteuse. Pas de choix. Coopératives: victuailles, caviar et conserves, vins. Artisans: coffres bardés de fer, harnachements, pelles de bois... Et l'on retrouve toujours les Persans derrière leurs sacs de fruits secs. D'autres occupent des boutiques sans marchandises, mais ornées de tapis avec l'enseigne: « Commission et courtage ». On y voit 4 ou 5 Persans autour d'une table. Des miliciens rôdent, entrent ici et là avec des papiers, des serviettes. Beaucoup d'avis officiels affichés: Bourse du travail. J'oubliais, au « jardin du Brésil », les 2 ou 3 baraques foraines, Guignol, photographe avec ses accessoires, costume ukrainien pour les femmes, tcherkeski<sup>7</sup> avec poignards pour les hommes... Je comprends pourquoi les étrangers qui ont été à Nijni (A. Viollis<sup>8</sup>, par ex.) décrivent des réceptions, des banquets chez Malychev, mais de la foire elle-même ne disent mot. À 10 h du soir, j'ai repassé pour prendre le train: tout était fermé, les lumières éteintes. Le restaurant où j'ai pris le thé était vide. Kanavino travaille, et se couche tôt. Ce que j'ai trouvé de mieux à la foire, c'est ce même soir, certain pilaf dans un « restaurant oriental » où il n'y avait pas plus de 6 clients, et un orchestre zourni<sup>9</sup> domra<sup>10</sup>, tambourin qui se faisait entendre à de longs intervalles. Dans une brasserie, un homme ivre réclame quelque chose avec la bière: il n'y a rien, il se fâche, il fait une scène en invoquant son droit de recevoir des zakouski<sup>11</sup>, la loi et la constitution: « Je ne ferai pas de scandale, mais je veux qu'on observe la loi. »

16

Hier matin arrivé à Moscou. Le train était loin d'être plein. Il a si bien marché depuis Pavlovo qu'il a rattrapé son retard et est même arrivé en avance sur l'horaire. Je suis retombé aussitôt dans l'atmosphère de Moscou: Gog parle avec Novikov, questions de chambre, Emery est revenu, le commandant ne l'a pas laissé entrer, Choura a

attrapé la même paralysie de la main qui a frappé les autres dactylos du Profintern: on lui a interdit de feuilleter même un livre.

Le soir, des camarades, comme s'ils avaient deviné mon retour, sont arrivés. Il y a une nouvelle déclaration de Trotski demandant sa réintégration sans rien renier en fait: elle fait grand bruit, il se tient dans les usines des réunions clandestines, où on en donne lecture et discute. La situation est tendue: bruits de guerre. Les industries de guerre travaillent à plein, à trois équipes. On prépare l'opinion. Le 2<sup>e</sup> emprunt « d'industrialisation » n'est pas encore lancé qu'on oblige les ouvriers à souscrire pour un mois de salaire (payable naturellement à termes). Et le rendement du travail baisse partout: les journaux l'avouent. La vraie raison est qu'on a tellement exagéré la pression, exigé un effort tel que la réaction était fatale. Épuisement et dégoût. Les achats de blé vont mal: on a eu beau relever les prix, le paysan ne vend pas, car il est encore trop volé. Le bruit court qu'on ferait de plus grandes concessions au commerce privé. Mais d'autre part on dit que Rykov serait en Crimée pour maladie diplomatique, limogé, que Staline de nouveau a repris du poil de la bête??

À Nijni, on m'a raconté la réception faite à Gorki: il n'a vu aucun de ses anciens amis, Dmitriev<sup>12</sup>, etc... On s'étonne. Mais séance officielle, discours politiques, même le Goubono<sup>13</sup> n'était pas représenté. À plus forte raison l'Université. Visite officielle de Balakhna<sup>14</sup>. Gorki proclamé ouvrier honoraire. Départ. À Nijni, où il a passé sa jeunesse, commencé à écrire!

*Extrait de Journal de Russie 1928-1929, édité et annoté par Jacques Catteau, Sophie Coeuré et Julie Bouvard, 2014, pp. 295-301.*

#### Notes

**1** « Anse »: point d'hivernage et de relâche des bateaux.

**2** Verkhnie Petchiory: zone d'habitation du sud-est de Nijni Novgorod, constituée de plusieurs ensembles de maisons.

**3** « Bâtiment principal ».

**4** « Pains d'épice ».

**5** Dmitri Zouev-Insarov: célèbre graphologue soviétique, président de la Société scientifique russe de graphologie, qui a, entre autres, établi le profil psychologique de nombreuses personnalités d'après leur écriture.

**6** Sortes de raviolis russes, ici sibériens, c'est-à-dire, contrairement aux ukrainiens, fourrés avec au moins deux viandes différentes, que l'on congèle avant de faire cuire afin que la pâte ne se déchire pas.

**7** Long kaftan ouvert, aux manches bouffantes, qui complète le costume national masculin dans les régions du Nord du Caucase.

**8** Andrée Viollis, pseudonyme de Françoise-Caroline Claudius Jacquet de la Verrrière (1870-1950): journaliste à la revue féministe *La Fronde*, elle devient grand reporter au *Petit Parisien*, pour lequel elle écrit un reportage intitulé « De la Baltique à la mer Noire » entre le 19 janvier et le 16 avril 1927, publié en volume la même année (*Seule en Russie de la Baltique à la Caspienne*, Gallimard). Elle s'engagera dans le combat antifasciste dans les années 1930 et se rapprochera du parti communiste.

**9** En fait « zourna »: longue flûte orientale.

**10** Sorte de luth proche de la mandoline.

**11** Les *zakouski*, considérés à tort comme des entrées, sont les divers accompagnements de la vodka.

**12** Maksim Dmitriev (1858-1948): grand photographe russe, issu d'un milieu social très modeste. En 1886, il ouvre son propre atelier à Nijni Novgorod. En 1891-1892, il fait un voyage le long de la Volga et en revient avec un véritable reportage photo sur les conditions de vie des paysans, qui le rend célèbre.

**13** Acronyme pour « Goubernski otdel narodnogo obrazovaniia »: département régional de l'Instruction publique.

**14** Ville située sur la rive droite de la Volga, à 32 km au nord de Nijni Novgorod, aux nombreux monuments médiévaux.



Oleg Pavlov

# Journal d'un gardien d'hôpital

Septembre 1994 – novembre 1995

Les médecins réanimateurs ont sauvé la vie d'un type friqué. Reconnaisant, il leur a fait cadeau d'un lecteur vidéo. Un seul pour tous, pour toute l'équipe qui avait fait du si bon boulot. Alors, chaque nuit, des gémissements s'échappent du service de réanimation – mais ça vient des cassettes pornos.

Un infirmier cassait la croûte dans la salle d'attente – un gringalet tout jeune, pas très équilibré. Les infirmières lui ont versé du vin, un seul verre lui a suffi. Complètement soûl (c'était en pleine nuit), il est monté au service de neurologie, ou peut-être à celui de médecine générale, il a commencé à virer les malades de leurs lits et à les faire aligner, tout apeurés, dans le couloir. Et eux, ils ne lui ont opposé aucune résistance, ils se sont laissé mettre en rang. Un type a quand même compris: sans un mot, il est sorti du rang et lui a foutu son poing sur la gueule.

*Né en 1970, Oleg Pavlov compte parmi les voix importantes de la littérature russe contemporaine. Alors qu'il n'a que vingt-quatre ans, son premier livre, Conte militaire, lui vaut de figurer parmi les finalistes du prix Booker russe; il recevra ce dernier en 2002 pour Le Banquet du neuvième jour. Ces deux ouvrages font partie d'une trilogie parue chez Noir sur Blanc en 2012, Récits des derniers jours. Son Journal d'un gardien d'hôpital paraît chez le même éditeur en 2015. Également polémiste et auteur d'essais, Oleg Pavlov a reçu le prix Soljenitsyne en 2012 pour l'ensemble de son œuvre.*

Dmitri Mikhaïlovitch, un liftier. Il porte une blouse blanche sale et déchirée, mais il raconte (il en est très fier) que les visiteurs le prennent pour un travailleur médical, peut-être même pour un médecin. Il boit et il m'a demandé, comme à quelqu'un de la jeune génération, ce qu'il pouvait trouver de meilleur, parce que les nouvelles vodkas, il n'y connaissait rien. Il dit qu'il a acheté un truc à un type et que ça l'a littéralement empoisonné, tout juste s'il n'en est pas mort. L'hôpital a trois étages: à chacun il est sûr qu'on va lui verser au moins cinquante grammes<sup>1</sup>. On peut donc dire que l'ascenseur ne fait pas que le nourrir: il l'abreuve. C'est aussi dans l'ascenseur qu'il dort la nuit. Mikhalytch<sup>2</sup> était électricien, il a eu un ulcère peu avant sa retraite et s'est mis à errer de place en place, comme on vagabonde sur les grands chemins. Il a eu un poste dans un dépôt de tramways, il a été gardien de nuit dans un restaurant à chachlyks. Il fait équipe avec deux autres liftiers. L'un a des opinions communistes, il est encore abonné à la *Pravda* et on dit que c'est un brave type; l'autre, c'est un salaud et

un sans-parti. Ce qui est le plus voyant chez Mikhalytch, c'est sa propension à taper les gens, il n'a absolument pas honte de quémander du sucre ou des cigarettes. C'est sans doute plus par curiosité que pour avoir des trucs à l'œil. Et il remercie toujours tellement qu'on a presque l'impression d'être un sauveur ou un mécène quand on lui a donné du sucre ou une cigarette. Et puis il lit des livres, des livres « instructifs », comme il le dit lui-même – ça, c'est quand il n'est pas assoiffé, quand il a déjà bu, mangé un morceau et qu'il est content, ou quand il se repose après une période de soûlographie continue. Quand il a bien lu, il aime énoncer des pensées et des mots abscons qu'il ne comprend pas et qu'il avale, dirait-on, comme cette vodka qui lui fait toujours du bien: elle lui emplît le cœur de mélancolie et de tendresse. Là, il vient de finir un livre sur la caste des marchands moscovites, comment ils vivaient, et il en a conclu, tout étonné: « Les bolcheviques ont eu bien tort de faire la révolution, parce que tout le monde avait tout ce qu'il voulait. »

Parfois les sans-abri, c'est-à-dire les SDF, meurent pendant la procédure sanitaire: ils font un arrêt cardiaque s'ils viennent de la rue en hypothermie et qu'on les plonge directement dans un bain brûlant. Mais qui s'en soucie? Homme ou cadavre, pour l'hôpital c'est du pareil au même, le boulot a été fait.

Nos infirmières. Elles viennent des villages autour de Moscou. Elles ont l'accent du terroir, se maquillent lourdement – les cils chargés de bleu, par exemple. Elles jurent comme des hommes, sont assez paresseuses, aiment bien boire mais n'aiment pas trop la cigarette, elles fument sans plaisir. Avec ça elles sont plutôt timides, patientes, et s'il leur arrive de vous parler, c'est avec une franchise qu'on ne rencontre jamais chez les filles des villes.

Mon coéquipier. Il est désemparé: il n'a pas pu être le témoin de mariage de son meilleur ami parce que la future femme a jugé qu'il n'avait pas un assez beau costume.

Un vigile, un tout jeune homme, nous a parlé de son grand-père: « Qu'est-ce que je peux en dire... un salopard, un foutu salopard. » D'après ce que j'ai compris, le grand-père est colonel dans la police; il est à la retraite depuis longtemps mais étonnamment résistant pour ses quatre-vingts ans. Il méprise toute sa famille: « Pour lui, si on n'est pas colonel, on est de la merde. » Le plus drôle est qu'il considère presque tout le monde comme de la merde: en fait il divise les gens, et pas seulement les militaires, en colonels et non-colonels. Imaginez ce qui lui arriverait s'il rencontrait un général – à quel sommet d'humiliation volontaire il se livrerait, et comme il aurait l'air pitoyable, touchant même, ce négateur obstiné, cet « Éternel Colonel » de la police. Encore une petite scène de la vie courante. Quand le grand-père tomba enfin malade, son petit-fils, qui était en vacances à Sochi, reçut un coup de fil de sa mère: « Boria, ton grand-père est mourant, viens immédiatement. De toute la famille c'est toi qu'il préfère, et il faut qu'on mette la datcha et la voiture à ton nom, sans ça on n'aura pas un radis. » Le garçon se précipite à Moscou. Le grand-père a beau être en réanimation, il est en pleine forme: il injurie tout le monde, même les médecins, et se moque féroce de sa famille éplorée.

Un riche Arménien est mort en réanimation. On l'a descendu pour l'amener à la morgue, et juste au même moment arrive le corbillard qui devait prendre des macchabées chez nous, pour l'autopsie. On charge les corps de deux hommes sur un seul brancard, un cul-de-jatte et un gros type, ils sont partis comme ça, dans les bras l'un de l'autre. On a mis encore des petits vieux. L'Arménien était le dernier. Les aides-soignants ont eu du boulot avec lui: il fallait qu'ils comptent ses dents en or, c'est sous leur responsabilité, et l'Arménien avait pratiquement de l'or plein la bouche; ils en ont pris une bonne suée, pas commode de compter, on ne voit rien à l'intérieur (ils s'en plaignent toujours), et là – « un trésor ». C'est leur mot à eux... « Vitka, un trésor! – Ouais, il en a plein la bouche... »

Les défunts semblent incroyablement lourds en comparaison de ce qu'ils seraient s'ils étaient en vie, et c'est compréhensible, explicable même: on a du mal à déplacer un mort parce que toute souplesse, toute mobilité l'a quitté. Quand on regarde un mort, ce qui frappe en premier, c'est que ses traits se sont allégés d'un coup jusqu'à en devenir impondérables et à présent ils sont comme de la cire – à croire qu'on pourrait la prendre et remodeler cet être humain à neuf; on ne peut rien prouver, on ne peut rien « comprendre » à proprement parler, mais la pesanteur vivante, c'est la vie même – elle est dans le regard humain, dans l'expression des yeux, dans la respiration, bien que le souffle, comme l'air, ne pèse presque rien.

On a apporté un homme ramassé dans la rue: il a eu un infarctus, mais on n'a même pas eu le temps de faire quoi que ce soit à l'accueil, il est mort sur le chariot. On s'en débarrasse en le roulant dans un local technique. Une infirmière toute jeune, presque

une enfant, demande qu'on l'aide à le ligoter: on attache les pieds et les mains des morts et on leur bande la mâchoire pour qu'ils aient une bonne position, sinon, quand ils sont raides, on ne peut plus mettre leurs membres comme il faut, ils ne plient plus. Et je vois cette infirmière lui lier les mains – elle est si adroite que je ressens un choc, comme une brûlure: c'est encore une gamine, où a-t-elle appris ça?! Et brusquement, avec le même sentiment de dévastation, je comprends qu'en fait il n'y a rien à comprendre: elle travaille ici depuis un certain temps et son adresse s'explique par une longue expérience, elle s'est « fait la main ».

Une fille de salle se plaint que son mari lui apparaît en rêve; c'était un ivrogne invétéré et il est mort du cancer. Elle nous raconte leur conversation.

- Comment va la vie, Sveta?
- Ça va, Micha, on fait aller...
- Et le saucisson, vous en avez?
- Non.
- Et le fromage, le beurre?
- Non, on s'en passe.
- Nous, on a tout ce qu'on veut.
- Il dit ça, puis il lui tourne le dos et s'en va dans le noir.

Une petite fille dont la mère vient d'être opérée demande: « Ma maman, elle va vivre du début à la fin? »

On amène une petite vieille à l'hôpital, très très vieille et malade, mais consciente; elle est accompagnée par sa fille qui l'entoure d'attentions pendant qu'elle passe par toutes les procédures obligatoires. La grand-mère est tout emmitouffée, seul son nez bleuâtre pointe hors des châles et des couvertures de laine. On lui fait une radio, une analyse de sang, un électrocardiogramme, on l'ausculte, bien sûr – elle est à l'hôpital depuis deux bonnes heures. Quand tout est fini et qu'il ne reste plus qu'à compléter le bulletin d'entrée, la petite grand-mère, tout ankylosée mais laissée enfin tranquille, dit de dessous ses couvertures: « Zinka, est-ce que je ne pourrais pas rester là? Je suis drôlement bien, c'est le paradis. » En attendant qu'on la mène dans le service, elle se met à chanter. « Zinka, eh, Zinka, chante avec moi, me laisse pas chanter toute seule... » Le trajet en fauteuil roulant la berce, elle arrête de chanter, s'assoupit. Dans la salle, les lits sont faits au fur et à mesure des besoins; on commence à mettre les draps seulement quand le patient arrive. L'aide-soignante étend une toile cirée froide sur le matelas. La fille de la petite vieille demande qu'on la retire, mais l'aide-soignante fait la sourde oreille et la rembarre: « Elle va se pisser dessus, et moi où est-ce que je prendrai un autre matelas? » Alors la grand-mère élève de nouveau la voix: « Ma petite dame, ça ne m'est jamais arrivé et ça ne m'arrivera pas aujourd'hui. » Mais l'aide-soignante n'en démord pas: « J'en ai vu des comme vous, au début ça va, et puis après... »

Chaque matin, des femmes viennent à l'accueil: elles prennent rendez-vous pour se faire avorter. Pendant longtemps (jusqu'à ce qu'on la mette à la porte) c'est Egorovna qui a pris les inscriptions. Mais personne ne savait qu'elle était baptiste. Alors voilà: dès que les femmes arrivaient, elle essayait de les convaincre de renoncer à cet infanticide impie, elle les menaçait de l'enfer. Elle faisait pleurer certaines, d'autres l'injuriaient et l'envoyaient promener... Bref, une vraie maison de fous – faire ça dans un hôpital public, c'est quand même un comble. Ce qui est étonnant, c'est qu'elle adorait son travail. Mais il y a eu tant de plaintes qu'on l'a fichue dehors. Elle est heureuse d'avoir souffert pour sa foi. Le dernier jour, elle a allumé un cierge à l'accueil et a chanté des cantiques pour tous les innocents massacrés dans cet hôpital.

Sur les cadavres, on écrit le nom et le prénom au mercurochrome; les marques sur le linge, on les enlève à l'eau de Javel; sur les casseroles du bloc alimentation, on peint les numéros des services à la peinture rouge – rouge sang, toujours; les oreillers, draps, housses, blouses, serviettes, on les marque avec le même tampon qui sert pour les bulletins d'entrée, les reçus, les certificats de décès, les factures, etc., comme si c'étaient des papiers importants.

*Extrait de Journal d'un gardien d'hôpital, 2015, pp. 9-14.  
Traduit du russe par Anne-Marie Tatsis-Botton.*

#### Notes

- 1 En Russie la « dose » d'alcool se mesure en grammes.
- 2 Déformation populaire de Mikhaïlovitch.

## Maria, Daria et Olga Razumovsky

# L'Adieu à la Tchécoslovaquie de notre enfance

1<sup>er</sup> janvier 1945 (Macha)

C'est aux sons du *Kaiserquartett* de Schneiderhan que nous avons franchi le seuil de la nouvelle année, ce qui doit tout de même être de bon augure. Le bon Wolfi a donc eu droit à un toast, car, de joie, nous avons oublié tous nos autres vœux et vidé nos flûtes de champagne à sa santé (...). Sinon, les réjouissances du Nouvel An se sont limitées à un pitoyable discours de notre cher Führer, au moment historique de cinq minutes après minuit, discours qui montre bien que ce type n'est plus qu'une épave.

1<sup>er</sup> janvier 1945 (Dolly)

(...) Hier, nous sommes restés debout autour d'une bouteille de champagne et nous avons attendu la nouvelle année. Avec des sentiments un peu mitigés. Cinq minutes après minuit, Hitler a fait un discours. Comment peut-on choisir un moment aussi ridicule pour s'adresser au public. On a tout de suite compris qu'il n'avait naturellement aucune intention de capituler, mais déclarait, au contraire, qu'il allait mettre sur pied de nouvelles divisions. Et c'est sur nous, les filles, que ça va probablement tomber!

1<sup>er</sup> janvier 1945 (Olga)

Je n'aurais jamais imaginé que nous fêterions la Saint-Sylvestre d'une façon aussi joyeuse et paisible que nous l'avons fait hier. Nous sommes entrés dans la nouvelle année comme dans un rêve (...). Et voilà que cinq minutes exactement après minuit notre «cher Führer» a tenu un discours plutôt débile, dans le seul but de mettre fin aux rumeurs courant sur son gâtisme intégral. C'était vraiment la meilleure, de choisir ce moment précis pour prendre la parole – et nous étions aux anges (tout comme la BBC) lorsque le speaker a annoncé: «Aujourd'hui, à minuit cinq, le Führer vous parle.» Je l'entends encore crier: «L'Allemagne d'hier a capitulé cinq minutes avant minuit. moi, je capitule cinq minutes après minuit!» Malheureusement, il n'a pas capitulé, mais promis au contraire de mobiliser les dernières forces vives du pays, femmes et enfants compris, pour vaincre l'ennemi.

2 janvier 1945 (Olga)

Elles sont belles, les perspectives de la nouvelle année! Les Russes sont à quatre-vingts kilomètres de la frontière autrichienne. Budapest est déjà tombée, ou c'est tout comme, seuls quelques rues et pâtés de maisons tiennent encore. Les Allemands ont lancé une terrible offensive à l'ouest et ont fait dès le début une avancée rapide. Maintenant les Américains ripostent et les Allemands ne progressent plus que par endroits.

C'est tout de même bizarre. Il faut toujours qu'on pense à la guerre, bien qu'on s'en défende. Tout cela me répugne pourtant tellement. Depuis six ans, on n'entend parler que d'elle. Que l'on vienne nous rendre visite ou que l'on soit en famille, on discute politique et, à la radio, les nouvelles sont les mêmes, quatre à cinq fois par jour, quand ce n'est pas plus. Moi-même, je ne peux m'empêcher d'y songer, surtout quand je reprends mon journal. «Que s'est-il passé depuis la dernière fois?» est la première question qu'on se pose, et aussitôt les nouvelles abominables de la guerre vous assaillent.

Aujourd'hui, je suis sortie avec Sacha et il a abattu sa première corneille. Comme il était fier! Je trouve cette rage de chasser chez mes frères dégoûtante. Ils commencent toujours par tirer une balle sur ces pauvres bêtes, qui continuent encore à se débattre pendant longtemps en criant, puis ils les achèvent en leur tapant sur la tête avec le premier objet venu. Cela n'est vraiment pas un plaisir et, en général, j'évite de les accompagner dans ce genre d'entreprise.

*Maria (Macha), née en 1923, Daria (Dolly), née en 1925 et Olga, née en 1927, les trois filles du comte Razumovsky, commencent à tenir leurs journaux intimes au début de la guerre. Le premier volume, Nos journaux cachés (Noir sur Blanc, 2004), traite des années 1938 à 1944. Maria Razumovsky est aussi l'auteur de Marina Tsvetaieva. Mythe et réalité, et de Les Razumovsky (1730-1815). La saga d'une famille dans la Russie des tsars (parus chez Noir sur Blanc en 1988 et 1999).*

4 janvier 1945 (Dolly)

J'apprends à taper à la machine le plus vite possible. Et cela m'amuse, même; mais pour maîtriser aussi bien la frappe que tant d'autres, je crois qu'il faut beaucoup de patience.

Lundi, des agents des impôts vont venir contrôler l'exploitation. Pourvu qu'ils ne viennent pas avec de mauvaises intentions. Serait-ce vraiment une première intrusion des commissaires du peuple dans nos affaires? Plus rien ne saurait m'étonner.

6 janvier 1945 (Dolly)

Aujourd'hui, je suis seul maître à bord, ils sont tous à Troppau. Comme je n'ai rien à faire au bureau pour le moment, je suis dans la bibliothèque et j'attends la *LuLaMe* (bulletin de la situation aérienne). On s'attend à quelques attaques aériennes, depuis dix jours il n'y en a pas eu ici. À chaque fois qu'on annonce à la radio: «L'émetteur de Vienne va interrompre ses émissions!», mon cœur s'arrête presque de battre de frayeur. Il faut l'avoir vécu pour comprendre ce que cela a de terrible. Je ne parle pas pour moi, car, curieusement, je n'ai pas encore éprouvé la moindre peur, mais de voir les gens se précipiter en ville dès sept heures du matin pour y arriver avant la première alerte, s'apostropher sur un ton énervé, hystérique, égoïste et vulgaire, tout cela est si affreux. Et de voir surtout chacun ne trembler que pour sa propre vie, ça, c'est franchement répugnant. A-t-elle tant d'importance, la vie qu'on mène aujourd'hui? Parfois, on se prendrait presque à penser que ceux qui sont morts sont ceux qui s'en sont le mieux tirés. Comme Limpi<sup>1</sup>, par exemple. Bien que, pour ma part, je trouve la vie toujours très belle, malgré tout ce qui se passe. Simplement parce que je ne veux pas abandonner l'espoir que tout s'arrangera, que la vie, pour nous les jeunes, moi comprise, finira tout de même par commencer. Il est vrai qu'on perd presque tous les jours une nouvelle raison d'espérer, mais je me refuse à baisser les bras. Mon nouveau passe-temps, rêver d'un emploi à Vienne, m'est d'un grand secours. Le soir, avant de m'endormir, je «joue» comme une petite fille à faire des projets d'avenir. C'est sûrement des bêtises et pour des prunes, mais, si cela m'aide à sortir de la situation les nerfs à peu près intacts, ce sera déjà ça.

10 janvier 1945 (Dolly)

Apparemment, le fisc ne veut pas nous décapiter. Aujourd'hui, les deux types sont venus nous voir et ont mené avec nous une conversation des plus aimables sur le seul sujet, qui, après celui de la météo, est sur toutes les lèvres: les bombes. Ce seraient vraiment de sacrés salauds, s'ils avaient eu une autre idée en tête et nous avaient joué la comédie.

Depuis hier, les élèves ont un nouvel emploi du temps: les écoles n'ont plus le droit de chauffer qu'une seule salle de classe, le reste du charbon est réquisitionné. Les classes se succèdent un jour après l'autre. Olga a donc six heures de cours une fois dans la semaine et les garçons, deux fois. On peut facilement s'imaginer le résultat! Cela signifie-t-il la fin de l'enseignement? Car, qui sait ce qui va encore nous tomber dessus d'ici le printemps. Il y a quelques jours, on a dit à la radio qu'il fallait s'attendre à une offensive en Haute-Silésie. Cela m'irait tout à fait. Si seulement cela leur permettait de laisser Vienne en paix. Mais je perds lentement tout espoir. Ils sont déjà tout près de la frontière de la Basse-Autriche et alors – défendront-ils Vienne comme ils ont défendu Budapest? Oh, sûrement, sans aucun doute.

10 janvier 1945 (Olga)

Ah, ce pauvre Troisième Reich! Il compte encore gagner la guerre contre une grande puissance, alors qu'il n'a même plus de charbon pour alimenter ses usines d'arme-

ment. Un nouveau décret est tombé, imposant aux écoles de ne plus chauffer qu'une seule salle de cours, ce qui reste de charbon allant à l'armement. On a introduit un emploi du temps génial. Chaque classe a désormais six heures de cours une fois par semaine, les autres jours sont libres, avec plein de devoirs à faire à la maison! C'est très agréable pour nous, surtout qu'avec l'hiver, dans le train, il faisait toujours froid; à l'école aussi, et les trains avaient toujours du retard... J'ai maintenant cours le mercredi matin, Sacha, les mardis et vendredis matin et Andi, les mardis et vendredis après-midi. Les garçons râlent pas mal d'avoir à faire le trajet deux fois. On dit que c'est une question de deux semaines et qu'ensuite les cours reprendront normalement, mais ce n'est pas encore certain.

12 janvier 1945 (Macha)

Depuis quinze jours, les combats de rue font rage à Budapest. Les Allemands ont transformé toutes les caves en bunkers et incendié les rues; les Russes font sauter le reste. Ils avancent lentement, pâté de maisons par pâté de maisons; aujourd'hui, on s'est battu près d'une gare, puis on a annoncé que le Parlement avait sauté... Et à Vienne les bonzes disent qu'ils défendront chaque maison de la même façon, car cela répond à l'esprit national-socialiste. Pendant ce temps, les Russes sont déjà devant Komorn et Neuhäusel. Mon Dieu, n'y a-t-il donc pas de salut pour Vienne?

15 janvier 1945 (Olga)

Jusqu'à présent, nos yeux étaient fixés sur le front occidental, mais depuis avant-hier nous avons compris le danger que représentaient les Russes pour nous. Ils ont lancé une gigantesque offensive sur tout le front oriental et ils multiplient les succès de notre côté. D'après l'émetteur de l'Atlantique, ils seraient déjà à cinquante kilomètres de Cracovie et cent de Kattowitz!! C'est charmant. Désormais, on peut de nouveau s'attendre à ce que Papa ou quelqu'un d'autre annonce après les nouvelles, le front soucieux: «Bon, maintenant, il va tout de même falloir commencer à faire les valises!»

*Anthony Sattin est un écrivain anglais et un journaliste de presse (Sunday Times, The Guardian, Conde Nast Traveller), de radio et de télévision (BBC, Art Channel). Spécialisé dans l'histoire et les récits de voyage, surtout au Moyen-Orient et en Afrique du Nord, il a connu un vif succès avec Les Portes de l'Afrique (The Gates of Africa, 2003), L'Ombre du pharaon (The Pharaoh's Shadow, 2000) et plus récemment avec Le jeune Lawrence (Young Lawrence: a Portrait of the Legend as a Young Man, 2014). À sa parution, Un hiver sur le Nil a été considéré comme l'un des meilleurs livres de l'année 2014 (publié en français chez Noir sur Blanc en 2015). Le jeune Lawrence paraîtra en octobre 2018 chez Noir sur Blanc.*

Dans le cimetière de Bab al-Nasr au Caire, une fois passée la porte médiévale monumentale de la muraille nord, le désert d'autrefois est occupé par des cabanes et des maisonnettes bâties sur les tombes de la grande nécropole. On trouve là une modeste construction du XIX<sup>e</sup> siècle, briques et toit pointu, qui pourrait être un pavillon de jardin européen. C'est la sépulture de cheikh Ibrahim ibn Abdallah. La première fois que je suis allé sur sa tombe, en 1989, pendant l'aïd, la fête de fin du ramadan, le gardien m'a appris que les gens du lieu considéraient cheikh Ibrahim comme un saint homme, car il apparaissait dans les rêves des croyants méritants. Le gardien le nommait *al Lausanni*, l'homme de Lausanne.

Cet homme de Lausanne était Jean Louis Burckhardt, huitième enfant d'une grande famille suisse. Poussé à l'exil en 1806 par l'invasion napoléonienne, il se rendit à Londres. Il avait dans l'idée d'entrer au service diplomatique britannique, mais il rejoignit en fin de compte le projet d'exploration de l'Afrique dirigé par Sir Joseph Banks, fameux naturaliste animé par l'idée du progrès. L'objectif était de cartographier l'Afrique de l'Ouest et l'Afrique centrale, et d'y trouver un produit d'échange – de l'or, peut-être –, susceptible de remplacer la traite des esclaves. Il se prépara à son expédition en prenant des cours d'arabe à Cambridge et en passant plusieurs

17 janvier 1945 (Macha)

La voilà, la débâcle de la Wehrmacht. De la Prusse orientale jusqu'aux Carpates, les colonnes russes foncent en anéantissant tout sur leur passage. Hier, ils ont occupé près de deux cents localités, ce matin, ils se trouvaient à vingt kilomètres au nord de Cracovie et à soixante-cinq kilomètres de la frontière du Reich; Staline vient de lancer un *mot d'ordre* annonçant que Varsovie était tombée. La panique à Troppau est indescriptible. Première conséquence: les écoles ont dû être évacuées d'urgence pour accueillir les réfugiés qui affluent partout de l'Est. Chaque école s'est vue attribuer une classe à l'institut de formation des maîtres. Aujourd'hui, quelques trains ont été supprimés à la dernière minute, ce qui a contribué au désespoir général. Dernière rumeur que Papa vient de rapporter du bureau: dès lundi, les groupes 1 et 2 du *Volkssturm* seraient mobilisés, ce qui concernerait donc aussi les PG<sup>2</sup>. C'est terrible, qu'allons-nous devenir si notre administrateur<sup>3</sup> doit partir? C'est une chance inouïe que Papa ne soit pas «digne de servir» et que Andi n'en ait pas l'âge, à quelques mois près. Nous avons très peur. Que nous réservent les prochains jours? C'est maintenant que tout va se décider.

*Extrait de L'Adieu à la Tchécoslovaquie de notre enfance, 2009, pp. 13-18.  
Traduit de l'allemand par Chantal Le Brun.*

#### Notes

- 1 Notre cousin Rudi Zessner-Spitzenberg, tombé à Stalingrad à l'âge de dix-neuf ans.
- 2 Abréviation de Parteigenosse, c'est-à-dire membre du parti.
- 3 Rudolf Koschatzky, administrateur et soutien de l'exploitation, maire de Schönstein jusqu'en 1945.



Anthony Sattin

# L'homme de Lausanne

années au Proche-Orient, se mêlant à la population. À son arrivée au Caire en 1812, il était si bien entré dans la peau du personnage que les plantons du consulat britannique le prirent pour un pauvre marchand arabe. Du Caire, il comptait se joindre à une caravane de pèlerins revenant de La Mecque pour traverser le Sahara jusqu'à Tombouctou.

Burckhardt était une vieille connaissance. Avant de retrouver sa tombe, je voyageais déjà depuis longtemps en sa compagnie. Il était dans mes pensées à Hama en Syrie, où il fut l'un des premiers à identifier l'écriture cunéiforme des Hittites, jusqu'alors inconnue; en Jordanie, aussi, car il fut le premier Européen depuis des siècles à parcourir les rues de Pétra, la cité rose; en Égypte où il finança en partie le transport du buste colossal de Ramsès II au British Museum, et où il redécouvrit les grands temples d'Abou-Simbel; et puis au Soudan, où il comprit que «l'éducation des fils de l'Afrique dans leur propre pays et par leurs propres frères» était la seule façon de mettre un terme à la traite des esclaves.

Ainsi, il s'est invité dans pratiquement tous mes livres, et il m'a inspiré l'écriture de *The Gates of Africa*, mon histoire du projet africain de Banks et de la recherche de Tombouctou. J'avais d'abord parlé à mon ancien éditeur londonien d'un projet de

biographie de Burckhardt, en mentionnant au passage que cette même maison en avait déjà publié une, vingt ans auparavant. Au lieu de soutenir mon idée, l'éditeur préféra réimprimer cette précédente biographie, ce qui me conduisit à m'intéresser plutôt à l'instigateur des voyages de Burckhardt au Proche-Orient et en Afrique du Nord, et à me demander quel était le vrai motif de ces expéditions.

Tout m'inspire dans la vie de Burckhardt. Il a beaucoup écrit et a livré entre autres la première description détaillée des Bédouins, et celle du hadj, le pèlerinage à La Mecque. Bien qu'ayant été élevé dans un milieu privilégié, et malgré son habitude du luxe, il était devenu un voyageur aguerri. Il acceptait de vivre à la dure, et savait devant quel obstacle continuer ou rebrousser chemin. Homme prodigieusement cultivé, il avait constitué une bibliothèque de manuscrits arabes qu'il légua à l'université de Cambridge, et sut répondre brillamment à des questions sur le Coran posées par les autorités de La Mecque lors de la visite qu'il y fit en 1814. Et pourtant, ce n'était pas son but ultime. Il m'a appris que, dans la vie, il n'y a jamais de ligne droite. Comme Roland Penrose l'a dit, la route est plus large que longue. Burckhardt a accompli de grandes choses, mais il n'est pas allé à Tombouctou. La dysenterie l'a emporté avant son départ, alors qu'il était encore en Arabie. Il est mort au Caire en 1817, ce qui explique pourquoi il est enterré au cimetière de Bab al-Nasr.

Huit ans avant sa mort, alors qu'il était encore à Londres, il écrivit à sa famille qu'il voulait faire œuvre utile dans un monde déchiré par la guerre et les idéologies, c'est-à-dire aussi lutter contre l'extrémisme religieux, les wahhabites ayant envahi La Mecque. « Dans des temps tels que les nôtres, écrivit-il, qui voient des nations entières se préoccuper uniquement de leurs intérêts immédiats et de leur misérable jouissance égoïste, happées par le cercle vicieux d'une corruption éhontée, je prends courage en suivant la voie de ceux qui regardent devant eux et croient encore en un avenir meilleur. » Plus ça change, plus c'est la même chose... Maintenant, plus que jamais, vous comprendrez pourquoi je veux garder cet homme à mes côtés. Un jour, j'écrirai un livre sur lui. En attendant, nous prenons, lui et moi, le chemin des écoliers. Hier au Caire, aujourd'hui à Lausanne, la ville où il est né, et demain... qui sait ?

« L'homme de Lausanne », texte paru dans le livret publié à l'occasion des 30 ans de Noir sur Blanc en avril 2017.

Traduit de l'anglais par Florence Hertz.



## Roman Sentchine

# Qu'est-ce que vous voulez ?

Roman Sentchine est né en 1971, dans la république de Touva. En 1993, sa famille s'installe dans la région de Krasnoïarsk, dans une situation très précaire. Considéré comme l'un des représentants importants du nouveau réalisme russe, Sentchine a suivi une formation à l'Institut de littérature de Moscou. Ses romans reçoivent un accueil enthousiaste du public russe et ont été traduits dans de nombreuses langues. Les *Eltychev*, le premier roman de Sentchine traduit en français (Noir sur Blanc, 2013), et *La Zone d'inondation* (2016) ont figuré sur la liste des plus grands prix littéraires russes (National Bestseller, Booker Prize russe, Bolchaïa Kniga). Qu'est-ce que vous voulez ? paraîtra en mars 2018 aux Éditions Noir sur Blanc.

... Une odeur à la fois appétissante et écœurante d'omelette aux saucisses emplissait la cuisine. Maman coupait du pain blanc. Sur la loggia de la cuisine, qu'ils avaient également vitrée et isolée cet automne, et transformée en bureau, papa écrivait rapidement dans un cahier. Une voix féminine s'élevait de son ordinateur :

« ... J'ai une merveilleuse nouvelle pour Vladimir Vladimirovitch ! Et c'est le fait qu'à lui tout seul, en une journée... Et même en moins d'une journée, en quelques minutes, il peut endiguer l'épidémie de cette terrible drogue qui rend les gens dépendants dès la première prise, et les fait pourrir vivants en quelques années... »

– Dacha, assieds-toi, dit maman en indiquant une chaise. Tu veux de l'omelette ?

– Non merci.

– Allez, mange – on en a pour toute la journée...

– Il y a du jus ?

– On l'a fini. Mais il reste du yaourt.

– Je vais prendre du yaourt...

– Va le chercher dans le frigo.

« ... On appelle cette drogue le "crocodile", se hâtait la voix de l'ordinateur, parce que la peau du drogué commence par se couvrir de petites bosses, puis la chair se met à pourrir, et tombe par morceaux entiers... »

– Roman ! s'écria maman avec colère. Éteins ça, s'il te plaît ! Et viens prendre le petit déjeuner.

Papa coupa le son et entra dans la cuisine. Il répondit avec dépit :

– J'en ai besoin pour mon roman.

– Tu pourrais au moins mettre des écouteurs. On n'a pas besoin de subir ça dès le matin.

– Ils sont cassés. (Papa s'assit à table, mais se releva immédiatement, alla chercher sur la loggia sa tasse avec un fond de café.) Mangez, moi je déjeunerai plus tard. Avec Nastia... Là, je vous tiens juste compagnie.

Et il prit son éternel air absent, qui frustrait et énervait tant Dacha.

– Il parlera de quoi, ton récit ? demanda-t-elle pour ramener son attention à elle.

Papa eut un petit rire, ou plutôt, grimaça d'un côté du visage.

– De la Russie d'aujourd'hui.

– Ah... Et à quoi elle ressemble ?

– Bah...

– Et c'est quoi, le « crocodile » ?

Papa allait répondre quelque chose, mais maman lui coupa la parole :

– Dacha, tu as fini de manger ? On y va !

Et, se tournant vers papa :

– Tu sais quel temps il fait dehors ?

– Heu, près de zéro.

– Je parle sérieusement !

– Mais c'est vrai. Ils ont annoncé entre zéro et +1.

Maman soupira :

– Il ne reste que dix jours avant Nouvel An, et nous n'avons toujours pas de neige... Bon, Daria, en route !... Ah, et prends ton livre d'histoire : tu dois préparer tes contrôles...

Leur maison – une petite tour de 16 étages – était située juste à côté du métro, il y avait littéralement trente mètres de leur entrée d'immeuble à la station. C'était pratique, bien sûr. Mais ils n'avaient pas de cour (remplacée par un parking), ni de bancs, ni de place de jeux. Dès qu'on sortait, on se retrouvait dans le tourbillon et l'agitation de la vie moscovite, dans la foule, avec les kiosques éparpillés sur les trottoirs, les voitures qui faisaient demi-tour au milieu des piétons, les gens distribuant de la publicité... Et on n'avait plus qu'une envie, entrer au plus vite dans le métro, pour échapper tant soit peu à ce chaos. Puis, du métro, on se hâtait à la maison, au calme, même relatif, et plus ou moins en sécurité...

(...)

Elles passèrent de la station Tver à la station Pouchkine, reprirent le métro jusqu'à la station Rue 1905. Avançant sur des trottoirs étroits, gelés, presque déserts, elles

arrivèrent à l'école de musique... Dacha faisait ce trajet deux fois par semaine depuis plus d'un an, mais elle ne parvenait pas à s'habituer au fait que c'était aussi Moscou.

Des maisons de quelques étages à peine, mais imposantes, solides, qui semblaient cacher les hauts immeubles, une église bleue, agréable, et surtout: des montées, des descentes... Peut-être qu'à une époque, tout Moscou était ainsi, en maisons basses, confortables, avec des creux et des collines, puis elle s'était élevée, avait poussé dans tous les sens, et l'asphalte avait aplani les volumes...

De l'extérieur, et même de l'intérieur, l'école de musique n'était pas particulièrement joyeuse: une bâtisse en brique rouge sombre, de deux étages. Il y en avait une du même gabarit, mais en béton, près de leur maison, et ce genre d'écoles – de musique et pas seulement – semblaient très répandues.

Dacha allait à l'école au centre-ville: entre la station Tver et Maïakovski. Autrefois, c'était un collège pour jeunes filles, puis on y avait reçu les enfants des dirigeants, et maintenant – les enfants ordinaires. Juste à côté, il y avait l'école de musique Frédéric Chopin, et Dacha avait commencé à y étudier le piano et le basson, mais l'automne passé maman l'avait inscrite ici. Les dimanches et les mercredis, un joueur de basson connu dans le monde entier, professeur au conservatoire, y donnait des cours. Il venait en classe à 8 heures du matin et se fâchait si ses élèves étaient trop en retard.

En une année, Dacha avait fait de grands progrès: elle s'en rendait compte elle-même, et tout le monde le disait. Mais chaque leçon avec son professeur lui semblait une torture. Il était très exigeant, ne se gênait pas pour gronder... Maman avait dit récemment qu'il avait le cancer, et que, probablement, sentant qu'il allait bientôt mourir, il essayait de transmettre autant qu'il le pouvait, se dépêchait, et obligeait ses élèves à se dépêcher avec lui.

D'un côté, Dacha lui en voulait de la presser et d'exiger autant, et en même temps elle avait pitié de lui; c'était triste de savoir que cet homme allait bientôt mourir...

Et, cette fois encore, elles étaient à peine entrées qu'elles eurent droit à une tirade énervée et pleine de reproches:

– Les cours ont commencé il y a plus d'une heure! Vous devez respecter mon temps.

– Excusez-nous, Andreï Viktorovitch, répondit maman. Nous n'avons pas entendu le réveil sonner.

– Le professeur plissa ses lèvres fines, bleuâtres, qui disparurent tout à fait de son visage. Il se détourna.

Dans la salle, il n'y avait qu'Andreï Viktorovitch et son élève et assistant, Sacha. Mais aucun des élèves du dimanche, alors qu'ils étaient huit... Oui, on pouvait comprendre le professeur, qui avait perdu une heure de son temps à ne rien faire... Poussée par le chuchotement de maman, Dacha sortit le basson de son étui, monta l'instrument. Le professeur et Sacha se taisaient. Leur silence était pesant. Celui du professeur exprimait l'indignation, celui de Sacha, la crainte. Tous deux tenaient leur basson tourné vers le bas, comme des chevaliers du Moyen Âge s'appuyant sur leurs lances.

Voilà, elle pouvait commencer, le bocal avec l'anche était fixé au petit corps. Dacha essaya le son.

– Bien, dit le professeur en se radoucissant, montrant la scène de la main gauche (la droite tenait toujours son instrument). Je t'en prie.

Lors des concerts de fin d'année et autres manifestations, la scène, avec l'aide des éclairages, prenait un aspect frais et propre. Le reste du temps, elle avait l'air triste: la peinture, trop vieille, avait une teinte grisâtre, les murs des coulisses, des deux côtés, faisaient comme une peau ridée, la grande lyre en contreplaqué sur le panneau du fond était toute fissurée... Même le piano à queue ressemblait à une armoire renversée. Mais l'école était réputée, un grand nombre des élèves qui en sortaient faisaient une carrière musicale.

Pendant trois minutes, Dacha s'échauffa puis, sentant que ses lèvres et sa respiration étaient prêtes, elle sortit l'anche de sa bouche et regarda le professeur. Il dit:

– Si je ne me trompe pas, tu avais la Polka de Chostakovitch?

Dacha fit oui de la tête.

– Nous t'écoutons.

Elle essaya à nouveau le son. Puis elle fit une pause et, aspirant l'air jusqu'au fond de son ventre, commença à jouer.

*Extrait de Qu'est-ce que vous voulez?, à paraître en mars 2018.*

*Traduit du russe par Maud Mabillard.*



Jil Silberstein est né à Paris en 1948. Après bien des voyages, il se fixe en Suisse, travaille dans l'édition, dirige la revue d'anthropologie culturelle *Présences*. Lors d'un séjour en Amérique du Nord, il rencontre les Indiens du Québec-Labrador, dont il partagera la vie pendant plus d'un an. Ainsi est amorcée une série de textes, entre voyage et ethnologie: *Innu, Kali'na* et *Dans la taïga céleste*, publiés par Albin Michel. Poète, essayiste, lauréat du prix Schiller, il est aussi traducteur de *Trakl*, *Miłosz*, T. E. Lawrence et Charles Reznikoff. En 2010, il publie un livre d'entretiens avec Luc Hoffmann sur son combat pour la préservation de la nature: *Luc Hoffmann, l'homme qui s'obstine à préserver la Terre (Phébus)*. Aux Éditions Noir sur Blanc, Jil Silberstein est l'auteur de plusieurs essais et livres de voyage: *Lumières de Joseph Czapski* (2003), *Roumanie, prison des âmes* (2010), *La Terre est l'oreille de l'ours* (2012) et *Les Voix de Iași* (2015).

27 mars 2005

L'orée du bois, en contre-haut de notre ferme. Épais tapis de feuilles sèches, brunâtres, racornies, larguées par hêtres ou frênes à l'approche de l'hiver. À ce legs se mêlent aiguilles et cônes d'épicéas, mais aussi branches et brindilles... vestiges d'une luxuriance passée craquetant – crépitant – sous mes pas.

Ici et là, dans cette couverture végétale qu'un éphémère coup de vent chahute, fait frissonner, la terre se soulève en mottes minuscules. L'herbe nouvelle y force son passage.

En quête d'aliments, un bourdon zigzague, qui donne l'impression de «tituber».

L'orée, donc, séparant la prairie d'avec le bois. Un rideau de feuillus, pour l'heure imberbes, y compose une frontière poreuse au-delà de laquelle s'enfonce un sentier qu'assombrit vite l'épaisse toison des résineux. Magie du lieu et de l'instant. Ici com-

Jil Silberstein

# La Terre est l'oreille de l'ours

mence le Royaume – imposante entité de laquelle émane force, mystère et silence peuplé.

Céder à son attrait? M'y engager? Intimidé, j'incline plutôt à suspendre un instant mon avance, en sorte de mieux pouvoir saluer la forêt. De l'honorer. Ce matin, en effet, plus question de «balade», mais bel et bien d'un rendez-vous susceptible d'engager des années de ma vie.

Là où débute le sentier se dresse une ancienne borne de granit – trapue, capitonnée de mousse. Somptueux fourreau de couleur vert acide. Je m'y assois.

Dans mon dos: des rumeurs assourdies qu'engendrent les humains. Devant: le bruissement de la forêt – mi-voluptueux mi-inquiétant. Mille pépiements d'oiseaux qu'amplifie la densité du sous-bois. Depuis cette ligne de partage entre deux ordres antagonistes, assis et recueilli, je puis aussi entendre le tabac grésiller dans ma pipe.

Tabac. Les stations que pratiquent en forêt, au fil de leur avance le long des rivières et des chemins de portages ancestraux, les Innus du Québec-Labrador. Pour ces Indiens du Subarctique, fumer en attendant que l'eau du thé frissonne au-dessus d'un feu improvisé, c'est bien sûr reprendre souffle. C'est se donner du bon temps. C'est aussi couper court à toute précipitation, qu'on sait préjudiciable. C'est s'inscrire un peu plus dans l'environnement. Mais pas seulement! Car tirer sur une cigarette (celle-ci ayant, depuis des lustres, supplanté l'usage de la pipe), c'est encore – et surtout – honorer l'esprit de la rivière qu'on emprunte. De tel lieu qu'on traverse.

L'importance du tabac pour ces Amérindiens (comme pour bien d'autres Premières Nations). Ainsi, tandis que nous relevions ses pièges et collets autour du lac Tewigan: le vieux Philippe Piétacho déposant une pincée de « petit gris » au creux d'un rocher vénéré. Ainsi, à Sheshatshit, Simon Michel, autre Ancien expert en rituels, décrivant la manière dont le chasseur innu honore l'ours tué (jamais désigné par ce nom, mais par celui, plus respectueux, de *Nemushum* – Grand-père), logeant dans ses narines un peu de son tabac.

Pour ces Aînés comme pour les autres Innus de plus de quarante ans qui m'ont – entre 1992 et 1996 – offert leur confiance au point de m'accueillir sur leurs territoires de chasse, la forêt continue de représenter autre chose qu'une vague entité saturée d'arbres et d'animaux. Si elle peut revêtir l'aspect d'un gigantesque vivier ayant permis à leurs ancêtres de se maintenir en vie, elle n'est pourtant rien moins que passive. Il s'agit d'un royaume régi par divers Esprits-maîtres (ainsi le Maître des caribous) qu'il convient de traiter avec égards. De gagner à sa cause au moyen de prières, d'interdits, de stricts rituels... bref d'un comportement irréprochable. D'où négociations. Suppliques. Pas un arbre qu'on ne coupe sans préalable explication. Pas une bête qu'on ne tue sans l'honorer. Pas une rivière qu'on n'emprunte sans la remercier. À ce prix seulement les hommes peuvent espérer survivre.

Que le chasseur, par distraction ou forfanterie, s'avise de commettre un impair, un acte ressemblant à de l'irrespect, les animaux pourraient ne plus jamais s'offrir à lui. Or dans le Subarctique où les rigueurs extrêmes sont somme toute monnaie courante et où, vu le climat, toute forme d'agriculture se trouve exclue, des caribous, des orignaux, des castors ou des lièvres qui se refusent ressuscitent instantanément le spectre de la famine. De la mort.

Là-bas, il est peu de familles qui ne conservent la mémoire de tragédies engendrées par une drastique raréfaction du gibier. Par une modification d'itinéraire que suit annuellement la harde de caribous quittant ou regagnant la rivière George, sur la baie d'Ungava.

Tambourinage d'un pic épeiche contre une branche d'arbre. La résonance « mythique » – et voluptueuse! – que me procure sa manière de se signaler. Souffle suspendu. Sens en alerte.

J'en reviens aux Innus. Aujourd'hui, bien sûr, peu de jeunes continuent d'observer ces rituels et interdits dont leur parlent (rarement) les Anciens. Au mieux, « le bois, c'est le fun! ». C'est que, pour eux qui ont grandi sur des réserves où il se trouve toujours un magasin pour calmer une fringale, la crainte de la famine – et donc les stratégies visant à conjurer la catastrophe – ne représente plus rien. Sans compter que le monde auquel ils participent via le petit écran leur parle sans fin d'omnipotence. De l'opportunité de s'affirmer aux yeux de tous.

Qui, dans ces conditions, les blâmerait de leur désaffection d'avec ce qui constitue l'univers spirituel et mental des grands-parents? Même les Aînés comprennent ce qu'il y a d'inéluctable dans un glissement qui ne relève pas de la seule morale. Pour autant, le fait de sentir leur descendance, coupée d'avec les éléments premiers de la nature, prendre pour acquis ce dont le monde leur fait don, les tourmente beaucoup. À leurs yeux, le phénomène relève d'un affaissement catastrophique.

Dès lors que tout semble promis sans effort ni limite, ce qui fait de l'humain un Innu ne tarde pas à s'estomper. À s'effacer. Conscience de la précarité des choses – donc du miracle d'exister. Extrême acuité des sens et du langage. Impeccable représentation d'un territoire pourtant considérable. Connaissance de toutes ses ressources. Parcimonie. Humilité et gratitude. Capacité d'émerveillement. Goût de la célébration. Pouvoir d'entrer en communication avec les Esprits-maîtres des lieux, des mammifères dont on connaît à fond l'anatomie, les habitudes, les goûts. Dont on devine jusqu'au raisonnement. C'est un mode d'être qui disparaît. Une culture. Un univers.

D'où le diagnostic – accablé mais lucide – émis par les Anciens :

*Tsi nipiat, apu tshikut tata innu.*  
(Après nous, il n'y aura plus d'Innus).

Et mon comportement, dans tout cela? L'usage que je me surprends à faire du tabac? Un besoin légèrement solennel d'emprunter aux Innus, à l'instant de concrétiser une

démarche qui – c'est vrai – me hante depuis des mois: ne plus seulement traverser la forêt, mais me porter à sa rencontre.

Il est curieux d'user ainsi d'un rituel n'appartenant en rien à ma culture alors que les intéressés eux-mêmes – du moins les jeunes générations – le relèguent au rayon des superstitions. Mais en définitive, faute d'un autre moyen d'honorer la forêt au seuil d'une nouvelle page du livre de ma vie, j'assume cet emprunt. D'autant qu'il me permet de mesurer – avec reconnaissance et joie – à quel point douze mois écoulés dans l'amitié des Innus m'ont transformé.

Ma pipe nettoyée et rangée, je songe à m'engager sur le sentier. Quelque chose, pourtant, me retient: la crainte de tout précipiter. D'une fois encore brûler les étapes.

Jouer les bons élèves, quitte à se saturer et à ensuite jeter l'éponge? À cinquante-cinq ans, le scénario devient lassant. Autant ne rien forcer. Se satisfaire de cette salutation, de cette prise de contact, et rebrousser chemin. Faire confiance au désir et au temps.

Au moment même où j'abandonne la borne, un merle fuse à quelques centimètres de mon crâne, lançant un trille retentissant.

(...)

Nouvelle approche de la réserve forestière de Péquinsin. Il était temps! Gravissant la prairie, je sens mon cœur palpiter. Émoi teinté d'appréhension. Désir d'accélérer le pas et tentation de ralentir. C'est qu'elle m'en impose, cette légion d'arbres qui me fait face – présence austère et ténébreuse.

La borne tapissée de mousse. Le chemin qui s'enfoncé, s'obscurcit, creuse son lit au milieu des épicéas, balisé ci et là par de délicates anémones des bois. S'y enfoncer. S'immerger. Franchir le seuil intimidant, gardien d'un royaume autre conjuguant ombre, fraîcheur, silence, luxuriance, fragrances, pépiements, bruissements, craquements, radieuses trouées de lumière... le tout amplifié par une envoûtante magie.

Pour le coup, rescapée de la lointaine enfance, certaine appréhension sort de sa léthargie. Qui donc se cache derrière les arbres ou dans les arbres? Qui nous observe? À qui sommes-nous censés inspirer de la crainte et qui redoutons-nous, à la fois prédateurs et proies... potentiels ou imaginaires?

Appel disgracieux du geai. Le rire cynique du pic (*kiakiakiaki*) semble vouloir lui donner la réplique quand une soudaine bourrasque de vent met fin au duo improbable. La cime des arbres valse dangereusement. En un rien de temps, le ciel s'enténébre. Va-t-il pleuvoir? Neiger?

Se concentrer sur l'ouïe et affiner sa perception. Dissocier sons et bruits. Localiser. Scruter. Tenter d'identifier.

En dépit de mes exhortations, je ne tarde pas à me sentir pataud. Totalement démuné. Papageno ou Rantamplan dans la forêt mystérieuse! Par où commencer? Tout me fait défaut – du moins ce qui m'accorderait de m'orienter dans cette luxuriance de formes. D'appels. De froissements. De passages fulgurants. C'est qu'il m'en faudrait, des guides relatifs aux arbres, aux plantes, aux fleurs sauvages, aux insectes!

L'important, à ce stade, réside cependant moins dans la maîtrise d'un savoir (considérable) que dans certaine disposition d'esprit offrant de prendre conscience, par le relevé de certains détails, des permanentes interactions à l'œuvre dans la forêt. Exemples: qu'est-ce qu'un arbre? Qu'est-ce qui lie certains animaux à certains types de forêts? Etc. Là encore, me méfier de ma propension à tout vouloir très vite assimiler. Ce genre de zèle, je le sais, a trop rapidement fait de se muer en antichambre du découragement.

Sittelle torchepot à bâbord! La manière bien à lui qu'a ce grimpeur d'ausculter les troncs d'arbre tandis qu'il en fait l'ascension ou les descend – tête la première – selon un mouvement hélicoïdal... si bien que rien ne lui échappe. Les vigoureux coups de bec qu'il assène en chemin afin de déloger insectes ou larves. À La Rochette – notre royaume – où l'entrée dans l'hiver le pousse à renouer avec le gros noyer qui jouxte l'écurie, je ne me lasse jamais d'admirer ses évolutions. Grâce, vigueur et hardiesse. Ventre brun tendre, presque roux. Dos gris. Trait de khôl barrant l'œil. Silhouette caractéristique qui me rappelle – Dieu sait pourquoi – le fusil à canon scié que Steve McQueen exhibait dans *Au nom de la loi*, feuilleton télévisé de mon adolescence (si bien que chaque sittelle se voit appelée « Canon scié »).

Assez écrit! Continuer d'avancer, d'observer – recueilli – sans chercher à traduire en mot chaque fait. Chaque impression. Me laisser pénétrer.

Extrait de *La Terre est l'oreille de l'ours*, 2012, pp. 11-15 et 19-21.

Née en 1957 à Leningrad, Elena Tchijova se consacre à l'écriture depuis la fin des années 1990. Auteure de plusieurs romans très populaires en Russie, elle dirige le PEN club de Saint-Pétersbourg et est rédactrice en chef de la revue Vsemirnoe Slovo. En 2009, *Le Temps des femmes* reçoit le prestigieux Booker Prize russe. Le roman est adapté en 2011 pour le théâtre et reçoit un bel accueil du public. Elena Tchijova vit aujourd'hui avec sa famille à Saint-Pétersbourg. Son nouveau roman, *La Planète des champignons* paraîtra en septembre 2018 aux Éditions Noir sur Blanc.

## Elena Tchijova

# Le Temps des femmes

J'émince des oignons tout en faisant oui de la tête: les vieilles savent mieux. Si c'est l'heure, c'est l'heure. D'ailleurs qu'est-ce que je pourrais bien leur dire? Sévères comme elles sont. Comme si je pouvais les contredire?...

Avant, j'avais longtemps vécu en foyer. Nous étions les unes sur les autres, mais, comme dit le proverbe, plus on est de fous, plus on rit: une chambre de huit lits. Alors que, maintenant, j'ai mes aises... Merci au comité d'entreprise. Zoïa Ivanovna m'a dit comme ça: «Et à présent, on fait quoi?... L'enfant est coupable, peut-être? Maintenant, c'est fait, tu l'as mise au monde, tu ne risques pas de la remettre dans ton ventre. Tu sais comment c'est chez nous? C'est la mère qui dirige: c'est elle qui donne à manger et à boire. Pas de mari? Et alors? De nos jours, les femmes comme toi, on les aide et on les respecte. La famille de Sytine, le contremaître du sixième, s'est agrandie: maintenant, ils sont quatre. Par conséquent, ils ont droit à un deux-pièces rien que pour eux. Tu n'as qu'à emménager à leur place.»

Neuf mètres carrés et demi, je suis libre comme l'air, une vraie princesse. Si ma défunte mère pouvait voir ça, ne serait-ce que l'espace d'un instant...

Ils n'en ont rien à faire: «Tu n'es ni la première ni la dernière. Et souviens-toi que la famille de la petite, c'est nous, l'usine. C'est notre gosse à tous. Les pouvoirs publics ne font pas de différence entre les enfants naturels et les autres. Par conséquent, sois tranquille, elle ne manquera de rien: la crèche, l'école maternelle, et quand elle sera plus grande, la colonie de vacances. Et toi, tu n'es pas seule, tu sais que tu as le collectif autour de toi. Par contre, tu as tort de faire des cachotteries. Ce n'est pas le vent qui t'a fait pousser un gros ventre. Les coureurs dans son genre, on sait comment les mater, vite fait!»

J'ai gardé le silence et on ne m'a plus posé de questions.

Je me disais que c'était bien d'être dans une ville. Il y en a plein comme moi dans les rues. Des milliers et des milliers.

C'est pas comme au village. Là-bas, on aurait su tout de suite, on comptait les hommes sur les doigts de la main...

Si encore il avait été de l'usine, j'aurais peut-être tout révélé... Zoïa Ivanovna est sacrément gentille. Mais là, qu'aller raconter? Je ne connais que son prénom. Ni adresse ni nom de famille...

Evdokia lève le sourcil:

– Il ne reste presque plus d'huile de tournesol.

Je regarde, tu parles!... Plus rien! Juste quelques gouttes au fond de la bouteille. Elles la boivent ou quoi? J'en ai déjà pris la semaine dernière.

– Et l'oignon, alors?... – je regarde autour de moi. Il faut bien le faire revenir dans quelque chose.

– Eh bien, tu n'as qu'à prendre de la margarine, me dit-elle d'un ton important.

(...)

Quand j'ai emménagé, les filles me faisaient peur: «Comment tu vas t'arranger pour vivre avec les voisins!» Au foyer, on est toutes pareilles. Mais là, une étrangère, de la campagne, avec une petite. Va voir la femme de Sytine, elles me disaient: il se peut qu'elle soit de bon conseil.

Je la trouve. «N'ait pas peur des vieilles, qu'elle me dit. L'essentiel, c'est de leur faire comprendre qui tu es une bonne fois pour toutes, pour qu'elles n'aillent pas s'imaginer que ce sont elles qui vont faire la loi. Tu prendras ma place à la cuisine, près de la fenêtre. Elle est bonne. Je l'ai gagnée à la force du poignet. Et s'il y a un problème, n'hésite pas à leur crier dessus: tu verras qu'elles iront se cacher dans les coins comme des cafards. Dommage que tu n'aies pas d'homme, le mien, elles le craignent...»

J'emménage. Pas de problème, les vieilles sont tranquilles. Et pourtant, j'ai la frousse. La femme de Sytine, c'est une costauda, plus large que haute. Quand elle pousse sa gueulante, rien ne lui résiste.

Les premiers temps, je m'épuisais sans rien dire. Le matin, j'enveloppais la petite dans une couverture, la poussette était sous l'escalier, attachée par un cadenas. Un cadenas lourd, au bout d'une chaîne. La poussette, c'est l'usine qui me l'a offerte et j'ai acheté le cadenas à la droguerie. Je descendais en courant, j'ouvrais le cadenas, je le mettais au fond de la poussette sous le matelas et je remontais chercher l'enfant. On fonçait à la crèche, tempête de neige ou pas. Je la laissais aux assistantes maternelles et je filais au travail. C'est notre crèche, celle de l'usine, mais, peu importe, ça me fendait le cœur. Parfois, le contremaître me demandait de rester pour le second quart. Je revenais à la tombée de la nuit. Je trouvais la nounou de garde. Elle la réveillait, la changeait, l'habillait et me la portait. Tout ça aurait été très bien si elle ne s'était pas mise à être malade. Zoïa Ivanovna essayait de me remonter le moral: «Tous les enfants sont malades, la tienne aussi, il faut qu'elle passe par là.»

La crèche est en régime mixte: l'usine paye une partie du salaire du personnel. Et puis, quand il y a une fête, les mamans apportent, qui des bonbons, qui des bas. Je n'ai pas manqué de faire comme les autres, mais comment aller demander? Les nourrissons sont nombreux et l'assistante maternelle est seule. Tantôt ma petite n'en finissait pas de crier parce qu'elle était mouillée, tantôt, c'était son ventre qui lui faisait mal. Je galérais d'un arrêt de maladie à un autre. Et naturellement, on me payait au lance-pierre. Quand on est à la production, c'est tout autre chose.

Dans un premier temps, ça pouvait aller. Sa température montait, on lui donnait des gouttes et elle tombait au bout d'un jour ou deux. Après, les convulsions ont commencé. Elle devenait toute bleue, se raidissait tout entière. Les yeux troubles, blancs. Terminé, je sentais son cœur s'arrêter de battre, c'était la fin. Alors, j'ai décidé de l'envoyer au village. Ma mère était encore en vie. C'est là que les vieilles femmes sont entrées en scène et en ont fait une affaire de vie ou de mort.

Elles, elles n'avaient personne. Leurs maris et leurs enfants avaient disparu, morts les uns après les autres. Pas de petits enfants. Va travailler, elles me disent. Comme si à trois, on n'arriverait pas à s'en occuper?

Et ça a commencé comme ça: j'allais au travail, du travail aux courses, je faisais la queue ici, la queue là et, à la maison, j'étais une sorte de domestique. La lessive à faire pour tout le monde, ranger, cuisiner. Leur retraite, c'était une misère. Je devais compléter. En revanche, la petite était comme une princesse. Trois nounous pour elle seule, et que je te la surveille et que je te la peigne. Elles la promenaient, lui lisaient des livres. Et elles lui apprenaient le français, figurez-vous.

La petite était futée, une fille de la ville, en un mot. Elle n'arrêtait pas de dessiner. À quatre ans elle savait ses lettres. Elle comprenait tout. Mais voilà, elle ne parlait pas. Cinq ans, bientôt six et pas un mot.

Du reste, la coupable, c'est moi. J'ai attendu le dernier moment, que ça se voie, pour dire que j'étais enceinte. Dans notre usine, on transfère les femmes enceintes à d'autres postes. Il suffit que la gynécologue vous donne un certificat médical pour qu'on vous dispense des travaux difficiles ou dangereux. On met les unes au ménage, les autres aux réserves. Les femmes mariées n'ont pas de problèmes. Elles sont dans leur droit. Mais dans mon cas, comment aller avouer ça? La honte...

Avant qu'on adopte le décret, rien à faire. Tu n'as pas pris tes précautions, tu n'as plus qu'à garder l'enfant. Comme si on pouvait retenir les filles: à la première alerte, elles s'en débarrassaient sans rien dire à personne. Il paraît qu'il y en a une qui n'arrêtait pas. Les bonshommes en rigolaient: regardez-la un peu, cette parasite qui a exterminé toute une brigade à elle seule. Elle, ça ne lui faisait ni chaud ni froid, quelques jours de lit et c'était reparti. Mais on raconte qu'il y en a deux qui sont mortes. D'une sorte de septicémie. Depuis le décret, plus de problèmes: fais-toi

avorter tous les ans si tu veux. Sûr que ça fait peur: on taille dans le vif. Mais je n'avais pas le choix et je me suis décidée.

Je suis allée à l'hôpital, mais le docteur m'a dit: «C'est trop tard. La grossesse est trop avancée. Il faut mettre l'enfant au monde.»

J'ai acheté des pilules à la pharmacie. Si je les prends, je me disais, je ferai peut-être une fausse couche. J'en ai pris pendant une semaine. Des clous...

Quand elle a eu trois ans, je l'ai menée à la polyclinique. La doctoresse a examiné sa bouche, a étalé des images sur la table. Bon, tout est normal, elle a dit. Elle entend. Elle comprend. C'est un retard de développement. Il faut attendre. Peut-être qu'elle va se mettre à parler.

Elle m'a dit qu'il y avait un professeur à Moscou. Pour y aller, il fallait encore de l'argent. Et où le trouver? Déjà que je n'arrive pas à tenir jusqu'au bout du mois sans prendre une avance...

Dans un premier temps, je n'ai fait que pleurer: ah là là ! Ça sera un monstre... Ni école ni colonie de vacances. Et surtout, pas de famille. Qui voudra d'une femme muette? Elle restera vieille fille toute sa vie. À moins qu'elle ne se trouve un muet qui fasse la paire avec elle.

Les vieilles, qu'elles en soient remerciées, ont essayé de me consoler. C'est Dieu qui décide de tout, disaient-elles. Tu verras qu'elle se mettra à parler. Mais, des fois, quand je marche dans la rue et que je croise les enfants des autres qui babillent, j'en ai le cœur qui saigne et je détourne la tête pour avaler mes larmes.

Les vieilles insistaient: à ton travail, surtout, ne dis rien. Si on te demande, tu réponds que tout va bien; les gens ont la langue affûtée, mauvaise. Tous les malheurs viennent de là. Ils te jouent la comédie de la compassion, mais derrière ton dos, va voir ce qu'ils racontent entre eux? Des fois qu'on te calomnie, qu'on te couvre de boue!

– Vous voulez de la soupe aux choux aigres?

Bien sûr qu'elles en veulent. La soupe, ça fait du bien. Hier, j'ai pris un bon morceau de viande au supermarché de la place. De la poitrine. Elles aiment quand il y a un peu de graisse. Ou bien un peu d'os. C'est encore mieux si c'est un os à moelle. «La moelle, qu'elles m'ordonnent, gratte-la pour la petite. Nous, on n'en a pas besoin...»

*Extrait du Temps des femmes, 2014, pp.23-24 et 28-32.  
Traduit du russe par Marianne Gourg-Antuszewicz.*



**Olga Tokarczuk**

# Les Livres de Jacob

## Prologue

Le bout de papier avalé se coince dans la trachée à la hauteur du cœur, la salive l'imprègne, l'encre noire, spécialement conçue pour cette missive, se dissout lentement et les lettres perdent figure. Dans le corps humain, le mot se divise alors en substance et en essence. Tandis que la première disparaît, la seconde, privée de forme, se laisse capter par les cellules du corps parce qu'étant essence, elle est toujours en recherche d'un support matériel, même si cela doit se faire au prix de nombreux malheurs.

Lenta se réveille alors qu'elle était presque morte. À présent, elle sent clairement en elle comme une douleur, un courant de rivière, un frémissement, une pression lente, un mouvement. Une subtile vibration renaît dans la région de son cœur qui, lui, bat faiblement, mais avec régularité et assurance. La chaleur afflue à nouveau dans sa poitrine asséchée et squelettique. Lenta cligne des yeux et, non sans peine, elle soulève les paupières. Elle voit le visage soucieux d'Elisha Shorr penché sur elle. Elle voudrait lui sourire, mais son visage s'y refuse. Elisha Shorr, les sourcils froncés, la regarde avec un reproche affligé. Il remue les lèvres, mais aucun son ne parvient aux oreilles d'Lenta. D'on ne sait où apparaissent des mains, ce sont celles très grandes du vieux Shorr, elles se portent au cou de Lenta avant de se glisser sous l'édredon. Shorr s'efforce maladroitement de tourner sur le côté le corps inerte d'Lenta pour regarder le drap sous elle. Non, Lenta ne perçoit pas ses efforts, elle ne sent qu'une chaleur et une présence, celle de l'homme barbu couvert de sueur.

Soudain, comme sous l'effet d'un choc, Lenta découvre les choses par en haut, elle se voit, mais distingue aussi le crâne dégarni de Shorr dont le bonnet en est tombé alors qu'il s'escrimait à faire basculer le corps de Lenta.

Dorénavant, il en sera ainsi: Lenta verra tout.

1

## 1752, Rohatyn

C'est la fin octobre, très tôt le matin. Le père doyen se tient dans l'entrée du presbytère, il attend son attelage. Il est coutumier du lever aux aurores, mais, ce jour-là, il ne se sent guère réveillé; en réalité, il ne sait pas trop comment il a fait pour se trouver là, seul face à une mer de brume. Il ne se souvient ni comment il s'est levé, ni comment il s'est habillé, ni même s'il a déjà déjeuné. Il est surpris de voir le bout de ses bonnes chaussures qui pointent sous sa soutane, les basques quelque peu effilochées de son manteau en laine fatigué ou les gants qu'il tient dans la main. Il enfle le gant se connaissent depuis des lustres. Il pousse un soupir de soulagement, touche le sac qui pend à son épaule, suit par automatisme le contour des angles droits, durs et renflés comme l'est une cicatrice sous la peau. Peu à peu, il se souvient de ce que la sacoche renferme, de ce qu'est cette forme lourde, agréable et familière. C'est une chose bien, elle l'a amené en ce lieu, il se rappelle les paroles, les signes, tous ces éléments étroitement liés à sa propre existence. Ô oui, il connaît ce contenu, cette prise de conscience lui réchauffe doucement le corps et le brouillard y perd en opacité. Derrière l'ecclésiastique se trouve l'ouverture sombre de la porte, un battant est fermé, les frimas sont probablement déjà arrivés, le premier gel a peut-être fripé les prunes au verger. Une inscription imprécise surplombe l'entrée, il la voit sans la regarder, il la connaît puisqu'il en a été le commanditaire. Deux artisans de Podhajce ont passé toute une semaine à en tailler les lettres dans le bois car il avait exigé qu'elles fussent décoratives, exécutées avec soin:

CE QUI FUT AUJOURD'HUI EST DÉJÀ RÉVOLU  
LE TEMPS QUI PASSE NE SE RATTRAPE PLUS

Le «N» l'agace prodigieusement, la lettre est inversée tel son reflet dans un miroir.

Irrité pour la énième fois par ce fait, le doyen fait un violent mouvement de dénégation de la tête... et cela finit par le réveiller. Ce «I» à l'envers... Quelle négligence! Il faut toujours être derrière eux, les surveiller à chaque pas. Comme ces artisans sont des Juifs, ils ont donné une tournure juive à l'inscription, les lettres sont trop entortillées, trop inclinées. Et qui plus est, l'un des graveurs osa affirmer que ce «N» était parfait, plus joli car la barre allait de bas en haut et de gauche à droite, à la chrétienne, alors que l'inverse serait précisément à la juive. Sa légère irritation fait reprendre tous ses esprits au père Benedykt Chmielowski, doyen de Rohatyn qui voit désormais d'où lui venait cette impression d'être toujours en train de dormir, mais oui, de ce qu'il se trouve dans un brouillard dont la teinte rappelle celle de ses draps, une couleur grisâtre, un blanc altéré, déjà atteint par la saleté, par les réserves énormes de cette grisaille dont est faite la doublure du monde. La brume stagne immobile, elle remplit de façon étanche toute la cour au-delà de laquelle se dessinent vaguement les formes familières du grand poirier, du muret et, au plus loin, de la calèche en rotin. Le brouillard est un simple nuage céleste tombé sur terre pour y coller son ventre. La veille, le père doyen a lu quelque chose là-dessus chez Comenius.

Voilà qu'il entend les grincements et bruits de roulage familiers qui, lors de chaque voyage, le plongent immanquablement dans une méditation fructueuse. Ces sons précèdent l'apparition hors du mur laiteux de Roszko qui mène le cheval par la bride, et de la calèche. À cette vue, l'ecclésiastique se sent gagné par un afflux d'énergie, il fait claquer l'autre gant dans sa paume avant de se hisser sur le siège. Silencieux comme à son habitude, Roszko ajuste le harnachement, il jette un long regard au doyen. Le brouillard rend un peu plus gris le visage du serviteur, il semble plus âgé que jamais au révérend père, comme s'il avait vieilli pendant la nuit et pourtant il n'est encore qu'un tout jeune garçon.

Les deux hommes finissent par se mettre en route, mais tout est comme s'ils faisaient du surplace, et seul le balancement du véhicule avec son grincement apaisant témoigne du déplacement. Ils ont tant de fois fait cette route pendant tant d'années qu'ils n'ont nul besoin de regarder les paysages, aucun point de repère ne leur est nécessaire. Le doyen sait qu'ils viennent de gagner le chemin qui longe la forêt, ils trotteront ainsi jusqu'au croisement où se trouve le petit sanctuaire qu'il a fait dresser des années plus tôt, quand il avait été nommé curé de Firlaj. Il avait longtemps réfléchi à quel saint dédier l'endroit, il songea à saint Benoît, son saint patron, ou encore à saint Onuphre l'Anachorète, miraculeusement nourri de dattes au désert et auquel les anges du ciel apportaient le corps du Christ tous les huit jours. Pour le père Benedykt, Firlaj se présentait aussi comme une contrée désertique N'arrivait-il pas là après avoir veillé à l'éducation de Dymitry, le fils de Son Altesse Monsieur le Duc Jabłonowski? Après réflexion, il avait pourtant décidé que ce petit calvaire ne devait pas être construit à son unique bénéfice, pour satisfaire sa propre vanité, mais pour la gent simple afin qu'elle trouve où se reposer à la croisée des chemins et puisse y porter ses pensées vers le Ciel. Aussi est-ce la Sainte Mère de Dieu, la Reine du Monde avec sa couronne sur la tête qui s'y dresse sur un socle de briques peint en blanc. Un serpent se contorsionne sous le petit soulier pointu de la Vierge.

Elle aussi disparaît aujourd'hui dans la brume, tout comme la chapelle et le carrefour. Seules les cimes des arbres sont visibles, signe que le brouillard commence à se lever.

– Voyez, monsieur le curé, Kaśka ne veut pas avancer, dit sombrement Roszko quand la calèche s'arrête. Il descend de son siège et fait d'amples signes de croix.

Ensuite, il s'incline pour scruter le brouillard comme il se pencherait au-dessus d'une étendue d'eau. Sa chemise s'échappe de sa tenue de cérémonie d'un rouge déjà quelque peu délavé.

– Je ne sais pas où aller, dit-il.

– Comment cela, tu ne sais pas? Nous sommes déjà sur la route de Rohatyn, déclare le doyen étonné.

Et pourtant! Il descend à la suite de son serviteur et tous les deux, dans leur impuissance, font le tour du véhicule, ils fixent intensément le blanc laiteux qui les entoure. Il leur semble voir quelque chose, mais leurs yeux qui n'ont rien sur quoi se poser, commencent à leur jouer des tours. Quelle histoire que ce qui leur arrive! C'est un peu comme s'ils se perdaient dans leur propre poche.

– Silence, fait soudain le curé qui, tout ouïe, lève un doigt.

En effet, sur la gauche, des volutes de brume leur parviennent comme un frissoulis.

– Suivons ce clapotis. C'est de l'eau qui coule, décide le doyen.

Ils vont maintenant se traîner avec lenteur le long de la rivière appelée Gniła Lipa. Elle les guidera.

Le doyen se détend bientôt dans sa calèche, il allonge ses jambes et autorise son regard à flâner sur la mer de brume. Il sombre vite dans l'état pensif propre aux voyages car un homme ne réfléchit jamais aussi bien que lorsqu'il est en mouvement.

Doucement réticent, le mécanisme de son esprit s'anime, les rouages s'enclenchent et les verges mettent en branle les roues d'échappement, tout à fait comme dans l'horloge, à l'entrée de son presbytère, qu'il a achetée à Lwów et payée très cher. Sous peu, elle sonnera ding, dang, dong. Le monde n'aurait-il pas son origine dans pareil brouillard, réfléchit le père Benedykt. Flavius Josèphe, l'historiographe juif affirme pourtant que le monde a été créé en automne, à l'équinoxe de septembre. On peut le croire puisque au paradis il y avait des fruits, une pomme était sur l'arbre, ce devait être l'automne... Cela fait sens. Mais aussitôt une autre pensée vient à l'esprit de l'ecclésiastique; c'est quoi cet argument? Le Tout-Puissant n'aurait-il pas pu créer ces fruits misérables spécialement, à n'importe quelle saison de l'année?

Quand le curé de Rohatyn et son serviteur atteignent la route principale qui mène à Rohatyn, ils pénètrent dans le flot de piétons, de gens à cheval et en attelages de toute sorte qui émergent du brouillard pareils aux figurines en mie de pain que l'on confectionne pour Noël. Mercredi est jour de marché, les haquets de paysans chargés de sacs de graines, de cages de volaille et de divers produits agricoles s'y rendent. Au milieu d'eux, marchent d'un pas alerte les vendeurs de toutes les marchandises imaginables, leur étal astucieusement plié est posé sur leur dos telle une planche pour devenir sous peu une table couverte de tissus multicolores, de jouets en bois, d'œufs achetés dans les villages au quart de leur prix... Les paysans mènent aussi des chèvres et des vaches à la vente, les animaux effrayés par le brouhaha se cabrent dans les flaques. Une charrette à ridelles couverte d'une bâche trouée, pleine de Juifs bruyants qui viennent à la foire de Rohatyn de toute la région, les dépasse à toute allure. Dans son sillage se faufile un riche carrosse qui, dans le brouillard et la cohue peine à garder sa dignité avec ses portes en laque claire noires de boue; le cocher en pèlerine bleue fait grise mine, il ne s'attendait manifestement pas à pareille confusion et, désormais, il cherche désespérément du regard le moyen de quitter cette voie infernale.

Roszko est opiniâtre, il ne se laisse pas pousser dans les champs, il reste sur la droite, une roue dans l'herbe, l'autre sur le chemin, il va adroitement de l'avant. Son triste visage oblong prend des couleurs, une grimace de damné le gagne. Le doyen lui jette un regard et se rappelle une gravure vue pas plus tard que la veille: en enfer les tourmentés avaient la même expression.

– Faites place pour le révérend père, pour monsieur le doyen! Ouste, de l'air, rangez-vous, manants! crie Roszko.

Brusquement, les premières habitations se dressent devant eux sans crier gare. À l'évidence, le brouillard perturbe la notion de distance car Kaśka semble, elle aussi, surprise. Elle bondit brusquement, tire sur le limon et s'il n'était la réaction décidée de Roszko avec son fouet, elle aurait renversé la calèche. La jument a-t-elle eu peur des étincelles qui jaillissent du brasier du forgeron ou l'inquiétude des chevaux qui attendent leur tour pour être ferrés l'a-t-elle gagnée...

Plus loin, il y a l'auberge aussi pitoyable que misérable, pareille à une mesure de paysan. Le balancier du puits se dresse au-dessus d'elle comme un gibet, il traverse la brume et sa pointe disparaît quelque part en hauteur. Le doyen voit que le carrosse couvert de poussière s'est arrêté devant l'auberge, la tête de son cocher épuisé est presque posée sur ses genoux, il ne descend pas de son siège et personne ne quitte le véhicule. Déjà, un grand Juif s'en approche avec, à ses côtés, des petites filles aux cheveux ébouriffés. Le père Benedykt Chmielowski ne voit rien de plus, le brouillard engloutit tout à tour chaque paysage dépassé qui disparaît, qui fond comme un flocon de neige.

Extrait des Livres de Jacob, à paraître en septembre 2018, début du roman.  
Traduit du polonais par Maryla Laurent.



Né à Prague en 1962, Jáchym Topol est l'un des animateurs de l'underground tchèque. Auteur de chansons pour les groupes rock « Les chiens soldats » et « Route nationale », il a été le cofondateur des éditions Congestion cérébrale et de l'importante revue clandestine Revolver. Après avoir publié plusieurs recueils de poèmes en samizdat, il obtient un succès considérable avec des romans nourris de références autobiographiques: Ange Exit (1999) et Missions nocturnes (2002), traduits chez Laffont, Zone cirque (2009) et L'Atelier du Diable (2012), chez Noir sur Blanc.

## Jáchym Topol

# Zone cirque

### On m'appelait Ilia

En ce temps-là à Siřem, elles m'appelaient Ilia, toutes les sœurs, nos tutrices et protectrices, parce que quand j'étais petit j'appelais les gens: hi-ha, hi-ha et comme *iya* est le mot tchèque pour l'âne, elles m'appelaient Ilia.

J'ai commencé à crier et à appeler les gens dès que les voix et les visages des sœurs du foyer Le Foyer ont commencé à se détacher des veilles et rêves au Pays des ombres.

Le Pays des ombres a été celui de ma prime enfance. Parfois j'y plongeais. Avant l'arrivée des sœurs je vivais dans la cuisine.

Au foyer Le Foyer, dans l'atmosphère pieuse des prières, j'ai grandi vite et je parlais bien tchèque. Alors que le Singe ne parlait pas du tout.

Les sœurs m'avaient appelé Ilia bien avant que leurs nerfs ne commencent à flancher.

Quand j'étais petit, elles m'appelaient même Ilia, notre brave petit âne. Elles appréciaient que je traîne partout mon petit frère avec dévouement et que je ne laisse personne y toucher, comme elles disaient.

Le Singe et moi aussi, on a grandi dans la cuisine du foyer Le Foyer parce que nos vrais parents nous avaient lâchés, largués, ils nous avaient complètement laissés tomber. Ici, c'est courant.

On disait que nos parents nous avaient abandonnés (dans un moyen de transport) en s'enfuyant de la terre tchèque.

Je ne suis pas surpris qu'ils n'aient pas voulu du Singe. Mais pourquoi ils ne m'ont pas gardé, ça, je ne comprends pas.

Au foyer Le Foyer on avait tous les idées les plus diverses sur nos parents.

La seule certitude qu'on avait, c'était qu'ils avaient disparu.

À Siřem, au Foyer pour garçons comme disaient les sœurs Leontyna, Albrechta, Eulalie, Zdislava, Dolores et même Emiliana, ou à la colonie des voyous, comme disait le chef Vyřlata, on vivait coude à coude et en communauté, des gosses des peuples les plus variés et même des Tchèques comme Dýha ou Karel par exemple.

Les sœurs nous frottaient avec du savon au goudron contre la gale et contre tout le reste. L'eau de goudron, grise de notre crasse de gamins, éclaboussait les robes noires et les coiffes blanches des sœurs. L'écume mousseuse, raréfiée par le savonnage, tombait en fine dentelle sur la lingerie de sœur Dolores. Justement, c'était souvent elle qui se penchait sur nous pour nous brosser. Elle nous frottait avec tant d'énergie que sa robe se mouillait. Autour des baquets la vapeur donnait chaud. De menues gouttes de sueur surgissaient sur le front de sœur Dolores et nous tombaient dessus dans les baquets. Parfois la chaleur incommodait tellement sœur Dolores qu'elle découvrait ses épaules en ouvrant un peu sa robe. On se tenait assis à deux, à trois par baquet. Sœur Dolores ne savait pas qu'on voyait ses dentelles. Elle ne savait pas que sous les dentelles, on voyait ses seins. Les sœurs étaient interdites de dentelles, comme nous de cigarettes.

Elles avaient un tas de savons au goudron. Il était entreposé en caisses entières dans la cellule de sœur Albrechta. Les bulles de goudron tuaient les poux dans nos cheveux.

Parmi nous les parasites croissaient et multipliaient. En échange d'une poignée de poux tués, pincés sur nos peaux piquées, nous recevions un caramel. Dans la bouche le caramel était aussi sucré que la douceur du monde. Sa saveur persistait même un peu après qu'on l'avait avalé.

On conservait les poux morts dans des boîtes d'allumettes. Parfois on se mettait en bande et on remplissait nos boîtes ensemble. Ensuite on se les partageait. C'était sœur Albrechta qui tranchait les parts de caramel sur la table de la cuisine, avec le couteau à pain le plus acéré qui sifflait en s'abattant. Sœur Albrechta était une sœur comme les autres, mais pas tout à fait. Elle adorait à la fois la Vierge et Čechie, c'est des choses qui arrivent.

Même les plus petits des Chemises de nuit qui n'avaient attrapé qu'un seul pou avaient droit aux caramels. Ils réclamaient aussi pour des moucheron, des araignées, des pucerons, pour toutes les bestioles qu'ils avaient dénichées avant qu'elles aient eu le temps de s'enfuir. Quelquefois on les laissait lécher.

On se volait les uns aux autres les boîtes d'allumettes pleines de poux. Quand on était pris à voler, on recevait des coups de règle sur les doigts. Ça faisait mal, mais c'était une punition modérée.

Quand on y ajoutait un mensonge, on avait un gargarisme d'eau de goudron. Ça faisait des bulles, il valait mieux ne pas se faire attraper.

On avait aussi un gargarisme d'eau de goudron pour d'autres mensonges. L'eau goudronnée brûlait la gorge. Sur son chemin à travers le nez et la gorge, la plus petite bulle se transformait en quelque chose d'énorme qui démangeait et brûlait. En même temps que la bulle avançait, la

souffrance du menteur augmentait. Il sentait déjà une brûlure dans la gorge à la seule idée de mentir. On préférait tous s'épargner cette souffrance.

Dans le réfectoire de notre foyer Le Foyer il y avait une fresque de Jésus. Quand j'étais petit, je croyais que c'était un Saint Tchèque chevelu avec sa Mère immaculée. Plus tard, en prenant de la jugeote, j'ai cru que c'était le portrait de nos parents, au Singe et à moi. C'était une bourde, une ânerie, tout ça à cause du Notre Père.

Cette ânerie s'était ancrée dans ma cervelle, parce que les sœurs Dolores, Eulalie, Zdislava, Leontyna, Emiliana et même Albrechta nous apprenaient qu'on était les enfants du bon Dieu. Ce n'était pas le cas et les sœurs ont eu à payer leur mensonge. Nous n'étions pas des enfants du bon Dieu, mais de la racaille, des vauriens, des détraqués, des fils de putes et d'étrangers. Plus tard Jésus a été remplacé par Fedotkine.

De mon côté je m'en sortais bien. Après notre arrivée avec le Singe, j'avais appris à me bouger et à parler aussi vite que j'avais grandi.

Moi et le Singe on est du même tonneau.

Ça m'a toujours paru horrible, mais on est nés des mêmes parents. Ce n'est pas pour rien que les sœurs nous serinaient sans arrêt que le monde est une vallée d'épines et la vie un chemin de douleur. Ça, on peut le dire peinard.

Le Singe restait vautré dans son lit à filet et quand les exercices de marche qu'effectuaient avec lui sœur Leontyna ou Albrechta, ou aussi Eulalie et Zdislava et parfois aussi Dolores et Emiliana, portaient leurs fruits, il se promenait dans les couloirs du foyer, soutenu par les sœurs. Le Singe préférait la compagnie de Hanka. Moi aussi.

Mais le plus souvent, le Singe restait vautré.

Quelquefois je me couchais près de lui. Il se mettait aussitôt à piailler de joie en me souriant de toutes ses dents. Je lui souriais en retour, comme dans un miroir. Seulement il ne parlait pas.

Hanka venait nous voir, moi et le Singe. Ses cheveux voltigeaient quand elle grimpait les escaliers du Foyer. Les sœurs étaient contentes qu'elle s'occupe du Singe. De leur côté, elles étaient déjà débordées de travail avec les garçons en bonne santé. La mère de Hanka, Mme Kropková, faisait le ménage au foyer Le Foyer. Hanka lui donnait un coup de main. Plus tard le chef Vyřlata a mis fin à tout ça. Les cheveux de Hanka sentaient bon, elle n'avait pas l'odeur du foyer Le Foyer. Je me suis rapproché de Hanka. N'importe comment, en se blottissant dans le lit du Singe, on ne pouvait pas faire autrement. Elle n'était pas du tout dégoûtée par le Singe. Je me disais que chez elle, elle devait avoir des frères du même genre sur le dos. Je ressentais de l'amour pour elle, mais ça n'a servi à rien.

Siřem était notre foyer, nous étions deux étages de garçons, ces morveux de Chemises de nuit et puis les plus grands, en caleçons. Comme disaient les six sœurs, nous avions besoin d'une main ferme, de notre content de chaleur et de nourriture, et d'apprendre le tchèque.

Le chef Vyřlata disait qu'on était de la racaille et qu'on avait besoin d'une rude école pour devenir des hommes.

On venait de partout.

Quand un nouveau arrivait, surtout chez les Chemises de nuit, les plus vieux l'inspectaient et le cataloguaient tout de suite, les basanés rejoignaient les basanés, les Chinetoques les Chinetoques, les Tchèques allaient avec Dýha et quand c'était quelqu'un de nulle part qui ne parlait pas tchèque, juste une espèce de sabir, il restait assis dans un coin à pleurer jusqu'à ce que les sœurs le prennent en charge et lui apprennent le tchèque et qu'il devienne un petit enfant du bon Dieu habillé grâce aux dons des enfants tchèques, qui allait avec nous à l'église, mangeait, volait des poux et grandissait.

Quand ils arrivaient, que ce soit des Chemises de nuit ou des gars déjà mûrs pour les Caleçons, tous les petits enfants du bon Dieu se faisaient un peu démolir le portrait par les plus grands, d'entrée, pour qu'ils comprennent bien qu'ils étaient au foyer Le Foyer.

Au-dessus des deux étages de dortoirs, il y avait les anciens étages verrouillés, en dessous, la cave, et au fond de la cave, de l'eau.

Moi, je ne me suis jamais retrouvé à l'isolement à la cave. Les garçons y étaient envoyés en punition ou alors pour refroidir, comme disait sœur Leontyna, vu que de temps en temps un Caleçon était pris de folie, de crises de colère ou de tremblements, mais il faut dire qu'on était des détraqués.

On était un foyer tchèque pour enfants étrangers, pour enfants négligés, pour mauvais garçons, pour fils de ressortissants étrangers qui avaient largué leurs enfants, ou qui étaient morts, emprisonnés ou évaporés. C'est pour ça qu'il y avait tellement de méfis, de basanés et de Chinetoques parmi nous, moi je n'étais pas un basané, mais je n'étais pas un Chinetoque non plus, pas plus que le Singe.

Szczepan Twardoch, né en 1979, poursuit en Pologne une œuvre singulière. Il a étudié la sociologie et la philosophie à l'université de Katowice. Il vit désormais à Pilchowice, en Silésie, une région dont il connaît parfaitement la langue et la culture. Romancier, journaliste, il a su conquérir à la fois la critique et un large public avec *Morphine*, déjà traduit en allemand par Rowohlt. Ce roman lui a valu d'obtenir le prestigieux « Passeport » de l'hebdomadaire *Polytika*, qui distingue les artistes ouvrant des champs nouveaux dans la culture polonaise. *Drach* paraîtra en mars 2018 aux Éditions Noir sur Blanc.

## Szczepan Twardoch

# Drach

Il a dormi, mais il se réveille très tôt. Dehors, l'aube ne s'est pas encore levée, c'est le mois d'octobre, l'air est doux, avant les premières gelées. Josef partage son lit avec son petit frère et il sait que sa mamulka serait fâchée s'il le réveillait, il sort donc de sous son édredon le plus silencieusement possible. Il regarde par la fenêtre, observe la cour.

La cour est boueuse, ceinte de bâtiments agricoles en briques dures d'un rouge cerise. Les mêmes briques ont servi à construire la maison, les remises, la porcherie et l'hinterhaus. Non loin, au sommet de la colline, autrefois place forte, se dresse une église en bois.

– *Zaś tela marasu...*

En bas, sa mère jette des regards inquiets par la fenêtre de la cuisine, la pluie transforme la cour en une mare de boue.

– *Mamulka już sōm we waszkuchnie*, constate par-dessus l'épaule de Josef son petit frère, tiré de son sommeil malgré tout.

La veille, leur mère et leur tante avaient passé la journée entière à la cuisine, à moudre du poivre et du piment-giroflée, des baies de genévrier, de la coriandre, du gingembre, elles avaient réduit ces épices en poudre et les avaient réservées en petits tas gracieux à côté des raisins secs, des sachets de marjolaine, des *żymła*, ces petits pains ronds rassis coupés en cubes (comme ce pain sec est agréable à couper, il craque et fait tant de miettes), tout ceci exhalait des senteurs très fortes qui, à la fois, flattaient et agaçaient les narines.

Josef Magnor a huit ans et il observe la cour. Ils sont enfin là, son attente n'a pas été vaine : le boucher et son apprenti, tous deux en tabliers. Ils pénètrent dans la cour, munis de couteaux et de haches.

Dans la porcherie, il y a un cochon.

Le cochon naît. Le cochon vit. Le cochon a été acheté par Wilhelm, le père de Josef, avec des marks. C'est encore l'époque où les marks s'échangent contre de l'or, ensuite ça devient impossible, la guerre coûte cher. Avant lui, c'est Otto, le père de Wilhelm, qui achète un cochon contre des thalers, et plus tôt encore, Friedmar, le père d'Otto, contre des thalers prussiens. Chacun élève son porcelet dans sa porcherie, le nourrit des reliefs de ses repas humains, et ces porcelets mangent, grandissent et deviennent des cochons, ainsi va leur vie. Le cochon grandit. Le cochon grossit.

Ensuite arrive l'automne, et avec l'automne, le boucher et son apprenti. Le cochon ignore tout de cela, jusqu'à ce qu'on le tire dans la cour, alors il sait, sa sagesse porcine lui fait comprendre ce qui se passe, et le cochon accepte son sort, bien que son instinct s'y oppose, il refuse qu'on lui assène un coup de merlin à la tête, qu'on lui tranche la gorge, qu'on lui brûle les soies, qu'on le suspende à un crochet par les pattes et qu'on découpe son corps en morceaux, son instinct tout entier s'y oppose. Le cochon veut lutter pour sa survie. Mais le cochon est sage, et sa sagesse porcine, une sagesse latente, enfouie sous son instinct, accepte. Dans sa profonde sagesse, l'animal sait qu'il doit retourner à la terre, qui l'a engendré.

Josef s'aventure au-dehors. Le boucher et son apprenti sont dans la cour, munis de couteaux et de haches, ils saluent la mère et la tante Truda, puis établissent l'atelier de leur sanglant métier.

– *Stróć mi sie, ty drachu!* s'exclame la mère à la vue de Josef. *Raus, do dōm, aber sofort!*

Erwin Golla, le boucher, chancelle un peu. Cependant, la mère de Josef lui propose du schnaps, elle en sert au boucher, puis, avec la permission de ce dernier, elle en verse également à l'apprenti Hanys Grychtoll, qui n'éprouve que de la haine envers son maître alcoolique. Hanys Grychtoll déteste son maître à cause des coups qu'il lui a assenés au visage et qu'il a dû supporter avec humilité, parce qu'il n'avait pas le choix, et il le détestera encore, à cause des coups qu'il recevra plus tard et qu'il devra tout autant supporter. Un jour, pourtant, en mai 1921, Hanys Grychtoll se présentera chez Erwin Golla avec quelques camarades et il se vengera des coups reçus, il observera ensuite le corps ensanglanté, mais toujours vivant, de Golla le boucher,

et il l'observera avec une terrible désillusion, car il réalisera que les coups de bâton et les coups de crosse, qu'il lui aura assenés avec sa vieille carabine, n'auront pas effacé la moindre trace de ses blessures passées, les coups d'Erwin Golla demeurent gravés en lui comme dans le marbre pour qu'il s'en souvienne à jamais, ils sont inscrits dans son visage, indélébiles.

Les camarades de Hanys Grychtoll voudront achever Golla, mais Hanys les en empêchera, il les dissuadera, et aussitôt, leur audace les abandonnera. Laisser la vie sauve à Erwin Golla leur portera préjudice, car Golla ne les oubliera pas. Dix-huit ans plus tard, il en désignera deux à une certaine personne, et ces deux-là seront arrêtés par des hommes déterminés, embarqués de force dans une Citroën noire, puis envoyés en train à Mauthausen, où ils succomberont au typhus et à la mort. La Citroën sera une Traction Avant dotée d'une carrosserie autoporteuse, ce qui est notable, mais n'a aucune importance.

Tandis qu'ils roueront Golla de coups de bâton et qu'ils le couvriront de crachats, les deux hommes ignoreront tout. Ils ignoreront le modèle de la Citroën comme ils ignoreront la marque de la mort, du typhus et celle des carrières qui les attendront. Ils seront peut-être rassurés de savoir que, dans cette branche, Mauthausen sera réputé. Mauthausen-Gusen, ce sera la Bentley des camps de concentration.

Hanys Grychtoll ne sera pas envoyé à Mauthausen en 1939, Hanys Grychtoll – après avoir remplacé les deux « l » de son patronyme par un « t » polonais – s'enivrera à mort quelques années plus tôt. Il n'est guère facile de s'enivrer à mort, c'est même très difficile, la plupart du temps, on meurt des suites de l'abus d'alcool, et non de l'abus d'alcool en lui-même, mais c'est justement ce qui arrivera à Hanys, il boira jusqu'à perdre connaissance et mourra d'hypothermie sur le seuil de sa modeste maison, à Knurów, son corps glacé sera découvert quelques heures plus tard par sa femme, Klara Grychtoll née Lanuszná, et cette découverte ne la surprendra pas plus qu'elle ne la désolera, car Hanys Grychtoll ne lui aura rien apporté de bon dans la vie, un peu de plaisir éphémère et beaucoup de misère. Grâce aux empresses de Hanys, Klara Grychtoll a cinq enfants, les lèvres souvent tuméfiées et de grosses ecchymoses dans le dos, car Hanys bat sa femme, lorsqu'il est ivre. Si ça ne parvient pas non plus à effacer les meurtrissures d'Erwin Golla, cela n'empêche pas Hanys de renouveler les tentatives, car il espère toujours que le dos bleu et les cuisses de sa femme viendront au secours de son visage cabossé.

Extrait de *Drach*, à paraître en mars 2018, début du roman.  
Traduit du polonais par Lydia Waleryszak.



## Eugen Uricaru

# Le Poids d'un ange

*Eugen Uricaru est né en 1946. Durant ses études de lettres, il fonde le groupe «Echinox», dont la revue sera une voix d'opposition dans la Roumanie communiste. Depuis 1992, il travaille dans la diplomatie aux affaires culturelles. Ses romans ont été traduits en allemand, polonais, grec, hongrois, serbe, russe, et français: Ils arrivent les barbares (2009), La Soumission (2013) et Le Poids d'un ange (2017) aux Éditions Noir sur Blanc.*

On entendait d'abord le bruit sec des portières, comme un claquement de mains, puis, les marches en bois grinçaient sous le poids des pas, ils montaient sans se presser, comme à contrecœur, avec le souffle court de ceux qui passent presque tout leur temps enfermés dans des pièces sombres, sentant le moisi, le tabac et la sueur aigre. Ce n'était pas la chaleur qui les faisait suer, ils suaient à cause de l'ennui, de leur rasle-bol d'être là, au lieu de courir après les délinquants par monts et par vaux.

Alors, il se rendait compte qu'ils étaient devant la porte et, à cet instant, la peur le quittait. Jusque-là, oui – il avait eu peur, mais plus maintenant. Même en allant ouvrir – avant qu'ils ne cognent contre la porte avec leurs godillots, leurs poings ou la crosse de leur arme. De toute façon le bois gondolé serait sorti de ses gonds dès le premier coup. Il y avait plus de quinze ans qu'il attendait cet instant et cet instant devait arriver. Ce sera sans doute un instant faste, car il sera débarrassé de la peur. Il se sentira même de bonne humeur, ou au moins ce sera comme avant qu'il ne pense devoir être arrêté. Une sensation d'émotion légère, pas vraiment d'inquiétude, mais de l'émotion, oui. Il avait compris en lisant les journaux qu'il serait arrêté un beau jour. Ça se passait comme ça. En réalité, la vague d'arrestations n'avait pas commencé soudainement, comme on aurait pu le croire. Avant le début des arrestations proprement dites, il y avait eu une période de quelques mois, peut-être même une année, où la plupart des futurs interpellés apprenaient par les journaux, ou par les rumeurs – toutes les rumeurs n'étaient pas publiées, mais toutes étaient confirmées –, qu'ils étaient coupables de ceci ou cela. Certains se découvraient instruments de machinations criminelles, voire carrément criminels, d'autres étaient coupables d'être nés, de porter le nom de famille qu'ils avaient reçu en venant au monde. Ce furent les premiers à comprendre ce qu'on leur préparait. Les autres pensaient encore pouvoir s'en tirer: le filet qui se déployait au grand jour aurait peut-être quelques mailles plus larges, plus indulgentes. Ces derniers savaient comment va la vie, ils étaient habitués, ils faisaient de savants calculs ou avaient appris que le diable n'est pas aussi noir qu'on le dit, il leur était même arrivé d'avoir affaire à lui au cours de leur existence. Ils pouvaient se livrer à ce genre de supputations quand ils perdaient leur temps dans les gares, les marchés, ou les queues devant les centres de distribution de secours. Ils ne se rendaient pas compte à quel point ils se nourrissaient d'illusions, car, en fait, aussi bien dans les gares que sur les marchés, et même dans les queues, ils se retrouvaient entre eux et s'abusaient mutuellement. Les autres se moquaient, comme toujours, de ce qui se passait.

Lui-même était pratiquement inconnu en ville, c'est du moins ce qu'il se figurait, il ne faisait pas partie de ceux aux noms retentissants et ne croyait pas entrer non plus dans l'autre catégorie. Il était pratiquement inconnu, parce qu'il était arrivé à Peta avec la première vague de réfugiés. La chute de Cernăuți<sup>1</sup> aux mains des Russes avait soulevé simultanément une vague d'hystérie et d'épouvante générale, depuis les hauts fonctionnaires, dont il faisait partie, jusqu'aux paysans les plus clairvoyants, ceux qui avaient mis le nez dans la politique ou l'administration locale. L'occupation soudaine de la ville avait fait se précipiter la plupart d'entre eux à l'autre bout du pays. Ils souhaitaient tous, y compris lui-même, être le plus loin possible d'eux, c'est-à-dire des Russes. Pour sa part, il n'avait pas fait le bon choix, car juste un an après qu'il s'y fut réfugié, une garnison soviétique prenait ses quartiers à Peta. Ils ne s'étaient pas installés partout, mais, là, à Peta, ils avaient occupé le château de Collwitz et ne comptaient pas du tout le quitter. Pendant de longues années, il avait croisé dans la rue des soldats amenés du fin fond de la Sibérie – qui n'avaient pas été au front – suspicieux et effrayés au début, pour devenir ensuite suspicieux et imbus d'eux-mêmes. Cette transformation avait son bon côté: au début, ils se déplaçaient avec leurs armes bien en vue et tiraient au hasard, par la suite, ils ne portaient plus d'armes, ils n'en avaient même plus besoin, tout le monde les évitait et ils pouvaient tranquillement piller les boutiques. Ceci jusqu'à ce que le nouveau chef ait commencé à tuer de ses propres mains ceux qui sortaient ivres ou arboraient les montres à leur boutonnière<sup>2</sup>.

Il s'était trouvé un abri – il pensait même que c'était une cachette –, bien séparé, avec une entrée à part, de l'autre côté de la cour, il ne rencontrait donc personne, s'il le voulait. Il s'y était installé avant que dans la maison proprement dite n'emménage une activiste de la Section Spéciale, il se doutait qu'elle y travaillait, à cause de ses hautes bottes de cavalier, qu'elle portait aussi le jour où elle s'était tiré une balle dans la tête. Ce n'est pas l'ambulance qui était venue la chercher, mais le même fourgon qui allait venir le cueillir, ou un tout pareil. Il était persuadé que cette femme s'était tuée parce qu'elle avait commencé à avoir peur, cette peur à laquelle il allait bientôt échapper.

Il allait être tout étonné que son arrestation se produise si tard et que ce soit si simple. On se lève, on se dirige vers la porte, on n'a pas les mains qui tremblent, pas la poitrine serrée, on ne transpire pas, et, si on veut, on peut parler calmement, d'une voix très distincte. Si on veut. Si on ne veut pas, on ne parle pas. On écoute juste les pas qui s'approchent, il y a deux individus, l'un plus alerte, il porte de gros godillots, ses pas ont une sonorité distincte, le bois résonne autrement sous ses semelles ferrées que lorsqu'il est touché par des bottes cloutées.

Il va rajeunir. Il va se débarrasser du poids de nombreuses années, retrouver ainsi la mémoire vive de sa vie d'avant l'instant où il avait commencé à avoir peur.

Il avait vécu des choses extraordinaires, auxquelles il n'avait plus pensé à cause de la peur, et de la crainte que le sens de ces événements extraordinaires ne se dissipe. Ce fut le début de sa vie à Peta. Il avait compris, plus tard, qu'il valait mieux que tout se dissipe, que tout soit perdu, oublié, plutôt que d'être découvert par ceux qui ne croient pas à l'existence de l'extraordinaire. Il était parvenu à se persuader que tous ceux qui n'éprouvent pas le moindre frisson face au mystère sont capables de n'importe quoi. Non parce qu'ils ne prendraient pas Dieu en compte, mais parce qu'ils n'ont peur de rien, pas le moindre tremblement, aucun doute, quand bien même Il existerait vraiment. Ils abordent tout et s'approprient tout avec cette indifférence de ceux qui non seulement ne savent pas, mais n'ont aucune imagination. Il savait qu'il existait des tests psychologiques spéciaux permettant de distinguer avec précision ceux qui n'ont aucune émotion ni imagination face à l'inconnu, au mystère. On recrutait les équipages des sous-marins allemands selon cette méthode. Il connaissait ces tests depuis l'époque où il était étudiant à l'École polytechnique de Vienne. La Maison des Habsbourg, qui rejetait toute forme d'extravagance, avait autorisé les experts de la Flotte impériale allemande à recruter des volontaires parmi les futurs ingénieurs, lesquels devaient réunir un ensemble de qualités dont celle d'être Allemand de naissance, ou au moins de langue maternelle allemande. Même avec l'accent tyrolien, mais de langue allemande. Il n'était pas allemand et n'avait appris l'allemand que tardivement. Il avait aussi un nom mal adapté à l'allemand courant, il s'appelait Basarab Zapa, c'était difficile à prononcer, et donc toujours écorché. Les intimes l'appelaient en souriant Basarab et les autres: Herr Tzapa. On pouvait, à la va-vite, le considérer comme un nom juif, ce qui était déjà plus familier qu'un nom roumain. Il y avait d'assez nombreux étudiants à Polytechnique provenant du duché de Bucovine, mais à ce moment-là, il était le seul Roumain. Et lorsque éclata la guerre contre la Serbie, il était resté le seul étranger. Après la mobilisation, alors qu'il travaillait à la construction de ponts et de voies ferrées, il avait rencontré d'autres officiers d'origine roumaine dans le génie, la majorité venant du Banat, mais pas plus lui que les autres n'en faisaient cas. Son nom bizarre lui épargnait les soupçons, toujours infondés, et l'avait même mis à l'abri, quand la Roumanie était entrée en guerre aux côtés de l'Entente. Ce n'était pas vraiment un nom roumain typique, Basarab Zapa. Près de Cernăuți, à Mehala, il y avait une rue pleine de Zapa. Il venait de là lui aussi, il était né en plein centre, dans une rue proche du marché aux légumes et à la volaille. Et c'est du marché que venait l'argent de la famille, en quantité suffisante pour pouvoir le faire étudier au Lycée allemand, puis à Polytechnique. Sa famille avait la meilleure auberge de Cernăuți, pour la bonne raison qu'ils n'avaient pas d'employés. Tous ceux

qui y travaillaient, de la cuisine au coup de balai, étaient des Zapa, cousins, oncles, tantes, si bien qu'ils n'avaient aucun intérêt à voler les clients. Si ces derniers avaient cessé de venir, surtout les charretiers qui emportaient ou apportaient les marchandises, toute la famille aurait subi des pertes. Mais les clients venaient, et on lui avait payé des études à Vienne, où il avait acquis son diplôme en topographie et construction des ponts. Après son diplôme, il était supposé prendre une licence d'ingénieur indépendant, mais cela ne se fit pas. Ils n'eurent plus besoin de lui envoyer de l'argent parce que, mobilisé dans l'armée K.u.K.<sup>3</sup>, avec le grade de lieutenant, directement lieutenant, sans cours ni instruction, il reçut un uniforme et une solde. Pour les repas, il allait à la popote des officiers, gratis. Comme dans leur auberge de Cernăuți. L'offensive de Broussilov en Galicie provoqua la fermeture de l'auberge de la famille et le surprit, lui, en train de réparer un petit pont de chemin de fer sous lequel ne coulait pas le moindre filet d'eau. Il fut fait prisonnier par un groupe de soldats, ils avaient l'air féroce et semblaient être les cosaques les plus sanguinaires du monde, mais il s'avéra qu'il était chanceux. C'étaient des soldats envoyés en reconnaissance, quelque chose comme des éclaireurs, des espions, qui avaient toujours besoin de prisonniers. Et la chance l'accompagna longtemps. Il s'y était tellement habitué qu'il ne remarqua pas quand elle le quitta. Cela se produisit bien plus tard, peut-être le jour même où il décida de quitter son magnifique emploi d'ingénieur en chef de la Régionale CFR<sup>4</sup> pour refaire le chemin jusqu'au bout du monde. Il avait fait ce chemin malgré lui, mais ç'avait été sa chance – il avait eu ainsi la vie sauve. Après avoir été fait prisonnier, il fut interné dans un camp d'officiers en Asie centrale. Bien qu'il y eût quelques milliers d'officiers, il était le seul ingénieur topographe, de plus il n'était ni allemand, ni polonais, ni hongrois. C'est encore cette chance qui lui permit d'être incorporé dans une expédition ayant pour mission d'établir, sur le terrain, une voie qui raccourcisse le trajet de l'armement anglais et américain dont les Russes avaient besoin. Les armes et les fournitures de l'Entente arrivaient sur le front de Pologne par Vladivostok, le port du Pacifique, et traversaient toute la Sibérie. Pour raccourcir le

trajet, il fallait trouver une voie qui, via la vallée de Ferghana, franchisse obligatoirement la passe de Khyber, en Inde, afin d'atteindre le golfe Persique.

La voie des Russes allait vers le sud, mais lui choisit l'est, vers la vallée du Pandjchir et, de là, il pénétra dans un pays dont personne ne savait rien. Lui encore moins que les autres. Dans ce qui semblait d'abord un pays inhabité, il rencontra pas mal de gens dont la plupart n'étaient pas ce qu'ils paraissaient être. Ce pays s'appelait le Tibet. De là, il revint à Cernăuți trois ans plus tard, en ayant fait le tour de la moitié du monde.

Il était si fatigué après avoir été prisonnier, s'être évadé, avoir erré dans des montagnes qui ne descendaient jamais au-dessous des nuages et fait la route du retour jusqu'à chez lui, qu'il ne raconta jamais rien à personne. À Cernăuți, pas plus qu'ailleurs, on ne savait rien de son étrange aventure et il pensait que cela n'intéresserait personne. Les gens avaient survécu à la guerre, aux épidémies de typhus ou de grippe espagnole et ne souhaitaient que vivre cette vie qu'ils avaient préservée. Du moins, cela en avait l'air. Du moins, c'était ce qu'il croyait.

Extrait du Poids d'un ange, 2017, pp. 7-12.  
Traduit du roumain par Marily Le Nir.

#### Notes

- 1 Capitale de la Bucovine, région du nord-est de la Roumanie, passée sous domination soviétique par la suite.
- 2 Le *davai' tchass* (« donne ta montre ») est devenu légendaire; les soldats russes en étaient très friands et en portaient parfois plusieurs à chaque bras.
- 3 Royale et impériale.
- 4 Branche régionale des Chemins de fer roumains.



Écrivain voyageur né en 1955 à Wrocław, figure phare du reportage littéraire en Pologne, Mariusz Wilk a fait le choix, il y a plus de vingt ans, de quitter la Pologne pour aller vivre en Russie. Membre de *Solidarność*, opposant politique, il fuit le capitalisme qui s'installe dans son pays pour rejoindre des terres encore sauvages: le Nord de la Russie. Son premier livre, *Le Journal d'un loup* (Noir sur Blanc, 1999, réédité en 2015) est écrit depuis les îles Solovki, à la fois lieu de déportation et centre de l'orthodoxie russe. Mariusz Wilk a ensuite publié plusieurs récits de voyage aux Éditions Noir sur Blanc: *La Maison au bord de l'Oniego* (2007), *Dans les pas du renne* (2009), *Portage* (2010), *Dans le sillage des oies sauvages* (2013) et *La Maison du vagabond* (2016).

## Mariusz Wilk

# Le Journal d'un loup

Qui découvre la Russie dans les livres ne peut la comprendre. Elle recèle des particularités que j'irais volontiers étudier en province... si je connaissais la langue.  
JOSEPH DE MAISTRE

1

Le lecteur peut se demander pourquoi j'ai jeté mon dévolu sur les Solovki, quelles sont les raisons qui m'ont poussé à aller m'installer sur cet archipel comme au sommet d'une tour d'observation, pour de là-haut contempler la Russie, le monde. Aussi vais-je essayer de lui répondre, bien qu'il soit difficile d'épuiser pareil sujet en quelques épisodes; je peux tout au plus en donner une ébauche, un aperçu. L'archipel des Solovki, en effet, évoque une pierre précieuse: quel que soit le temps que vous passiez à le contempler, il est toujours différent, il réfracte la lumière, il joue de ses facettes. Modifiez un peu l'intrigue, déplacez les accents, intervertissez les histoires,

et l'ensemble prendra aussitôt un autre sens, jettera d'autres feux. Il est donc impossible d'en expliquer les raisons, d'en démêler les fils, l'un après l'autre, de faire des analyses, de discourir; il faut seulement les considérer tous ensemble, l'un à travers l'autre. Bref, il faut s'écarter des principes linéaires de la langue et se tenir à quelque distance pour examiner le sujet. Puis il faut se déplacer, de pas en pas, pour modifier son angle de vision.

2

Voilà sept ans, je me suis retrouvé à Moscou comme correspondant d'un quotidien polonais. Lors du referendum organisé en mars de cette même année, les peuples vivant sur le territoire de l'Empire soviétique se déclaraient favorables à l'Union. Six mois plus tard, l'Union soviétique cessait d'exister. S'est ensuivi l'effondrement des Soviets. Curieux de la tournure qu'allait prendre les événements, j'ai décidé de rester dans ce pays. J'ai découvert beaucoup de choses nouvelles, parfois

incompréhensibles, souvent irritantes, mais c'est Tioutchev qui m'agaçait le plus, que mes amis russes citaient pour balayer mes questions :

Oumom Rossiou nie poniat'  
Archinom obchtchim nie izmierit' :  
Ou nieï osobiennaïa stat' –  
V Rossiou mojna tolko vierit'<sup>1</sup>

Je sentais dans ce quatrain cette morgue que l'on retrouve chez la plupart des croyants, qui contemplent avec indulgence, des hauteurs de leur communauté, les recherches et les doutes de l'individu. Ce quatrain s'était emparé de moi comme un *kōan*, et il m'ulcérerait. Jusqu'au jour où j'ai trouvé un remède ! Au dernier mot de Tioutchev, *croire (vierit')*, j'ai opposé le mien, *vivre (git')*. Il fallait que j'expérimente la Russie moi-même.

## 3

D'après Rozanov, il a existé de tout temps deux Russie : la Russie des apparences (dans l'original, *vidimost'*, à la fois le *visible* et l'*apparence*) – soit l'Empire, qui s'est moulé sur des formes extérieures et dont l'histoire a été écrite par des événements pourvus d'un commencement et d'une fin ; et la Sainte Russie, soit la *Matiouchka*, la « Petite Mère », aux lois incompréhensibles, aux formes floues, aux tendances incertaines – la *Rous*, la Russie kiévienne, au sang ardent et à la foi sans tache. Sur l'Empire on peut lire Karamzine, nous dit l'auteur de *Feuilles tombées* ; quant à la Sainte Russie, on peut entendre parler dans les *skit*, les ermitages des vieux-croyants. On parle haut et fort de l'Empire à Moscou et à Saint-Pétersbourg ; on parle de la *Matiouchka* dans les profondeurs du pays, dans un murmure. Les étrangers ont rarement été autorisés à se rendre au fin fond de la Russie, à s'y promener sans surveillance. Cela explique que l'image de l'Empire ait dominé dans les relations des voyageurs, les comptes rendus des correspondants et les rapports des agents de renseignements, soit l'image de la Russie des apparences, pour reprendre l'expression de Rozanov. Peu nombreux étaient ceux qui avaient une idée de ce qu'était la *Rous*, la *Matiouchka*. À mon avis, la situation n'a pas changé.

Car aujourd'hui aussi, il existe deux Russie : l'Empire qui flageole sur ses jambes, et la *Matiouchka* qui s'écroule dans le fossé. J'ai tâté de la première à des conférences de presse et pendant les guerres du Caucase, dans les salons diplomatiques et lors des putschs moscovites, à des réceptions chez les « nouveaux Russes » et dans les datchas de vieux staliniens, à des festivals, à des défilés de mode et lors de longs conciliabules. J'ai tâté de la seconde dans des fêtes campagnardes et dans les solitudes de Sibérie, dans les boues d'Arkhangelsk et les « zones » de l'Oural, attablé avec d'anciens *zeka* ou au réfectoire, avec des moines orthodoxes ; à des mariages, à des repas de funérailles et à des mortifications clandestines. J'ai vécu sous des *tchoum*, les tentes en peaux de rennes des nomades de la presqu'île de *Iamal*, dans des cabanes de pêcheurs au bord de la mer Blanche, chez des bergers de l'Altaï, chez des chasseurs des rives de l'*lénisseï*, chez un professeur d'histoire à Groznyï, chez un ministre *abkhaze* à Soukhoumi, chez un parrain de la mafia à Rostov-sur-le-Don... J'ai acheté une maison dans un *kolkhoze* situé près des « zones » de Kargopol où Herling-Grudziński a été détenu, et j'ai pris part au show organisé pour l'ouverture de la zone de libre-échange de Kaliningrad. J'ai fumé de la marijuana avec des rockeurs de Leningrad et bu de la vodka avec des héros des *Récits de Kolyma* de Varlam Chalamov<sup>2</sup>. J'ai vu des experts de la République de Pologne ivres lors de l'exhumation des corps d'officiers polonais à Kharkov et, au consulat de la République de Pologne de Saint-Pétersbourg, j'ai entendu des officiers soviétiques ivres eux aussi chanter des *tchastouchka*<sup>3</sup> lors d'un banquet donné à l'occasion de l'anniversaire de la Constitution du 3 mai. J'ai rencontré à plusieurs reprises le président géorgien Zviad Gamsakhurdia et le général Djohar Doudaïev, le chef de l'Itchkiérie en lutte, aujourd'hui tous les deux morts. Je me suis entretenu avec le chef militaire tchéchène Chamil Bassaïev et avec ses guerriers, parmi lesquels de nombreux *vor v zakonie*, de nombreux truands. J'ai assisté à des banquets où se trouvaient le maire de Piter, Anatolii Sobotchak ; le métropolitain de Saint-Pétersbourg et du Ladoga, Sa Sainteté Ioann ; et des *bomj* de Piter. J'ai fait raconter leur vie à beaucoup de gens : à des pèlerins en voyage, à des *bitch* dans la forêt, à des petits truands rencontrés dans des *kabak*, des cabarets ; à des *moujik* des régions de pêche hauturière, et aussi aux petits-enfants de Pasternak, de Florenski, de Chpet...

Je puisais dans les deux Russie comme dans un seau. Mais l'image refusait de se former. Peut-être avais-je trop de choses à raconter ? Peut-être mon terrain d'exploration était-il trop vaste ? Plus je connaissais le pays, plus je doutais de parvenir à le saisir dans son ensemble ; à chaque tournant une nouvelle perspective s'offrait à

mes yeux ; avec chaque nouvel interlocuteur, un autre point de vue. J'ai fini par comprendre ce qu'est l'Eurasie, la « sixième des terres émergées », à force d'y vagabonder. Oui, je dis bien : d'y vagabonder, car il s'agissait pour moi d'expérimenter la Russie, de faire une somme du chemin parcouru et non pas de collectionner des impressions de touriste. C'est ainsi que je me suis retrouvé sur l'archipel.

## 4

À Solovki, on voit la Russie comme on voit la mer dans une goutte d'eau. L'archipel des Solovki, en effet, est à la fois la quintessence et une anticipation de la Russie ; c'est, depuis des siècles, un centre de l'orthodoxie et un important foyer de la nation russe dans le Grand Nord. Ici, au monastère de Solovki, dans ses cellules et ses cachots, s'est écrite pendant des siècles entiers l'histoire de la Russie, sur les parchemins des chroniques et sur les pages de l'Histoire, en changeant la face du pays, en formant le caractère des insoumis, en acclimatant des végétaux aux conditions polaires et des hommes au travail en captivité. C'est ici qu'étaient testées les innovations techniques et mises en application les nouvelles utopies sociales ; ici qu'ont été construites la première centrale hydroélectrique de Russie et une muraille de pierre monumentale, plus épaisse que l'enceinte du Kremlin. Ce n'est pas un hasard si Vassili Klioutchevski, avant de se lancer dans cet ouvrage fondamental qu'est son *Cours d'histoire russe* – qui présente la « colonisation » comme le moteur de l'histoire russe –, a soutenu une thèse intitulée *Les Vies des saints en tant que source historique*, dans laquelle il montrait l'importance du monastère de Solovki pour la colonisation de la Russie du Nord-Est. C'est ici, dans l'ermitage d'Anzer, qu'est né le *raskol*, le schisme de l'Église russe orthodoxe, cet événement que Soljenitsyne présente comme ayant plus pesé sur le destin de la Russie que la révolution bolchevique. Aujourd'hui encore, on peut voir des vieux-croyants venir en pèlerinage à Solovki comme les musulmans se rendent à La Mecque. Enfin, c'est ici, dans les cachots du monastère, que se trouvait la plus ancienne *tiourma*, la plus ancienne prison politique de Russie, et qu'est né, au lendemain de la révolution de 1917, le SLON, *Solovietski Lagier Ossobovo Naznatchenia*, le premier camp de travail force d'Union soviétique, le champ d'essais du goulag. Et l'archipel est encore pour beaucoup une prison car les réformes économiques de ces dernières années font que les gens n'ont pas les moyens d'acheter le billet qui leur permettrait de s'en échapper.

Extrait du Journal d'un loup, 1999/réédition 2015, pp. 21-26.  
Traduit du polonais par Laurence Dyèvre.

## Notes

- 1 La Russie ne peut être comprise par la raison / Ni mesurée selon notre échelle : / La Russie est une autre dimension – / La Russie, il faut y croire.
- 2 Traduits du russe par Catherine Fournier. La Découverte/Fayard, Paris, 1986.
- 3 Courtes improvisations vocales à sujet lyrique ou comique.





*Le Persil* journal, numéros 151-152-153, janvier 2018

Réalisation: Marius Daniel Popescu, avec le concours de Fanny Mossière, de Laura Rehm et des Éditions Noir sur Blanc

Mise en page: Daniel Vuataz

Les auteur-e-s gardent tous leurs droits sur les textes et les images

Le caractère typographique utilisé pour ce numéro, l'Infini, a été conçu par Sandrine Nugue en 2014 dans le cadre d'une commande du Centre national des arts plastiques (CNAP) afin d'offrir une police de caractère disponible en téléchargement libre pour un large public.

© pour le journal *Le Persil*  
Marius Daniel Popescu  
Avenue de Floréal 16, 1008 Prilly, Suisse  
+41 21 626 1879  
mdpecrivain@yahoo.fr  
Abonnement, 12 numéros: CHF 55.-  
Compte postal: 17-661787-4

Association des Amis du journal *Le Persil*  
Président: Dominique Brand  
Vice-président: Daniel Vuataz  
Secrétaire: Béatrice Lovis  
Caissier: Daniel Kamponis  
lepersil@hotmail.com  
Compte postal: 17-743406-0

Ce numéro triple a été publié grâce au soutien  
de Sandoz – Fondation de famille, de la Fondation Jan Michalski,  
de Pro Helvetia – Fondation suisse pour la culture, du Canton de Vaud,  
de La Loterie romande et du Pour-cent culturel Migros

Imprimé en Roumanie. Tirage: 1600 exemplaires